A 686,948

Digitized by Google

SE TAIRE ET FAIRE

Digitized by Google

B
2798
.V745
1830

Digitized by Google

59

PHILOSOPHIE
DE KANT.

PREMIERE PARTIE.
NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILOSOPHIE
DE KANT,

OU

PRINCIPES FONDAMENTAUX

DE

LA PHILOSOPHIE
TRANSCENDENTALE

PAR

Charles Villers,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES DE GOTTINGUE.

Πάντων χρημάτων μέτρον ἄνθρωπος.

PROTAG. ap. PLATON.

PREMIÈRE PARTIE.

A UTRECHT,

Chez N. VAN DER MONDE, Imprimeur-éditeur.

1830.

Seconde édition, revue et augmentée.

Digitized by Google

Vieyrand Fils.
2 vols.

Digitized by Google

A

L'INSTITUT NATIONAL

DE FRANCE.

TRIBUNAL INVESTI D'UNE MAGISTRATURE SUPRÊME DANS L'EMPIRE DES SCIENCES. JUGE NATUREL ET EN PREMIER RESSORT DE TOUTE DOCTRINE NOUVELLE OFFERTE A LA NATION.

CHARLES VILLERS.

428838

Digitized by Google

Digitized by Google

Grad. R.R 3
Vignaud
3-13-29
2v.

PRÉFACE.

Notice biographique et littéraire concernant* EMMANUEL KANT. — *Adversaires de sa philosophie. — Un mot de la culture intellectuelle des allemans. — Dessein du présent ouvrage.

Ce n'est pas sans quelqu'appréhension, mais aussi ce n'est pas sans un certain sentiment de confiance et de calme, que je livre cet écrit au public français. Pénétré intimement de la dignité de l'objet, comme de la valeur des résultats qu'offre la doctrine que j'y expose, j'attends avec résignation l'accueil, tel qu'il soit, qui lui est destiné. Ma crainte n'est relative qu'à ma propre faiblesse; d'ailleurs je crois faire à la partie éclairée et pensante de mes compatriotes un présent, dont ceux qui la composent me sauront peut-être un jour quelque gré.

Digitized by Google

Il est des époques où l'entendement humain, après avoir long-tems et avec opiniâtreté marché sur la même route, soit dans le système total de ses connaissances, soit dans quelque science particulière, semble éprouver un besoin de changer sa direction, et de s'ouvrir une route nouvelle. Ou il reconnaît enfin que sa direction présente le conduira à l'erreur, ou il sent que le fonds sur lequel il pose n'a pas assez de solidité. L'histoire nous a conservé le souvenir du but et des motifs de quelques réformations de ce genre chez le plus étonnant de tous les peuples de l'antiquité, celui de la Grèce, et chez les peuples de l'Europe occidentale, depuis la renaissance des lettres. Ces révolutions intellectuelles ne s'opèrent pas subitement et sans préparations. Celle même que je viens de désigner, n'a été que le résultat de tout ce qui s'était dit et pensé durant les trois ou quatre siècles qui la précédèrent. D'abord se manifestent quelques traits d'une lumière faible; ce sont des aperçus, des soupçons, des objections, quelquefois des découvertes importantes qui se perdent et retombent

Digitized by Google

dans l'obscurité avec leurs auteurs. Après bien des indications éparses, viennent quelques hommes, ou un seul homme, qui les rassemblent en un corps, leur donnent un nouveau développement, les fortifient de nouvelles preuves, leur marquent un but, leur assignent une forme; et ces hommes sont comptés, avec raison, pour des génies créateurs. Ainsi *Copernic* réforma l'astronomie, et *Descartes* la spéculation. Ils rasèrent l'ancien édifice, et employèrent quelques-uns de ses débris à en élever un nouveau. D'autres après eux l'achevèrent, ou le laissèrent imparfait, mais du moins y travaillèrent encore; en sorte que l'inventeur se trouve d'ordinaire placé entre ceux qui l'ont précédé, et qu'on appelle ses maîtres, et ceux qui le suivent, et qu'on appelle ses disciples; il se distingue d'eux comme ces anneaux principaux d'une chaîne qui dépassent tous les autres. Dans nos jours, nous avons été témoins de deux événemens, qui seront à jamais comptés parmi les premiers et les plus importans de l'orde intellectuel : l'apparition de la nouvelle *chimie*, qui a donné

Digitized by Google

une autre face et une autre direction aux sciences naturelles, à la physique, à l'astronomie même et à la géogonie: et celle de la *philosophie transcendentale*, qui les intéresse toutes, qui, sans en ébranler aucune *), glisse dessous elles une base qui manquait à la plupart des théories. La nouvelle *chimie*, la nouvelle *philosophie*, sont les deux tendances majeures de notre âge, les deux degrés scientifiques les plus remarquables qu'a monté notre génération, et qu'elle ne redescendra plus. La France qui avait déjà produit *Descartes*, se glorifie encore de *Lavoisier:* l'Allemagne se glorifie de *Kant.*

EMMANUEL KANT est né, le 22 avril 1724, à Kœnigsberg, capitale du petit pays froid et sablonneux, bordé au nord par la Baltique, et qui porte le titre de royaume de Prusse. Notre philosophe ne s'est jamais éloigné de sa ville natale. C'est de là que sa renommée a rempli le monde. Son histoire ne peut être

*) Aucune, s'entend, de celles qui en méritent le titre; car elle renverse beaucoup de fausses sciences.

Digitized by Google

que celle de ses pensées et de ses ouvrages; sa vie offre peu d'événemens, hormis peut-être un démêlé qu'il eut avec le défunt Roi de Prusse, à qui l'on avait présenté quelques opinions de *Kant* sous un faux jour, et qui voulait en conséquence lui interdire d'écrire, ou même en exiger une sorte de rétraction; le monarque cependant reconnut son erreur, et céda à la modeste fermeté du philosophe. Du reste les grands de la terre se sont peu mis en peine de notre sage. Ils vivent dans un monde où sa lumière ne pénètre pas, et où l'on croit pouvoir s'en passer *). *Kant* ne les a pas recherché, quelques amis, la méditation et l'étude ont suffi à sa grande ame. Il a vieilli en paix dans son obscure retraite; mais c'est en vain que les années s'accumulent sur sa tête presque octogénaire, l'éternité a commencé pour lui; la postérité, devant qui les passions contemporai-

*) *Alexandre* vénérait *Aristote* en Macédoine, *Calanus* dans l'Inde; il visitait le cynique dans son tonneau. Je ne sache pas que le jeune Roi de Prusse, lors de son voyage à Kœnigsberg, ait témoigné aucun désir de voir l'homme le plus célèbre de son royaume.

Digitized by Google

nes se taisent, que n'étourdit plus le babil de la sottise, ni les sifflemens de l'envie, l'équitable postérité le placera près de *Platon*, de *Descartes* et de *Leibnitz*, avec la supériorité que l'état des lumières dans le siècle où il a vécu, lui assigne sur eux.

On se tromperait, si l'on pensait que *Kant* n'est que métaphysicien. Pendant le cours de sa longue et laborieuse vie, il a rassemblé une masse de connaissances universelles et profondes, qu'on aurait peine à croire réunies dans la même tête. Son immense mémoire lui a été d'un grand secours: elle lui rend tout présent et clair. Il est mathématicien, astronome, chimiste; l'histoire naturelle, la physique, la physiologie, l'histoire, les langues, les lettres et les arts, l'état le plus exact du globe, de ses habitans et de ses productions, tout lui est familier. Aussi ses ouvrages offrent-ils fréquemment des preuves de cette universalité de connaissances; et, philosophie à part, il est un savant du premier ordre dans un pays où le titre de savant n'est point aisé à obtenir. A vingt-deux ans il débuta par des *Pensées sur la véritable*

Digitized by Google

évaluation des forces vitales (imprimé en 1746). En 1755, il donna son *Histoire naturelle du monde, et Théorie du ciel d'après les principes de Newton*, ouvrage rempli de conceptions neuves et grandes, et où, entre autres choses singulières, se trouve une conjecture sur *des corps célestes qui doivent exister au-delà de Saturne;* conjecture que *Herschel* a vérifiée vingt-six ans après, en découvrant *Uranus*, à l'aide de ses nouveaux télescopes.

Voici, en peu de mots, sur ce point la marche des idées de *Kant*. Il observa que les orbites de toutes les planètes principales étant excentriques, cette excentricité devenait toujours plus considérable, à raison du plus grand éloignement du soleil; tellement que l'orbite de *Mercure* étant la moins excentrique, celle de *Vénus* l'est davantage, puis progressivement celle de la *Terre*, de *Mars*, de *Jupiter*, de *Saturne*. Considérant ensuite, et avec raison, les comètes ainsi que de véritables planètes, mais très-excentriques, il vit que leur excentricité se réglait aussi d'après leur distance, et il regarda dès-lors tous ces corps tournans autour du soleil, depuis

Digitized by Google

Mercure jusqu'à la comète la plus éloignée comme ne faisant qu'un seul système de corps célestes. Comparant donc l'orbite de la comète la moins excentrique, c'est-à-dire, la plus voisine de *Saturne*, avec l'orbite de cette planète la plus éloignée que l'on connût alors, il trouva une variation et une distance trop grande, un saut trop disproportionné entre ces deux astres, et ne voulut pas croire à une lacune pareille dans la nature. Il posa en fait qu'entre *Saturne* et la plus proche des comètes, il y avait un, deux, trois, ou plus d'autres corps célestes, dont l'excentricité croissant toujours graduellement, il devait enfin s'en trouver un dont la marche tiendrait également de celle des planètes et de celle des comètes *). Il avait donc non-seulement prédit *Uranus*, mais son idée est encore plus vaste; et l'on peut juger qui de *Herschel*, de *Kant* ou du roi *Georges*, méritait le mieux de donner son nom au nouvel astre. Personne, après la découverte, n'a été plus frappé de la prédiction que *Herschel* même. Il a rendu,

*) Voyez les pages 17 et suiv. de l'original, édition de 1797.

Digitized by Google

hommage au génie dont la vue avait été plus perçante que des télescopes, et il en a publié son admiration dans plusieurs de ses écrits.

Soemering, habile physiologiste, écrit un essai sur l'*organe immédiat de l'ame pensante*, et il envoie son livre à *Kant*. La réponse de *Kant* est une dissertation, où il expose une hypothèse très-ingénieuse sur une opération chimico-vitale, qui doit avoir lieu continuellement dans la sérosité que renferment les cavités qui se trouvent dans les ventricules du cerveau. *Soemering* a fait imprimer cette lettre à la tête de la seconde édition de son livre, et elle n'en est pas la partie la moins curieuse.

Il a répondu de même par une dissertation physiologique au docteur *Hufeland*, premier médecin du roi de Prusse, qui lui, avait envoyé son *Art de prolonger la vie humaine*, en exprimant le voeu, que ce livre pût aider à prolonger la vie du grand homme.

Il a écrit un traité des *volcans de la lune:* un autre de l'*influence de cet astre* sur la *température de notre atmosphère; sur la théorie des vents;* une *histoire naturelle du tremble-*

Digitized by Google

Revenons maintenant à la comédie
comme un théâtre qu'un
[illegible]
[illegible]
[illegible]

hommage au génie dont [illegible]
perçante que des télescop[illegible]
son admiration dans plusieurs [illegible]

Soemering, habile physiolo[illegible]
essai sur l'*organe immédiat* [illegible]
et il envoie son livre à *Ka*[illegible]
Kant est une dissertation [illegible]
hypothèse très-ingénieuse su[illegible]
chimico-vitale, qui doit avoir [illegible]
ment dans la sérosité que renferme[illegible]
qui se trouvent dans les ventricule[illegible]
Soemering a fait imprimer cette [illegible]
de la seconde édition de son livr[illegible]
est pas la partie la moins curieu[illegible]

Il a répondu de même par [illegible]
physiologique au docteur *Hufel*[illegible]
médecin du roi de Prusse, qu[illegible]
voyé son *Art de prolonger* [illegible]
en exprimant le voeu, que [illegible]
à prolonger la vie du grand [illegible]

Il a écrit un traité des *vo*[illegible]
un autre de l'*influence de* [illegible]
température de notre atmosp[illegible]
des vents; une *histoire* [illegible]

s
l'il
pre-
urale,
gsberg,
parut le
nt scandaleux,
de commentaire
sse de *philosophie*
avait un plus grand
De mundi sensibilis
Il a donné long-tems

Digitized by Google

ment de terre de 1755; des *différentes races d'hommes;* sur l'*origine la plus probable de l'histoire*, etc.... et tout ce qu'il a écrit est marqué au sceau du savoir, de l'originalité, d'une tranquille et profonde réflexion. Ce qui le distingue sur-tout, c'est qu'il n'a jamais rien écrit que de grave, rien qui ne tende uniquement à l'avantage de la science, ou d'une moralité sévère. Jamais l'auteur ne se laisse entrevoir, jamais rien d'individuel ne perce dans ses écrits. L'intérêt pur de la science pour la science elle-même, de l'humanité pour l'humanité, est l'esprit vivant de ses ouvrages. Ce caractère est, en général, assez commun aux bons écrivains de l'Allemagne. *Kant* l'a reçu d'abord, et l'a renforcé ensuite dans les autres par son puissant exemple. Delà une bonhommie dans la pensée, et une naïveté dans l'expression, qui rend les meilleurs écrits allemans si ressemblans à ceux des anciens Grecs.

En 1771, l'Académie de Berlin, dans laquelle règne toujours un peu de ce vieil ésprit français des mignons du grand *Fréderic*, pro-

Digitized by Google

posa, pour sujet du prix, de déterminer les caractères de l'*évidence dans les sciences métaphysiques.* Le mémoire couronné se trouva être du fameux *Moyse Mendelssohn. Kant* avait concouru aussi. Son mémoire a été imprimé. Le public philosophe lui a dès long-tems décerné le prix. L'Académie ne l'avait pas entendu, et même aujourd'hui il est peu de membres de ce corps en état de le comprendre *).

Parmi les écrits philosophiques de *Kant*, il faut distinguer soigneusement ce qu'il a écrit avant une certaine époque, où il n'en était pas encore venu à sa nouvelle théorie, et ceux qu'il a publiés depuis lors. On en trouve les premiers indices dans sa dissertation inaugurale, comme professeur à l'université de Kœnigsberg, en 1770 *). Mais c'est en 1781 que parut le

*) Ainsi que le témoigne le programme vraiment scandaleux, qu'a publié cette Académie en 1799, pour servir de commentaire à la question proposée pour le prix, par la classe de *philosophie spéculative.* Il en serait autrement si elle avait un plus grand nombre de membres tels que M. *Engel.*

*) Cette dissertation latine est intitulée: *De mundi sensibilis atque intelligibilis formâ et principiis.* Il a donné long-tems

Digitized by Google

livre à jamais mémorable, CRITIQUE DE LA RAISON PURE. *Kant* y enseignait une doctrine nouvelle, et ruinait toutes les métaphysiques qui l'avaient précédé, non pas en les attaquant directement, mais en analysant à fond, et dévoilant la nature de l'entendement et de la raison où se forment tous les systèmes. Ce livre renfermait la plus désolante et la plus irréfragable définition du *savoir*, chose que tant de savans ignorent. On eut pu lui appliquer ces deux vers du vieux poëte *Hébert*, dans son roman des *Sept sages* :

» Et vérité est la massue
» Qui tot le monde occit et tue."

Ce livre, qui devait faire un si grand éclat,

---

auparavant, en 1764, des *Considérations sur le sentiment du beau et du sublime*, qu'on a traduit, je ne sais pourquoi, en français. *Kant* n'était pas alors ce qu'il est devenu par la suite. On a fait d'ailleurs parmi ses œuvres, un choix singulier de quelques morceaux pour les traduire dans notre langue. Comment peuvent-ils donner à un Français la plus légère idée du réformateur de la philosophie ? C'est comme si à un étranger, curieux de connaître notre *Montesquieu*, on allait expliquer dans sa langue un chant du *Temple de Guide*, l'*Essai sur le goût*, et deux ou trois *Lettres persanes*. Il est évident que c'est l'*Esprit des lois* qu'il faudrait interpréter à cet étranger.

Digitized by Google

ne fut d'abord ni compris, ni même lu. Il fut cinq ou six ans dans le monde, sans que personne y fît grande attention; et un fait certain, c'est que le libraire de Riga qui en avait fait l'édition, allait l'employer comme maculature, quand l'explosion qui survint, l'obligea bientôt d'en faire une seconde, troisième et quatrième édition. Les interprètes et les commentateurs se multiplièrent alors, et présentèrent sous différentes formes la nouvelle doctrine. Parmi ceux qui écrivirent dans ces premiers tems, il faut distinguer sur-tout *Reinhold*, philosophe rempli de pénétration et d'onction, gendre du célèbre *Wieland;* et le mathématicien *Schulze*, à qui l'on doit une théorie très-hardie et très-savante des parallèles.

Cette première réception du public affecta vivement le philosophe. Le regret de n'être pas entendu quand on est fait pour instruire, de voir ses lumières perdues pour l'humanité, est un mouvement si noble, que la sagesse n'en peut pas mettre à l'abri. Cette disposition générale était cependant facile à prévoir et à expliquer. La nation allemande, il est vrai, est

Digitized by Google

essentiellement méditative et réfléchie; *Leibnitz* et *Wolf* avaient alimenté cette disposition de leurs compatriotes. Mais depuis plusieurs années, l'école *Leibnitzio-wolfienne* était presqu'éteinte; rien ne l'avait remplacée; le goût du bel-esprit qui commençait à prendre dans la littérature allemande, une certaine influence étrangère, surtout depuis le règne de *Fréderic*, et l'établissement d'une académie toute française au centre de l'Allemagne, étouffaient peu-à-peu l'intérêt pour la spéculation. Le peu de vrais philosophes et de *wolfiens* qui restaient encore, se taisaient faute d'auditoire. Dans les chaires de philosophie, on ne professait plus qu'une doctrine ecclectique et superficielle, venue d'Angleterre et de France. Une métaphysique frivole et phrasière avait dégoûté tout le monde d'une étude plus sérieuse, et l'insouciance était devenu (ainsi qu'elle a déjà commencé à l'être en France, trente ans avant la révolution) la seule philosophie qui eût cours *). Voilà ce qui fit

*) J'ai parlé plus au long de l'état de la métaphysique en Allemagne, avant *Kant*, et de quelques autres objets, dans une *Notice* imprimée, il y a près de quatre ans, dans un journal qui

Digitized by Google

accueillir avec tant de froideur un livre, qui d'ailleurs était écrit d'un style très-concis, très-énergique, et par-là très-inintelligible pour la plupart des lecteurs ainsi disposés. Telle est peut-être aussi la réception qui attend son interprète en France.

Mais enfin cet état de choses changea; l'esprit spéculatif se réveilla puissamment, et l'on sait depuis quelle fermentation singulière a excité en Allemagne le *Kantianisme;* fermentation qui laissera de longues traces, et qui caractérise une des époques les plus importantes de l'esprit humain, où la spéculation a été poussée a son plus haut point, par les disciples de *Kant*, et par ceux de leurs adversaires qui étaient de force à se mesurer avec eux.

A la *Critique de la raison pure*, se rapportent principalement ces deux autres ouvrages de *Kant:* PROLÉGOMÈNES, ou *Traité préliminaire à toute métaphysique qui désormais tenterait de paraître comme science.* Imprimé en 1783;

---

se publie en Basse-Saxe. Le citoyen *François de Neufchâteau* a trouvé bon de faire entrer cette notice dans un recueil de morceaux *inédits*, qu'il a intitulé *Conservateur.*

Digitized by Google

(C'est la *Critique* reprise sous oeuvre et exposée analytiquement). — Et *PRINCIPES métaphysiques de la science de la nature*, imp. en 1786, sans compter quelques dissertations.

En 1788, *Kant* donna sa CRITIQUE DE LA RAISON PRATIQUE, à laquelle se rapportent sa *BASE d'un métaphysique des moeurs.* — Ses *PRINCIPES métaphysiques de la vertu.* — Et *PRINCIPES métaphysiques du droit.* — Sa *RELIGION*, *d'accord avec la raison.* — Son petit *ESSAI sur un projet de paix perpétuelle* (qui a été traduit en français). — Son *IDÉE d'une histoire universelle, dans une vue cosmopolitique* *), et quelques autres.

En 1790 parut la CRITIQUE DU JUGEMENT, complément nécessaire des deux premières *Critiques*, et à quoi se rapporte le livre intitulé : *Base d'une critique du goût*, publié en 1787.

Tels sont les ouvrages principaux de *Kant.*

---

*) Morceau que l'auteur du présent ouvrage a traduit en 1798, qui a été imprimé deux fois en français, et que le citoyen *François de Neufchâteau* a de même trouvé bon de recueillir parmi les pièces inédites du *Conservateur*, où il s'est trouvé réimprimé pour la troisième fois.

Digitized by Google

Il en a écrit un grand nombre d'autres *). On vient de rédiger et de publier sa *logique;* il a donné, l'une des années dernières, une *Anthropologie.* Mais l'essentiel de sa doctrine est renfermé sur-tout dans les trois *Critiques.*

Kant a éprouvé, il éprouve encore de nombreuses contradictions. La satyre et l'outrage même ne l'ont point épargné, et s'il eut été accessible à leurs traits, le repos de ses jours eût pu en être troublé *). Les déplorables annales de l'humanité ne nous offrent que de semblables traits, et de plus révoltans encore. Dieu

---

*) Son âge très-avancé n'a presque rien diminué de son énergie et de son activité. Il va paraître de lui une *Geographie physique*, rédigée et mise au jour par son ami, M. le professeur *Rink*, compagnon de ses travaux. Il met encore la dernière main à un ouvrage intitulé: *Transition de la métaphysique à la physique.*

*) Sa doctrine a été défendue par le gouvernement de plusieurs pays, elle a été mal vue de presque tous; un des plus célèbres philosophes de son école a été accusé d'*athéisme*, a perdu la chaire de philosophie qu'il occupait, etc.; et tout cela à la fin dix-huitième siècle! L'abbé *Barruel* enfin (*si parva licet componere magnis*) a fait de *Kant* un chef d'*illuminés.* M. l'abbé n'est sûrement pas un de ces illuminés-là.

Digitized by Google

s'étant fait un sage trouva une croix sur la terre, et *Socrate* y but la ciguë. *Fontenelle* dit avec bien de la justesse, dans son éloge de *Mallebranche:* « On ferait une longue histoire » des vérités qui ont été mal reçues chez les » hommes, et des mauvais traitemens essuyés » par les introducteurs de ces malheureuses » étrangères." Il faut en convenir, l'arbre de la philosophie n'a presque porté jusqu'ici que des pommes de discorde. « C'est chose étrange," dit *Charron*, « l'homme désire naturellement » savoir la vérité, et pour y parvenir remue » toute chose; néanmoins il ne la peut souffrir, » quand elle se présente, son esclair l'étonne, » son éclat l'atterre, ce n'est point de sa faute, » car elle est très-belle, très-amiable..... Mais » c'est la foiblesse de l'homme qui ne peut » recevoir et porter une telle splendeur, voire » elle l'offence. Et celui qui la lui présente » est souvent tenu pour ennemi, *veritas odium* » *parit.* C'est acte d'hostilité que de lui montrer » ce qu'il aime et cherche tant *)."

---

*) DE LA SAGESSE, liv. Ier., chap. 4, intitulé : *Foiblesse.*

Digitized by Google

Il faut au reste se bien garder de confondre en une seule classe tous les adversaires de la philosophie de *Kant*. On tomberait dans une grossière mèprise, et l'on rangerait sur une même ligne des hommes du premier ordre avec les hommes les plus médiocres. J'ai dit que la nation, naturellement portée aux sciences méditatives, les avait cultivé avec ardeur sous *Leibnitz* et sous *Wolf*. Il restait encore des débris et des traces de cet ancien ordre de choses; il y avait encore quelques *wolfiens;* il était des écoles où l'on faisait encore des études sérieuses: *Jacobi* était debout, tel qu'une colonne de granit, taillée par le ciseau grec, au milieu des décombres et des mesquins bâtimens à la moderne. *Kant* eut donc affaire à quelques philosophes, qui luttèrent avec lui pour l'amour de la vérité et de la doctrine: par exemple, au sceptique, auteur d'*Énésidème*, et à quelques autres. Parmi ces sages, qui témoignèrent toujours la profonde estime que leur inspirait un tel adversaire, il faut encore distinguer deux sous-divisions: l'une composée de savans qui tenaient depuis long-tems à un

Digitized by Google

système, à une école particulière, qui s'étaient logés et établis dans un édifice, où grand nombre d'eux avaient vieilli; ceux-là n'en pouvaient plus guères sortir pour en aller habiter un autre; ils ne saisissaient pas à fond ce que voulait dire *Kant*, et ils ne savaient expliquer ses idées que par celles qui leur étaient familières, sûr moyen de ne jamais s'entendre. *Platner*, le vieux astronome et mathématicien *Koestner*, *Garve*, le meilleur interprète du livre des *Offices*, et que *Kant* lui-même nomme *le premier des philosophes pratiques*, appartiennent à cet ordre d'adversaires de la nouvelle philosophie. Les autres, et ceux-ci, sont moins des adversaires que des juges, après s'être élevés à la hauteur de *Kant*, avoir examiné toute sa doctrine et l'avoir éprouvée soit en elle-même, soit en la rapprochant de celles de ses prédécesseurs, crurent y remarquer, l'un quelque lacune dans le système total, l'autre la nécessité d'un fondement encore plus profond, ou bien la possibilité d'un scepticisme si subtil qu'il échappait même aux liens de la *critique*, ou

Digitized by Google

une solution incomplète d'un problème important, et ainsi du reste. Sur ces points, ils se séparèrent de *Kant;* les uns, comme *Reinhold*, *Fichte, Bouterwek*, qui avaient d'abord été ses disciples, pour établir des doctrines particulières qui essaient de prêter une base plus solide encore à celle de leur maître, en conservant toujours la même tendance et le même point de vue; d'autres-comme *Bardili*, pour se rapprocher de *Platon*, et sur-tout de *Descartes*. *Jacobi*, l'un des plus profonds et des plus savans, conserva après, comme par le passé, toujours sa même direction. — Ce sont là les seuls adversaires dignes de *Kant*.

Les seconds, en bien plus grand nombre, bien plus bruyans, plus capables et plns tranchans, naquirent ou de ce bel-esprit qui depuis quelques années prenait le dessus parmi les sérieux Germains, ou de la demi-philosophie devenue à la mode, ou de l'ignorance qui accompagne trop souvent l'un et l'autre. Des poëtes, des érudits, des gens à sciences *utiles*, des gens qui visaient au *goût*, à la belle littérature, souvent très-estimables d'ail-

Digitized by Google

leurs, mais qui n'étaient que poëtes, ou qu'érudits, ou que beaux diseurs, et qui ne savaient pas être autre chose, jetèrent les hauts cris quand ils virent un système abstrait, qu'ils ne comprenaient point, réveiller subitement et avec une ardeur générale l'intérêt pour la métaphysique, qu'ils croyaient dûment enterrée, quand ils virent l'attention du public attirée vers le portique, et leurs musées déserts. On ne s'habitue pas à se voir ravir un encens et une primatie à quoi l'on s'était accoutumé. Tous les livres et les systèmes de métaphysique les eussent peu émus; mais voir l'admiration publique se tourner vers *Kant*, entendre les cent bouches de la renommée employées sans cesse à répéter son nom, voilà ce qui ne se pardonne pas, et qui fit pousser de toutes parts des cris de rage *); on aiguisa toutes ses armes, on se ligua contre l'ennemi commun; rien ne fut aussi plaisant que de

*) Il y eut même quelques voix qui s'élevèrent dans la capitale de la France, et qui crièrent de compagnie sans savoir pourquoi, tant l'exemple est contagieux! — Au reste *Kant* ne s'est oublié qu'une seule fois, jusqu'à se retourner vers ces aboyeurs.

Digitized by Google

voir cette réunion de théologiens, de beaux-esprits, de mathématiciens, de compilateurs, de professeurs et de gens du monde, assemblage bizarre qu'une haine commune avait pu seule produire. On fit donc des livres, sérieux, badins, des vers, des romans, des réfutations, des prédictions, et depuis dix ans toute cette classe anti-critique se console en tâchant de croire et de faire croire au public, *que le règne de la philosophie*, *Dieu merci*, *est passé!* Plusieurs personnes ont la bonté d'y ajouter foi, et il y a bien quelque chose de vrai dans leur dire. Parmi le grand nombre de ceux qui ont voulu, pendant les dix ou douze premières années, appartenir à la nouvelle école, il se trouvait beaucoup de gens qu'échauffait un enthousiasme aveugle pour ce qui est grand et renommé, et qui au fond ne savaient pas trop ce qu'ils admiraient. Ce beau feu s'est ralenti là où il n'avait pas d'alimens; on ne trouve plus tant d'honnêtes-gens sans vocation qui déraisonnent au nom de *Kant* et de *Fichte;* l'abus a cessé, mais la philosophie n'en est pas moins cultivée avec ardeur par

Digitized by Google

un grand nombre de penseurs qui y sont mieux appelés. Elle n'est pas tombée pour cela, et un système de métaphysique n'est point une pièce de théâtre, dont le succès s'évalue par le nombre des portiers étouffés à l'entrée.

Il faut donc dire ici, ce qu'on ne sait pas dans les pays voisins, d'où les choses se confondent à raison de l'éloignement, il faut dire que les soi-disant *adversaires* de la philosophie de *Kant* sont placés, les uns à droite et de pair avec ce philosophe, les autres à gauche et très au-dessous de lui. Ceux-ci ont voulu plus d'une fois tirer avantage des argumens des vrais philosophes, qui n'étaient point d'accord avec *Kant*, ils ont voulu s'étayer de leur appui et fraterniser avec eux; ils en ont été repoussés. Il n'y avait là nul point de contact possible; et dès qu'il fut question de leur bavardage inphilosophique, tous les penseurs n'ont fait qu'un avec *Kant*, tous avaient contre ces intrus les mêmes raisons et le même éloignement. — Je désire que la philosophie critique trouve en France beaucoup d'adversaires de la première classe; je crains qu'elle n'en trouve trop de la

Digitized by Google

seconde; qu'il ne paraisse plus d'un *Sempronius Gundibert*, et pas un *Enésidème*, encore moins un livre comme celui de *Fichte*, une dissertation comme celle de *Jacobi* *).

Que si quelqu'un, non encore informe de l'état de la question, me disait à l'apparition du présent ouvrage: » Vous convenez vous-» même que la philosophie que vous annoncez » a des adversaires célèbres, cités entre les » philosophes; comment donc peut-elle être si » décidément bonne et salutaire pour nous?" Je lui répondrais d'abord, que cette même philosophie a aussi de très-célèbres et de très-savans sectateurs ⁂), puis j'ajouterais: pour

---

*) *Sur l'idéalisme et le réalisme.*

⁂) Cette raison est tout aussi bonne, employée positivement que négativement. La philosophie *transcendentale*, en général, a un bien plus grand nombre de bonnes têtes pour elle que contre elle; il n'y a nulle comparaison à faire. Elle compte au nombre de ses partisans de très-grands mathématiciens aussi, des physiciens, des chimistes, des médecins renommés, des théologiens, des moralistes, de vrais poëtes, des jurisconsultes et des hommes d'état. Je ne veux pas ici faire une vaine liste de noms, qui, grace à l'indifférence des parisiens, ne sont pas connus d'eux; je me contenterai de citer *Gœthe*, *Schiller*, *Humboldt*,

Digitized by Google

vous, il n'y a encore d'autres *antikantiens* que ceux du bas étage, attendu que vous n'en êtes pas encore au point de juger par vous-même; si vous voulez vous ranger parmi ceux-là, vous en êtes le maître; mais ceux d'en-haut n'existent pas jusqu'ici pour vous; point d'*antikantiens* pour vous sur cet étage supérieur. Tous ceux qui sont là sont également contre vous ont les mêmes raisons, la même doctrine à opposer à notre inphilosophie. Ce n'est pas pour vous que pensent et discutent *Jacobi*, *Maimon*, *Fichte*, *Bouterwek*, *Reinhold*, *Bardili*, *Koeppen*. Les points sur lesquels ils sont divisés ne vous concernent nullement, et ne sont pas de votre compétence. Montez, et vous saurez de quoi il s'agit. — Dans les choses sur lesquelles ils sont d'accord, il y a assez de quoi vous instruire; et leurs différends même ne seront pas perdus pour vous, si selon l'expression d'*Horace*, vous *osez* aborder la sagesse.

---

dont peut-être ils ont entendu parler, et qui font à la théorie des arts et de la poësie une application si heureuse de la philosophie *transcendentale*.

Digitized by Google

Enfin *Kant* a d'estimables adversaires, il est vrai; mais *Copernic* en a eu aussi, et il n'en est pas moins vrai que la terre tourne autour du soleil. Le chancelier *Bacon* a rejeté la théorie de *Copernic;* il a cru pouvoir démontrer par les principes de la philosophie naturelle *bien posés* (ce sont ses propres paroles), que la terre était en repos au centre du monde *). Le P. *Riccioli*, *Lajonchère*, *Morin*, comptés parmi les premiers astronomes de leur tems, s'opposèrent à l'opinion du mouvement de la terre, comme à une *absurde hypothèse*. Le grand *Tycho* lui-même, à qui d'ailleurs l'astronomie a de si réelles obligations, s'est prononcé hautement contre *Copernic* *); sans compter les

*) » Constat sententiam Copernici de rotatione terrae (quae » nunc quoque invaluit) quia phaenomenis non repugnat, ab » astronomicis principiis non posse revinci, à naturalis tamen » philosophiae principiis *rectè positis* posse." *De Augm. Scientiar.* L. IV. C. 1.

*) *Tycho-Brahé* opposait sur-tout au mouvement de la terre, que celle-ci était une masse *inerte*, *vile* et *grossière*, peu propre au mouvement, et qui n'était convenable qu'*à être le fondement de toute stabilité*. — Le P. *Riccioli*, dans son *Almageste*, ne proposa rien de moins que septante-sept argumens, tous invinci-

Digitized by Google

théologiens, comme le savant cardinal *Bellarmin*, le père *Garasse*, et tant d'autres. — *Galilée*, soutenant la même doctrine que *Copernic*, et trouvant de plus des lois de l'accélération de la vitesse dans la chute des corps graves, vit toute l'université de Pise, qui possédait de

---

bles, contre la rotation de notre globe. — *Copernic*, qui prévoyait combien toutes les opinions et les habitudes allaient se soulever contre lui, dit dans la préface de son *Astronomia instaurata :* » Non dubito, quin eruditi quidam, vulgatâ jam de novitate » hypotheseon hujus operis famâ, quòd terram mobilem, solem » verò in medio universi immobilem constituit, vehementer sint » offensi, putentque disciplinas liberales rectè jam olim constitutas, » turbari non oportere. Verùm si rem exactè perpendere volent, » invenient autorem hujus operis, nihil quod reprehendi mereatur » commisisse."

Le passage vaut bien d'être traduit en français : » Je ne doute » pas, dit *Copernic*, que certains savans qui ont déjà entendu » dire quelque chose de la nouveauté des hypothèses de cet » ouvrage-ci, lequel fait la terre mobile, et place le soleil im- » mobile au centre de l'univers, ne soient violemment irrités, » et ne pensent qu'il ne convient pas de troubler les sciences » libérales si bien établies par ceux qui nous ont précédés. Mais » s'ils veulent peser la chose avec exactitude, ils trouveront que » l'auteur de cet ouvrage n'a rien fait qui mérite d'être repris." — Celui qui cite ici *Copernic*, a, sans doute, les mêmes préventions à redouter pour son propre ouvrage.

Digitized by Google

très-habiles professeurs, déchaînée contre lui. Aujourd'hui, malgré tant de grands adversaires, le système de *Copernic* est le seul admis, et la théorie de *Galilée* est reconnue pour véritable. Cela doit nous rendre modestes et retenus dans nos décisions.

Harvey a-t-il découvert la circulation du sang, les plus renommés médecins et physiologistes de son tems se déclarent contre lui, l'accablent de réfutations hautaines qui devaient *pulvériser* sa découverte, la plus belle et la plus importante de la médecine moderne. Le sarcasme et le calembourg même ne l'épargnent pas, et la faculté en corps, qui eût dû prononcer son nom avec respect, lui donne le sobriquet de *circulator*. Le fougueux *Riolan* et *Parisanus* se déchaînent contre lui, l'outragent, le persiflent. On pardonne cet emportement à la bile extraordinaire du premier et à l'ignorance du second; mais on voit avec regret à la tête de ses adversaires des noms aussi respectables que ceux de *Gassendi*, de *Primerose*, de *Gaspard Hoffmann*, de *H. Pisoni;* car il est évident que tous les contemporains de *Harvey*

Digitized by Google

ont eu tort, et ces illustres savans avec eux *).

Enfin le système sexuel de *Linnée* a eu aussi de célèbres opposans, et parmi eux l'on compte *Haller*, *Smellie* et *Buffon*. Contre la chimie de *Lavoisier* s'inscrivent les noms très-imposans de *Gmélin*, *Priestley*, *Saye*, *Launayuet*, *Lamarck*, qui défendent encore l'ancienne théorie.

En voilà assez pour démontrer que la célébrité, la science ou le génie de quelques adversaires ne prouvent rien contre la validité d'une doctrine: et comme cet argument, le premier qu'on oppose d'ordinaire à la nouvelle philosophie, n'est qu'une raison de fait, ce n'est

---

*) Il est encore des physiologistes distingués d'ailleurs, mais qui soutiennent que le sang ne circule pas dans notre corps. Au reste, ou aurait peine à se figurer toutes les persécutions et les avanies qu'éprouva *Harvey*. Lorsqu'il fit sa découverte il était médecin très-accrédité à Londres, avait la pratique des maisons les plus distinguées, et faisait de bonnes affaires; dès qu'il eut avancé que le sang circulait, toutes ses pratiques le quittèrent peu-à-peu, et il tomba dans l'indigence. » C'est un bon homme » que ce *Harvey*, disait-on, mais c'est dommage qu'il soit homme » à systèmes; il est devenu fou, et nous ne pouvons plus nous » fier à lui. » — Et voilà comment les contemporains jugent.

Digitized by Google

aussi que par des preuves de fait qu'on peut la combattre ou la prévenir.

Passons à un autre genre d'adversaires. Il est des envieux qui, contraints d'ouvrir les yeux à une lumière qui les offusque, attaquent seulement le mérite personnel de l'inventeur, et lui disputent la priorité de l'invention. Un reproche que l'on entend faire assez souvent à *Kant*, c'est que sa doctrine n'est pas *neuve* *). La première réponse à faire, c'est que cela est fort indifférent à la question; il s'agit, non de juger l'homme, mais la chose; non la nouveauté,

---

*) Ainsi sur un passage de *Cicéron*, et quelques mots échappés à des cosmologistes anciens, on a voulu dérober à *Copernic* la gloire d'avoir placé le soleil au centre du monde. *Barra*, un antagoniste de *Harvey*, attribuait la découverte de la circulation du sang à *Hippocrate*, un autre à *Salomon*, un troisième à un théologien de Venise. On a fait honneur du système de *Linnée* à des naturalistes plus anciens que lui, tels que *Grew*, *Millington*, *Camérarius*. Quelques gens ont voulu de même que *Sextus-Empiricus*, *Raimond-Lulle*, *Glisson*, fussent les auteurs de la doctrine de *Kant*. On a tant de peine à convenir que l'homme qui est là est plus grand que nous! on aime mieux l'avouer des morts; il sont plus sans conséquence. Semer des doutes, et obscurcir l'éclat des noms vivans est le métier des *Zoïles* de tous les siècles.

Digitized by Google

mais la vérité de la doctrine. Elle n'est pas *neuve!* certes, tant mieux; car elle serait fort à suspecter, si elle s'éloignait en entier de tout ce que les plus profonds esprits ont pensé depuis *Pythagore;* si *Platon*, *Aristote*, *Zénon*, *Cicéron*, *Descartes*, *Leibnitz*, *Hume*, n'avaient jamais rien soupçonné, ni entrevu d'approchant. Quel est l'homme qui, jeté sur la terre sans rien apprendre de ceux qui l'y ont précédé, pourrait élever un édifice aussi colossal et aussi régulier que celui élevé par *Kant?* « Ce n'est » que montés sur les épaules les uns des autres » que nous pouvons voir d'un peu loin," dit *Fontenelle* avec sa grace accoutumée; et à cet égard personne ne s'est mieux élevé sur les épaules d'autrui que *Kant* lui-même. De tout ce qu'ont avancé ou conçu en philosophie les anciens et les modernes, les scholastiques et non-scholastiques, les italiens, français, anglais, Allemands, il n'est rien qu'il ignore et dont il n'apprécie au juste la valeur. Lui, et ses disciples principaux savent mieux que la plupart de leurs adversaires, ce que la doctrine transcendentale doit aux doctrines rationnelles ou sceptiques qui

Digitized by Google

l'ont précédée. Ils savent pourtant, et tous ceux qui sont vraiment initiés savent aussi qu'aucun philosophe, en mettant à profit les lumières acquises, n'a eu par lui-même autant d'original, de neuf et de grand, que *Kant*. Ceux qui tranchent d'un ton suffisant sur la *non-nouveauté* d'une opinion, non-seulement ne décident rien, mais encore seraient très en peine s'il fallait prouver leur assertion *). Or les Allemands, qui ont plus que nous l'habitude de prouver ce qu'ils disent, n'ajouteraient pas foi légèrement à des arrêts de la sorte, et auraient l'incivilité d'exiger qu'on les appuyât de pièces justificatives. Je me suis arrêté un peu sur ce qui précède, parce que j'ai voulu parer d'avance à quelques

---

*) Un autre reproche que certains censeurs font à *Kant*, c'est la sécheresse de son style, la longueur de ses périodes, le néologisme de quelques expressions, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est que *Kant* a créé une nouvelle langue qui manquait à la philosophie, et qu'il a beaucoup enrichi et précisé la sienne. Au reste, il est à peu-près aussi essentiel pour un métaphysicien d'écrire avec élégance, que pour un général d'armée de savoir bien danser. Tout ce qu'on peut exiger de lui, c'est d'être clair; encore, est-ce à ceux qui veulent le comprendre à l'étudier.

Digitized by Google

objections que j'ai bien prévu qu'on ferait en France.

Ce ne sont pas des difficultés d'une pareille nature que je voudrais qui s'élevassent : mon unique voeu est de voir examiner et débattre, avec la sévérité et la gravité qui conviennent à de tels objets, la doctrine célèbre dont j'expose ici les élémens. Une partie éclairée de l'Europe est attentive à l'apparition de cet essai, à la manière dont on le recevra et dont ou le jugera. On est aux aguets de ce qu'on appelle la frivolité française mise en contact avec l'assiduité germanique. Je suis loin d'en redouter l'événement pour l'honneur national, quand je songe que cette nation, si aimable et si grande tout à la fois, et que d'autres accusent d'être frivole, a donné naissance à *Charron*, à *Descartes*, à *Pascal*, à *Mallebranche*, à *Fénélon*, à *Bayle*, à *Buffon;* qu'elle renferme encore en son sein des penseurs que n'ont pas entraîné les opinions vulgaires et à la mode, des esprits méditatifs, des lettrés sages et instruits.

Cependant, il faut le dire: une différence remarquable s'offre à l'observateur dans la culture

Digitized by Google

intellectuelle de la France et de l'Allemagne. Notre culture et notre célébrité littéraire ont commencé par les belles-lettres, et les sciences ne sont venues qu'ensuite; les poëtes, les romanciers, et puis les savans. Nous avions déjà des ouvrages d'agrément classiques et admirés de toute l'Europe, que le gros de la nation et des hommes de lettres ne s'inquiétait guères des sciences ou exactes, ou spéculatives. Les allemans, au contraire, ont été savans long-tems avant que d'être littérateurs. Ils avaient des mathématiciens, des physiciens du premier rang, tandis qu'en littérature, ils n'avaient encore que des commentateurs et des érudits. L'influence de la philosophie, celle de l'esprit exact et méthodique était toute-puissante sur le public instruit, avant qu'il y eût un seul poëte national dont les ouvrages aient été dignes de passer à la postérité. Notre première société littéraire a été une assemblée de beaux-esprits, l'*Académie française*, qui fut, dès sa naissance, décorée d'un éclat très-brillant, et d'une vraie majesté littéraire. Chez les allemans, les premières sociétés de ce genre ont été composées de natu-

Digitized by Google

ralistes, d'astronomes, d'historiens, de géographes, de métaphysiciens, d'érudits; et pendant long-tems ils n'ont pu concevoir l'idée d'une société purement *belle-lettriste*, pour me servir d'une de leurs expressions. Leurs poëtes, dans les époques successives d'*Opitz*, de *Gellert*, de *Haller* et de *Klopstock*, ont été eux-mêmes de vrais savans, et jusqu'à présent ils n'ont pas cru pouvoir se dispenser d'une très-solide et très-profonde instruction. L'Allemagne savante qui, à raison de sa langue, comprend une grande partie du nord de l'Europe, a eu ses *Copernic*, *Ticho-Brahé*, *Keppler*, *Athanase Kircher*, *Hévélius*, *Tschirnhausen*, *Puffendorf*, *Leibnitz*, *Thomasius*, *Wolf*, *Stahl*, *Bernouilli*, et tant d'autres mathématiciens ou philosophes (sans compter tous les philologues qui ont débrouillé le chaos de l'antiquité classique, non plus que *Luther*, *Mélanchton*, *Sleidan*, et tous les théologiens réformateurs) avant que de s'aviser de bel-esprit. — Sans doute pourtant, que le tems et la contrée où tant d'hommes célèbres ont fleuri, n'étaient point un tems, ni une contrée barbare. Le reste de la nation

Digitized by Google

brillait peu aux yeux des étrangers, parce qu'il y a toujours plus d'yeux ouverts sur un roman ou sur une comédie que sur une équation ou une recherche abstraite. Mais ces réputations éminentes, qui se montrent çà et là, prouvent du moins une certaine disposition des contemporains vers l'étude, une certaine élévation dans l'esprit général, et une masse d'hommes éclairés qui se grouppaient autour de ceux qui étaient le plus en évidence. Telles ces îles, ces pointes de rochers, qui se montrent en archipels au-dessus de la surface des mers, annoncent qu'autour d'elles le fond s'élève en pyramides dont elles ne sont que les sommets, et que la terre est à fleur d'eau, là même où l'on n'aperçoit rien. J'ajouterai, comme le remarque avec beaucoup de justesse mon estimable ami *Vanderbourg*, traducteur du *Woldémar*, que la classe mitoyenne de la société, celle qui compose le public littéraire, » *a été chez nous corrompue et polie avant que* » *d'être éclairée, et qu'au contraire chez nos* » *voisins, elle a été éclairée avant que d'être* » *corrompue.*" — Si bien que la tendance

Digitized by Google

dominante dans la culture des uns est devenue *sensualité*, et dans celle des autres *idéalité;* que le persifflage, la légèreté et la dissipation sont devenus familiers aux uns; la gravité et le recueillement aux autres. De là vient encore que chez nous le bel-esprit, en vertu de son droit d'aînesse, a acquis une certaine prescription, une primauté dans le goût et dans l'opinion publique, qu'on le regarde comme la base de la gloire nationale dans l'ordre intellectuel; tandis que chez les Allemands, on est accoutumé à voir cette même gloire dans les sciences exactes, la philosophie et l'érudition. Ici le bel-esprit exerce une sorte d'influence despotique sur les sciences, il tend continuellement à les attirer vers le superficiel : là ce sont les sciences qui exercent leur influence sur le bel-esprit, et qui tendent à lui donner de la consistance et de la profondeur. Ici la science ne peut plaire au public qu'en revêtant les formes du bel-esprit: là le bel-esprit ne peut plaire qu'en se conformant à l'esprit sévère et systématique de la science. Ici plus d'un auteur a été obligé de s'excuser d'être trop abstrait et trop scientifique: là un

Digitized by Google

auteur paraîtrait inexcusable, s'il n'était point scientifique. Ici enfin l'impulsion donnée primitivement a été de plaire; tandis que là l'impulsion primitive a été d'instruire *).

---

*) Je pourrais ajouter que notre littérature est dans un cas pareil à celui des langues en général; elles naissent dans un état de choses presque barbare; elles se forment, se développent pendant une période grossière, où toutes les idées sont indéterminées, souvent fausses. Quelque degré de perfection et de culture qu'elles atteignent ensuite, elles se ressentent toujours du vice de leur naissance et du chaos où elles sont nées. On les polit, on les répare, on les embellit, et l'on ne peut en ôter certains vices radicaux qui en corrompent tout le système. Notre littérature a jailli immédiatement d'un ordre de choses très-informe; elle s'est comme entée sur la barbarie, et l'on ne peut disconvenir que cela n'ait influé sur elle jusqu'à un certain point. La nation allemande, au contraire, était depuis long-tems remplie de lumières solides, de philosophie et d'érudition quand elle a songé sérieusement à se faire une littérature. Tel était le sol dans lequel le bel-esprit allemand devait germer. A peine la vraie littérature compte-t-elle dans ce pays un demi-siècle; mais née au milieu du dix-huitième, et posée sur de telles bases, on conçoit qu'elle a dû recevoir une constitution et une modification très-différentes de celles qu'a reçu la nôtre. On ne peut donc, en aucune manière, comparer les premiers pas et les essais de la littérature allemande aux pas incertains et aux essais des pères de notre parnasse. — Chacun sentira d'après cette considération, et un grand nombre d'autres sur lesquelles je ne

Digitized by Google

Cependant les grands événemens qui ont remué jusqu'à la lie la génération actuelle des français, a donné une autre trempe à bien des ames, une tendance plus sévère, plus éloignée de la légèreté reprochée quelquefois avec justice

---

puis m'étendre ici, qu'il y a une divergence totale dans les idées, les vues, la culture, en un mot, d'un Français et d'un Allemand, et qu'ils ne peuvent jamais parvenir à s'entendre; l'un voit et entend dans un livre, dans une expression tout autre chose que ce que l'autre y voit et y entend; la dispute est interminable entr'eux. Un bel-esprit nourri sur le pavé de Paris, peut raisonner, ou déraisonner à perdre haleine sur les produits de la littérature allemande; il peut extraire, analyser, disserter, et ne pas dire un mot qui convienne à la chose; parce que pour juger une chose, il faut être placé dans son point de vue, et que le parisien est dans un point de vue étranger, où il voit tout louche et confus, ainsi qu'un tableau qu'on regarde sous un faux jour. On a beau même traduire, imiter, paraphraser, on ne traduit que la lettre morte; l'esprit vivant, que l'interprète n'a pu saisir, reste caché, et l'ouvrage n'est au fond guères mieux compris, ni du traducteur, ni des lecteurs, que s'il était resté dans sa langue originale. On en peut dire autant de la manière dont, en général, on traduit et l'on explique chez nous les ouvrages de l'antiquité. J'ose me flatter que le présent livre, bien compris, donnera quelques ouvertures importantes sur l'esprit allemand, sans la connaissance duquel il est complètement absurde de prétendre juger la littérature allemande.

Digitized by Google

à nos goûts. Nous ne vivons plus dans un tems où il convienne de se contenter du pain et des jeux du cirque. Nous entendrons, sans doute, un jour nos *Cicéron* dire à nos *Varron* et à nos *Atticus:* « Tandis que je travaille à interpréter » en notre langue cette philosophie que nous » devons à *Socrate*, pourquoi, mes amis, ne » me secondez-vous pas, vous qui ne sauriez » ignorer que la philosophie est infiniment au- » dessus de ces débats de grammairiens, et de » cette étude des belles-lettres qui ont été jus- » qu'ici l'objet de vos recherches, l'occupation » de vos veilles?" (*Acad.* 1).

Si donc, pendant un tems, notre littérature légère, notre excellent théâtre sur-tout ont fait notre gloire aux yeux des étrangers, le tems est venu où il convient de nous vanter plus exclusivement de nos *Lalande*, de nos *Laplace*, de nos *Chaptal*, de nos *Fourcroy*, de nos *Guyton*, qui fondent pour nous une gloire plus analogue à l'esprit de notre âge; de nous informer sérieusement de ce que les sciences produisent de grand et de remarquable chez tous nos voisins. Nous avons d'ailleurs encore,

Digitized by Google

pour soutenir l'honneur de nos muses, quelques poëtes, quoiqu'en très-petit nombre; *Tyrtée* — *Lebrun*, le suave *Delille* et l'auteur de l'*Optimiste* vivent encore *); mais il s'élève en Europe un certain public qui tend avec énergie vers des institutions plus sévères, et qui ne reçoit plus avec le même enthousiasme une rime ou un alexandrin. *Le raisonner tristement s'accrédite*, a dit *Voltaire*. Cela est triste en effet pour ceux qui ont bien pris leur parti et qui ne veulent pas raisonner. Quant à ceux qui ont adopté pour eux la devise du *Sapere aude*, la chose n'est pas à beaucoup près si chagrinante. En vain une secte niaise, prosternée devant l'autel d'un certain *Phoebus* qu'il lui plaît d'appeler le *bon goût*, prétend encore soutenir la primatie intellectuelle de sa déité, prononcer sur tout en ignorant tout; il est impossible que le public en soit désormais la dupe. Révérons, lisons nos classiques, mais dédaignons l'inepte et prétentieux bel-esprit qui

---

(*) On peut regarder cette division de la préface comme servant de supplément à l'*Article VII* de l'ouvrage.

Digitized by Google

nous fait tort aux yeux des étrangers, (car les jalousies nationales épient les torts et les ridicules pour les grossir). Je me suis attendu à voir quelques coryphées de cette secte prononcer d'un ton cavalier sur mon ouvrage; je les récuse à l'avance, autant que j'attends avec déférence et respect le jugement des vrais lettrés et des penseurs de toutes les classes, au cas qu'ils daignent accorder quelqu'attention à mon travail. Je déclare que je ne répondrai qu'à des raisons, et qu'annonçant une doctrine qui a tant de conformité avec celle de *Platon*, j'adopterais volontiers l'inscription placée au-devant de son auditoire: *Nul n'entre ici s'il n'est géomètre* *). Enfin, sans trop redouter les raisonnemens auxquels je tâcherai d'en opposer d'autres, craignant encore moins la fatuité et les injures auxquelles je n'opposerai que le silence, je dois expliquer en peu de mots quel a été mon dessein et mon but: abandonnant du reste ma production, sans appui et sans prôneurs, a l'éclat du grand

*) *Platon* distinguait, comme de raison, un géomètre d'un arpenteur.

Digitized by Google

jour, et adoptant l'allégorie employée en un cas semblable par mon respectable ami, M. le conseiller intime *Jacobi* *):

« L'autruche dépose tranquillement son » oeuf sur le sable; les pinçons et les » passereaux ne sauraient l'écraser; le » bec des sansonnets et des corneilles ne » peut l'entamer ni le repousser dans » l'ombre; c'est à l'astre qui dispense la » lumière à le faire éclore."

On aura peine à croire un jour, en lisant l'histoire littéraire du dix-huitième siècle, que de deux nations éclairées, voisines l'une de l'autre et séparées seulement par un fleuve, l'une ait ignoré avec tant de constance et pendant vingt années ce qui se passait chez l'autre. Le Français si hospitalier, si liant, si ouvert, qui adopte de si bonne grâce les modes et les vêtemens des étrangers, devient d'une inflexible roideur à la première proposition qu'on

*) Dans son livre contre *Mendelssohn*, au sujet de la doctrine de *Spinoza*.

Digitized by Google

lui fait d'adopter quelque doctrine littéraire autre que celle dans laquelle il a été nourri, et de donner l'hospitalité à une pensée exotique. Il a fallu tout l'immense ascendant de *Voltaire* pour faire goûter à la nation quelque chose de l'esprit anglais, qu'elle n'a même jamais connu que modifié.

Depuis cinquante ans toute l'Europe savante avait adopté la théorie de l'*attraction*, donnée par l'immortel *Newton*, qu'en France on s'obstinait encore à la repousser avec opiniâtreté. Voici ce qu'en dit *Maupertuis* dans une de *ses lettres:* » Il a fallu plus d'un demi-siècle » pour apprivoiser les académies avec l'attrac- » tion. Elle ne paraissait que la reproduction » d'un monstre qui venait d'être proscrit: » on s'applaudissait tant d'avoir banni de la » philosophie les qualités occultes, on avait » tant de peur qu'elles revinssent, que tout » ce qu'on croyait avoir avec elles la moindre » ressemblance effrayait: on était si *charmé* » d'avoir introduit dans l'explication de la na- » ture une apparence de mécanisme, qu'on » rejetait sans l'écouter le mécanisme véritable

Digitized by Google

» qui venait s'offrir." — Ainsi plusieurs se sont déjà révoltés en France contre la philosophie critique, sans la connaître, s'imaginant y voir le retour de la scolastique, qu'ils ne connaissent pas davantage. Quelques formes méthodiques, quelques mots nouveaux, empruntés la plupart de la langue de *Platon* et d'*Aristote*, ont donné lieu à cette bizarre terreur. Elle est d'autant moins fondée que la philosophie critique est précisément la seule qui puisse nous garantir avec sûreté du retour d'aucune espèce de scolastique, comme aussi de tout verbiage soi-disant philosophique, et qui nous donne le *mécanisme véritable* de l'entendement humain, au lieu de l'*apparence* dont on est encore si *charmé*. Mais on dirait que l'*Homo sum*. . . . est incompatible, en ce sens, avec le *Gallus sum*. De là naît en France sur certains points, l'incompréhensible phénomène de la plus parfaite civilisation à côté d'une barbarie presque chinoise; d'un savoir encyclopédique qui embrasse tout, à côté d'une ignorante partialité qui repousse toute lumière venant du dehors. Depuis près de vingt ans, une nouvelle philo-

Digitized by Google

sophie qui intéresse tout le savoir humain et la moralité, qui occupe, soit pour, soit contr'elle, tout ce qu'il y a de savans et d'hommes qui pensent, depuis Koenigsberg jusqu'à Stuttgard, depuis Copenhague jusqu'à Salzbourg, cette philosophie est encore inconnue aux Français, et il ne s'en est pas encore trouvé un seul qui ait entrepris de l'étudier et de la faire connaître à sa patrie *)! Le nouveau système a donné à

---

*) L'auteur du présent ouvrage a commencé il y a cinq ans à en parler dans ses *Lettres westphaliennes*, et peu après dans les cahiers successifs d'un journal imprimé en Basse-Saxe. Il a même donné sous le titre de *Critique de la raison pure*, une analyse abrégée de l'ouvrage qui porte ce titre. Mais ces pièces ont été peu connues en France. Cependant depuis lors, la plupart des journalistes se sont empressés de les copier, de parler de *Kant*, et de dire le peu qu'ils en savaient, soit en bien, soit en mal. Ce philosophe a acquis de la sorte un nom en France, sans qu'on y sût précisément quelle idée il falloit attacher à ce nom; c'est le Dieu inconnu des Athéniens, qui a un autel, et dont on n'a jamais vu la face. L'année dernière on a publié dans le second volume du *Conservateur*, la traduction d'un petit ouvrage allemand (abrégé d'un ouvrage de *Kant*), sur l'accord de la religion avec la raison. Le choix n'était pas très-heureux, mais l'estimable auteur, *M. Huldiger* (probablement un pseudonyme), a joint à sa traduction quelques *considérations sur la philosophie*

Digitized by Google

l'esprit spéculatif une tendance nouvelle, il a simplifié et rendu aussi lumineux que le jour certains points sur lesquels on ne pouvait s'accorder; et depuis si long-tems que ce système, de-là le Rhin, est discuté, débattu publiquement, on ne se doute pas même en-deçà de l'état de la question! Les programmes des académies et autres corps savans de France, pendant ces quinze dernières années, sont remplis de questions spéculatives, faites avec une entière confiance, annoncées avec solennité, qui néanmoins se trouveraient superflues et insignifiantes dans le point de vue de la philosophie transcendentale. Et pas un de ces corps savans, pas un de ceux qui écrivirent des mémoires sur ces questions n'y eut égard, pas un ne discuta, ne cita même la nouvelle doctrine! C'est ce qu'on a peine à comprendre, et qui nous attire l'improbation de plus d'un

---

critique, lesquelles prouvent qu'il en a passablement saisi les points principaux, mais qui, vu leur briéveté, ne pouvaient donner que d'insuffisantes lumières à des lecteurs encore non initiés. Voilà, à peu-près, à quoi se sont bornées les recherches et les tentatives des Français sur cet objet important.

Digitized by Google

de nos voisins *). Car enfin, le système de *Kant* renfermât-il des erreurs radicales, dût-il être décidément rejeté, encore est-il bon de savoir pour quelles raisons on le doit rejeter? quelle a été la magie, l'illusion qui y a attaché tant d'esprits, et qui lui a donné une telle célébrité? La marche de l'intelligence,

---

*) L'Académie de Lyon avait proposé en 1792 et 93, pour le prix annuel de douze cents livres, fondé par l'abbé *Raynal*, la question suivante: » *Dans l'état actuel de nos moeurs, quelles » vérités et quels sentimens la philosophie et les lettres devraient- » elles inculquer et développer avec plus de force pour le plus » grand bien de la génération présente?* « l'Académie avait expliqué ses vues dans une brochure intitulée: *Coup-d'oeil sur les quatre concours pour le prix de l'abbé* RAYNAL, etc. (chez *Gattey*, au palais-royal). Il y avait alors, plus de dix ans que les bases de la philosophie critique étaient posées en Allemagne; il y en avait six que tous les philosophes de cette nation s'en occupaient avec ardeur; et l'on en ignorait en France jusqu'au nom; tandis qu'aucune découverte de l'Europe savante n'est ignorée en Allemagne. Outre la louable intention de l'Académie de Lyon dans l'énoncé de son programme, on dirait encore qu'une inspiration secrète l'animait, et qu'*une étoile lui avait apparu vers le nord*, ainsi qu'aux mages de Chaldée. Cette association savante n'est plus. Mais une exposition de la doctrine de *Kant* remplira, peut-être, en partie le but qu'elle avait proposé aux penseurs de sa nation.

Digitized by Google

dans l'établissement même des grandes erreurs métaphysiques, est toujours digne d'être suivie et étudiée. Mais il semble qu'il y ait une distance infranchissable de l'esprit français à l'esprit allemand; ils sont placés sur deux sommets entre lesquels il y a un abîme.

C'est sur cet abîme que j'ai entrepris de jeter un pont. L'événement nous apprendra si l'envie d'y passer prendra à un grand nombre; s'il y a vraiment une philosophie *allemande* inconciliable avec une philosophie *française*, ainsi qu'on l'a voulu insinuer; si la philosophie et la vérité ne sont pas citoyennes du monde, et n'appartiennent pas à tous les hommes.

On ne doit pas s'attendre à trouver dans cet écrit une connaissance complète de la nouvelle doctrine, et qui dispense d'étudier les ouvrages de son fondateur, quand ils seront traduits, ou plutôt retravaillés en notre langue. Je n'ai voulu et n'ai pu donner ici qu'une *introduction à l'étude de la philosophie critique.* Tel était même le titre que j'avais d'abord choisi. Mais venant à réfléchir que la plupart des lecteurs français se soucient assez peu d'intro-

Digitized by Google

duction et encore moins d'étude, j'adoptai, pour ne les pas rebuter, un titre qui annonçât un résultat plus positif et plus attrayant. Cependant je pense en avoir assez fait pour indiquer au lecteur attentif quelle est la tendance générale de l'école critique, quel but elle s'est proposé, et quel chemin elle s'est frayé pour y parvenir.

Je ne parlerai pas des difficultés immenses que j'ai eu à vaincre. Une des plus grandes est d'avoir été obligé de me faire une méthode différente de celle qu'a suivi *Kant*, lequel ayant à parler à sa nation, est parti du point de vue où il se trouvait lui-même, de la philosophie de *Leibnitz* et *Wolf*, pour en venir à la doctrine critique. C'est cette direction qu'il a donnée à toute sa polémique. Il m'a fallu, au contraire, partir d'un point de vue tout opposé, de la doctrine régnante en France; j'avais une nouvelle route à déblayer, de nouvelles opinions à combattre, de nouveaux exemples à alléguer, et ainsi du reste. Ensorte que j'ai eu à m'expliquer, non-seulement dans une

Digitized by Google

langue très-différente, mais encore dans un sens très-différent de l'original.

On conçoit facilement que la seule récompense qu'attende de ses efforts l'homme qui s'occupe tout entier de l'intérêt de la science et du perfectionnement de ses semblables, ne peut être que le progrès sensible de ce même perfectionnement. Je m'estimerai heureux, si je contribue à imprimer à mes contemporains cette tendance haute et pure qui dégage, autant qu'il est possible, l'intelligence humaine des liens de la sensualité. — Vivre, sans autre but que la vie, suivant les modifications qu'a reçu la vie en elle, telle est la destination de la brute, celle dont l'homme sensuel se rapproche de tout son pouvoir. Mais il en est d'autres, qui se prescrivent un but plus élevé, qui se sentent placés loin au-dessus de la brute dans l'ordre de la création, qui cherchent autre chose que la vie et l'assouvissement de l'instinct. En vain le superficiel matérialisme, le grossier précepte de l'amour de soi, voudraient-ils nous ramener à cet état des brutes, résultat chéri

Digitized by Google

de leurs spéculations : l'humanité ne rétrogradera point : une doctrine plus humaine, plus divine, si l'on veut, a été annoncée par les nobles amis de la vérité dans tous les tems. Il nous a été conservé, au moins depuis *Pythagore*, une tradition de la conscience éclairée, qui réclame contre l'amour-propre ignare. Dans chaque siècle quelque voix stoïque s'est élevée, et a réclamé en faveur du beau, du bon absolu et idéal. La philosophie a pris acte de ces protestations, et les sens n'ont pu prescrire contre l'intelligence. — Aujourd'hui que, pendant les années de nos discordes civiles, cette doctrine a été cultivée, débattue, épurée, rendue plus méthodique et plus claire par quelques sages du nord de l'Europe, il est tems de la dévoiler et de la présenter comme un remède aux maux causés par des maximes contraires. C'est à son interprétation que j'ai voué ma plume. Privé par les circonstances de l'avantage d'attacher mon nom aux grands événemens qui ont opéré une si mémorable réforme politique dans ma patrie, il se trouvera du moins parmi les noms de ceux qui se seront efforcés d'y

Digitized by Google

opérer une réforme intellectuelle, de hâter le développement de la moralité et de la science. J'aurai rempli selon mon pouvoir la destination assignée à l'homme de lettres retenu loin de ses foyers, qui, suivant les paroles de *Laharpe*, » parcourt le domaine de la littérature étran- » gère, dont il rapporte les dépouilles honora- » bles au trésor de la littérature nationale." — Que le lecteur pardonne ce peu de mots où j'ai osé faire mention de moi, tandis qu'il ne devait être question que de doctrine. Désormais, uniquement renfermé dans mon sujet, j'adopterai pour règle ces mots de *Bacon de Verulam:*

» De nobis ipsis silemus: de re autem, quae » agitur, petimus: ut homines eam non opinio- » nem, sed opus esse cogitent; ac pro certo » habeant, non sectae nos alicujus, aut placiti, » sed utilitatis et amplitudinis humanae funda- » menta moliri. »

(INSTAURAT. magna. Praefat.)

Digitized by Google

EXPOSITION

DES

PRINCIPES FONDAMENTAUX

DE LA

PHILOSOPHIE
TRANSCENDENTALE.

I.

Idée de la philosophie, comme disposition naturelle et besoin de l'homme.

» *Savoir est le penchant naturel de tous les hommes.*» Ces mots, par où débute le premier livre de la métaphysique d'*Aristote*, renferment tout le secret de la philosophie, au moins quant à sa naissance dans notre esprit. L'homme veut savoir, il veut pénétrer dans l'essence et dans les relations de tout ce qui l'environne, découvrir le pourquoi et le comment de toutes choses: sa destination pratique est d'agir, mais il ne peut consentir à ignorer pourquoi il doit agir d'une manière plutôt que d'une autre. Il cherche

Digitized by Google

dans la spéculation un fil conducteur qui le guide dans le labyrinthe de la vie, il y cherche des règles fixes pour le tâtonnement de l'expérience. En vain le bon sens vulgaire, cette disposition qui naît de l'importance attachée à la satisfaction de nos besoins réels, physiques et journaliers, en vain crie-t-il à *Démocrite:* » Que l'homme est fait pour cultiver la terre, » et non pour la mesurer.» *Démocrite* poursuit sont étude; l'attrait irrésistible du savoir qui s'est développé en lui, l'entraîne à contempler et à réfléchir. Si le premier pas que l'homme fait pour sortir de la classe des animaux, est de reconnaître l'ordre des saisons, de prévoir ses besoins futurs, et de féconder à tems le sein de la terre, le second, et celui qui l'en distingue tout-à-fait, est la recherche à laquelle il se livre des lois de la nature, de celles de son entendement et de ses devoirs. Il a franchi alors la ligne qui sépare la matière de l'intelligence; en déployant sa pensée, il a produit le plus beau titre de l'humanité, celui qui vraiment la caractérise; il n'est plus seulement l'usufruitier, il s'est rendu le spectateur, et comme le juge de la création.

La science imprime à l'homme ignorant un respect involontaire pour celui qui la possède. Dans celle des sociétés humaines qui brilla

Digitized by Google

davantage par la culture, chez les Grecs, les individus les plus éclairés furent désignés d'abord par les noms de *sophes*, de *sophistes*, c'est-à-dire, de savans. Ils prirent dans la suite le titre plus modeste de *philosophes*, ou d'amis de la science. Chez des peuples plus récens, l'affinité des mots de *sapience*, de *sagesse*, avec ceux qui désignent le savoir, montrent assez l'affinité intime que l'esprit a toujours conçue entre la science et la philosophie, entre le savant et le sage.

Dans un tems où les lumières ne faisaient que de naître, où presque tous les hommes étaient encore plongés dans la nuit de l'ignorance, le peu de connaissances acquises çà et là par des esprits plus actifs et mieux doués de la faculté d'observer, fut naturellement réuni en une masse sans liaison, sans ordre, sans harmonie. On n'avait garde de discerner et de ranger à part chacun des élémens qui devaient appartenir un jour à des sciences diverses, dont on n'avait pas alors l'idée. Quelques principes épars de géométrie, un peu de médecine, certaines maximes de conduite pour les particuliers et pour les états, la tradition altérée des faits anciens, l'observation grossière des astres et de la nature, la théo- et cosmogonie fabuleuses de cet âge, les principes imparfaits de quelques arts

Digitized by Google

naissans, tels que la musique, la poësie, la danse, enfin les conjectures, plus ou moins ingénieuses, qu'y mêlait chacun sur l'origine et la fin des choses: tout cela, confondu pêle-mêle, forma long-tems un seul corps de doctrine, la science, la sagesse d'alors. Cette science unique était certes bien pauvre; mais elle renfermait dans sa confusion les germes de presque toutes les sciences à venir. Elle portait déjà l'empreinte des formes et des modes originels de l'entendement humain, de l'activité duquel elle était le produit, et qui n'avait plus qu'à étendre, distribuer et perfectionner. Ainsi dans un jeu d'optique, le miroir concave dépositaire d'une image qu'il doit peindre sur un fond obscur trop éloigné de son foyer, n'y projette d'abord qu'un point lumineux, confus et homogène, parce qu'il est trouble: à mesure que le foyer s'approche, l'image s'étend, se débrouille; les grandes divisions du fantôme coloré se font déjà sentir; enfin les contours se tracent nettement, toutes les couleurs se séparent, on voit des parties, on reconnaît des formes, on saisit toutes les nuances dans ce qui avait commencé par n'être qu'un point à peine éclairé. Telle est, à-peu-près, la marche de la lumière intellectuelle dans la distribution et la classification des sciences et de la philosophie.

Digitized by Google

En effet, quand d'un côté les faits de l'histoire et ceux de la nature eurent enrichi le domaine de la mémoire, que de l'autre l'entendement actif et la raison de l'homme eurent étendu celui de la spéculation, la lumière devint tout à la fois plus vive et plus précise; on distingua des limites et des démarcations dans ce champ de la science qui d'abord n'avoit semblé qu'un. Ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un aggrégat irrégulier, commença à paraître susceptible d'une certaine distribution. La première séparation générale qui eut lieu au sortir de ce chaos, fut, comme on peut bien le penser, celle des faits et des raisonnemens; celle des connaissances qui appartenaient à la simple perception ou à la mémoire, de celles qui appartenaient à l'intelligence et à la spéculation; des connaissances enfin pour l'acquisition desquelles il ne fallait que des sens, de celles qui demandaient l'action de l'entendement. — D'ailleurs le vulgaire commençant aussi à s'instruire, s'attacha tout naturellement au genre de connaissances le plus facile, à celles qui coûtaient le moins et flattaient le plus des hommes sensuels qui n'avaient guère le tems de se livrer à la méditation. L'irruption du vulgaire se fit donc dans cette partie de la science le plus à sa portée; il s'empara de la tradition, de l'histoire, de ce qu'on savait

Digitized by Google

de quelques arts, soit utiles, soit funestes, tels que l'architecture, la guerre, la poësie, la musique: et comme si cette profanation en eût ôté tout le charme, les sophes, les savans de profession déclarèrent toutes ces terres conquises exclues du domaine de la science (ne s'en réservant que la suzeraineté et la législation suprême), resserrèrent les limites de celle-ci, et pour rester toujours séparés du commun des humains, se retirèrent avec le dépôt des connaissances méditatives, dans le district le plus élevé de l'entendement et de la raison, où ils établirent le siège principal de la science, ou philosophie.

Ainsi s'établit l'opposition et l'antithèse, qui n'a cessé d'avoir lieu depuis, entre ce qui est EMPIRIQUE, (c'est-à-dire, expérimental, individuel, et propre seulement à être reconnu par le fait), et ce qui est PUR, (c'est-à-dire, théorétique, général, indépendant de l'expérience, et qui repose dans des principes reconnus par la raison seule). Nous aurons occasion de revenir fréquemment dans la suite sur cette distinction fondamentale que nous nous efforcerons d'établir solidement. Pour démontrer qu'elle a eu lieu dès les premiers tems, il nous suffira

Digitized by Google

de ce passage de la métaphysique d'*Aristote:*

» A mon avis la théorie mérite le nom de » connaissance et de science, bien plutôt que » l'expérience, et le théoricien est par conséquent plus sage que l'empiriste. Le chemin » vers la sagesse est le chemin de la science. » Par où l'on reconnait encore combien les idées de science, de sagesse, de théorie et de philosophie rentrent l'une dans l'autre, et qu'en effet la philosophie a sa source dans l'ardeur originaire d'apprendre et de savoir, stimulant inné chez tous les hommes, et qui les force à sortir de leur apathie pour s'attacher à des opinions, lesquelles ne semblent pas, au premier coup d'œil, être d'un intérêt pressant et réel pour eux.

Conformément au principe de la division dont nous avons parlé plus haut, et qui était la ségrégation de l'*intellectuel* et du *sensible*, les connaissances qui parurent appartenir le plus immédiatement à l'intelligence, et avoir le moins de connexion avec les sens, furent comptées en première ligne dans l'essence de la philosophie, et en formèrent comme le noyau. De ce nombre furent sur-tout, 1°. le système des règles formelles et nécessaires qui dirigent la fonction de notre pensée dans le raisonnement, la *logique*, nommée d'abord *dialectique;* 2°. les considérations

Digitized by Google

sur la nature de l'homme, sur celle de tous les êtres, sur leur origine, leur destination, leurs rapports; sur Dieu, soit pour établir, soit pour combattre son existence; tous objets aujourd'hui de sciences diverses à qui nous avons donné des noms différens, et dont nous comprenons quelques-unes sous ceux de mathématiques et de métaphysique, mais qui furent jadis collectivement l'objet d'une science unique appelée science de la nature, ou *physique;* 3°. enfin le code des principes fondamentaux qui doivent diriger nos actions vers le beau et l'honnête, ceux qui doivent régir les hommes en société, la morale, le droit naturel et la politique, réunis alors sous la dénomination commune d'*étique*. A ces connaissances purement rationelles, les sages, ou savans par excellence, prétendirent joindre l'autorité de prononcer sur la théorie du langage, sur celle des arts, sur tout ce qui pouvait devenir l'objet d'une législation rationelle. La philosophie, vers les confins les plus éloignés de son centre, s'étendait ou se resserrait à volonté, embrassait des connaissances qu'elle rejetait ensuite comme hétérogènes; on ne savait où placer une limite qui variait arbitrairement; l'idée générale de la philosophie restait vague et indéterminée; plusieurs des sciences rationelles, des hautes théories qui constituent son essence, sont

Digitized by Google

faites pour être appliquées à l'expérience et aux réalités matérielles, sans quoi elles restent des théories vides et inertes; mais jusqu'à quel point précis cette application, cette alliance accidentelle de l'intellectuel et du sensible, donnait-elle à la philosophie le droit d'empiéter sur celui-ci? C'est ce que personne ne pouvait décider: les uns augmentaient, les autres diminuaient à leur gré, et selon certaines idées qu'ils se formaient, le domaine de la philosophie; tous en donnaient, d'après ces variations, des définitions différentes. On philosophait depuis long-tems, et l'on ne pouvait pas dire encore précisément ce que c'etait que philosophie. Dans nos jours où l'on est plus avancé, on n'est pas encore pleinement d'accord sur ce point; et il est assez clair, par la manière dont je viens de l'exposer, qu'il doit toujours rester soumis à quelqu'incertitude.

D'un autre côté, les observations de tout genre se multipliant, et les lumières croissant sur le champ de l'empirisme, aussi bien que sur celui de la spéculation, chaque genre de connaissances commença à former un tout arrondi, lié, systématique, qui se para du nom de science. Delà naquit l'idée de science en général, et l'on détermina ce qu'on était fondé à exiger de toute connaissance qui prenait ce titre; on osa deman-

Digitized by Google

der à la philosophie de se légitimer elle-même comme science, au tribunal de l'esprit-humain; et sur son embarras à satisfaire à cette interpellation, sur les réponses discordantes et peu précises de ceux qui se disaient ses oracles, ses adversaires se crurent en droit de la mépriser; quelques-uns même allèrent jusqu'à douter qu'il fût possible qu'elle existât.

Les savans empiriques, fiers des témoignages palpables sur lesquels ils s'appuyaient, et des résultats réels et solides auxquels ils parvenaient, voulurent, à leur tour, devenir les seuls sages, et faire sortir la philosophie du sanctuaire de l'entendement et de la raison, où elle avait fixé son asile, pour la placer au milieu de l'empirisme et des sens. Ils proscrivirent tout ce jeu intellectuel de conceptions et d'idées dont la philosophie faisait son affaire principale, et où ils ne voyaient qu'illusions. D'un autre côté, les philosophes intellectuels démontraient avec force à ces intrus, que c'était précisément les sens et l'expérience qu'il fallait accuser d'illusion et d'erreur. On avait quelque raison des deux côtés, et le sceptique était au milieu. C'est ce qui a fait ingénieusement dire à *Fontenelle:* » Toute la philosophie n'est fondée que sur deux » choses: sur ce qu'on a l'esprit curieux et les » yeux mauvais. Encore si ce qu'on voit, on le

Digitized by Google

» voyait bien. . . . Mais on le voit tout autre-
» ment qu'il n'est. Ainsi les vrais philosophes
» passent leur vie à ne point croire ce qu'ils
» voyent, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne
» voyent point.»

Au milieu de ce conflit d'opinions, de ces incertitudes, de ces contradictions entre les dépositaires de la science, l'esprit humain, l'instinct philosophique, dans sa naïveté primitive, conservait invariablement la tendance inhérente à sa nature, son penchant à savoir, et à remonter sans cesse de pourquoi en pourquoi, jusqu'à ce qu'il arrive à une connaissance absolue qui le satisfasse, et qu'il puisse tenir pour principe de toutes les autres. L'histoire de la philosophie offre sur chacune de ses pages la preuve de cette vérité. Malgré mille essais, la plupart malheureux, malgré mille opinions d'abord présentées comme des vérités, ensuite reconnues pour chimériques, l'esprit de l'homme ne s'est jamais découragé, les fausses sciences ne l'ont pas entièrement dégoûté de la vraie science à laquelle il tend opiniâtrement et par l'impulsion de sa nature. Quand nous examinons de près ce besoin de savoir, et que nous analysons l'idée même de la science, nous découvrons que ce n'est

Digitized by Google

autre chose qu'une disposition innée chez l'homme d'apporter dans la multiplicité et la variété infinie, j'oserais dire dans l'*hétérogénéïté* de toutes ses représentations tant sensibles qu'intellectuelles ; d'apporter, dis-je, dans tant de choses isolées et données comme indépendantes les unes des autres, de l'ordre, de la liaison, de l'ensemble. L'homme est un, il le sent ; la conscience qu'il a de lui-même est une unité indivisible, cohérente ; je ne dis pas unité numérique, mais bien unité systématique et homogène, unité non par opposition à nombre, mais par opposition à confusion. Il faut que les connaissances d'un être pareil, puisqu'enfin il a la faculté de connaître, se revêtent de cette forme principale du sujet connaissant, qu'elles adoptent cette manière d'être de la conscience intime, c'est-à-dire, qu'elles forment entre elles un tout lié, cohérent, un ensemble, une unité systématique. Cette synthèse originaire est la première condition, la première forme de toutes nos connaissances. Nous l'apercevons dans nos sensations matérielles, aussi bien que dans les conceptions de notre esprit. La qualité de jaune donnée par la vue, celle de sonore donnée par l'ouïe, celles de dur, de pesant et de ductile données par le tact, qualités isolées par elles-mêmes, sont saisies par ce principe actif qui tend en nous à la liaison et à l'ensemble, et se réunissent dans

Digitized by Google

une seule représentation que nous nommons *or*. Ainsi de tous les objets que nous connaissons successivement et avec tant de variétés, nous formons des ensembles, des systèmes partiels, jusqu'à ce qu'enfin nous composons de leur ensemble général un seul système, une seule unité, que nous appelons le monde. C'est nous qui fournissons cette idée d'ensemble, là où elle n'est point en effet; c'est cette force synthétique, ce principe d'union et de rapprochement qui constitue la nature de notre entendement. Delà la nécessité de ranger toutes nos perceptions dans *un* espace, et dans *un* tems; de regarder tout évènement comme dépendant d'un autre évènement qui le précède (relation de *cause* et d'*effet*); de regarder toutes les choses comme exerçant les unes sur les autres une influence réciproque (relation d'*action* et de *réaction*); de prêter à toutes choses un but, une finalité (relation de *fin* et de *moyen*); de supposer que les qualités diverses que nous transmettent nos sens doivent avoir un fonds commun qui les soutienne et les réunisse (relation d'*accident* et de *substance*), et ainsi du reste, tous modes différens de liaison et d'unité systématique, lois de notre entendement, sous lesquelles nous apercevons la nature, et que nous croyons pour cela résider en elle.

Mais de toutes ses connaissances, celle où

Digitized by Google

l'homme est le plus avide d'apporter une liaison, une harmonie conciliatrice, c'est dans le rapport qu'il y a entre ses opinions et ses actions, entre son savoir et son vouloir. Ici l'intérêt pratique le plus pressant vient renforcer en lui l'intérêt spéculatif. Il doit agir, influer sur lui-même et sur ses semblables; ses actions forment un ensemble de choses qu'il produit spontanément; c'est en quelque sorte une création dont il est le maître et le régulateur. Quelles seront donc les règles suivant lesquelles il devra agir? quel sera son but, son fil conducteur? quand sera-t-il assuré d'avoir fait ce qu'il devait faire, et jamais que ce qu'il devait faire? — Ici l'homme prêt à agir s'adresse à la spéculation, la somme de tenir ce qu'elle semble lui promettre, ce que l'attrait qu'elle lui inspire le contraint à rechercher.

I. Suis-je libre dans mes actions? ma volonté est-elle un principe actif par lui-même, spontané, capable de délibération, de choix et de détermination? suis-je, en qualité d'être moral, affranchi de ces lois nécessaires auxquelles je vois tout soumis dans la nature?.... ou bien suis-je moi-même un atome englobé dans cette nature, soumis, comme tout le reste des choses, à son impulsion irrésistible, à la nécessité de ses lois? et ce que je prends en moi pour déli-

Digitized by Google

bération, n'est-il peut-être que la vacillation momentanée d'un corps en équilibre, bientôt entraîné nécessairement d'un ou d'autre côté? — Lumière de la spéculation, viens éclairer cette alternative, et me montrer la vérité au milieu de ce terrible dilemme! Si, comme dans la seconde supposition, je ne suis pas libre; si la nécessité des lois de la nature pèse sur le moi moral, ainsi qu'elle pèse sur le reste des choses; si les mouvemens de ma volonté sont fixés d'avance par un mécanisme auquel je ne puis échapper, dès-lors il n'est ni but, ni préceptes, ni responsabilité pour moi; *bon* et *méchant* sont des mots vides de sens; je ne suis rien; c'est le sort, c'est le mécanisme de la nature qui est bon ou méchant à ma place. Une force étrangère à moi, que je ne puis connaître ni guider, agit quand je crois agir; je ne suis que son aveugle instrument, et la voix de ma conscience qui se croit spontanée, n'est qu'une grossière illusion. Il n'est plus de pacte, plus de foi, plus de société possible. Comment promettre ce qu'il ne sera pas en mon pouvoir de tenir? comment même pourrais-je promettre? Je serai un ingrat, un parjure, un ravisseur, un meurtrier, et je n'aurai fait que ce que j'étais obligé de faire; un fatalisme absolu me pousse, m'entraîne, et le remords n'est plus qu'une absurdité. . . . . On

Digitized by Google

établit, dit-on, des peines pour les actions nuisibles à la société, comme des poids dans la balance pour faire incliner la machine vers le bien! Mais si je suis une machine un peu plus habile qu'une autre, je me cache aux regards de la justice humaine, ou je m'y dérobe par la richesse, par le crédit, et je commets le crime tranquillement. A quel effrayant et inévitable résultat me voilà-t-il arrivé! Je ne suis plus l'homme que je m'étais flatté d'être: je frémis de ma condition, je voudrais n'être pas né; je méprise en moi toute mon espèce; la confiance et l'amitié sont éteintes en mon cœur; je crains mes semblables comme les élémens en furie, comme les tigres des forêts. — O spéculation, écarte de moi cette pensée désolante! rends-moi l'innocence de mon esprit que tu m'as fait perdre; tire-moi, si tu le peux, de cet abyme.

Suis-je libre, au contraire, dans le principe de mes actions? puis-je délibérer et choisir arbitrairement? puis-je donner à ma volonté telle impulsion qu'il me plaît? Dès-lors un ordre moral s'élève, et se place au-dessus des lois de la nécessité; l'homme est responsable du mal qu'il commet; la liaison se montre entre le crime, la punition et le remords; le bien sort de la nuit d'indifférence où l'avait plongé le

Digitized by Google

fatalisme, se montre comme un principe actif, et appelle à lui la récompense; la moralité, la société ont acquis une base solide; et s'il répugne d'abord d'excepter une des substances qui composent l'univers, la volonté de l'homme, des lois qui nous paraissent universelles, cette inconséquence apparente est rachetée à l'instant par l'accord et la lumière qui d'un autre côté s'établissent dans le monde moral.

II. Mais si je jouis de mon libre arbitre, si je suis le régulateur de mes actions, quel fil devrai-je suivre en les ordonnant? sur quoi se formera la législation suprême de ma volonté? en un mot, quel est mon but final, ma destination, comme homme, comme être doué d'une raison? Cette vie renferme-t-elle mon but final, cette vie où je vois si souvent le vice heureux et triomphant, la vertu malheureuse et foulée aux pieds? Le phénomène de la mort corporelle amène-t-il aussi l'anéantissement de l'ame, et l'être invisible qui pense en moi, s'éteint-il avec l'être visible qui se meût? Si tel est notre sort, ce sera dans le champ de cette vie courte et périssable qu'il faudra chercher le but de notre activité, les motifs de toutes nos actions.

Au contraire, l'être pensant doit-il prolonger son existence après la destruction du corps, ce sera, sans doute, dans cette vie future qu'il

Digitized by Google

faudra placer le but final de nos actions durant la vie présente.

III. Cependant, dans l'une et l'autre hypothèse, il me faudra encore une règle sûre pour discerner ce que je dois faire de ce que je ne dois pas faire; il me faudra un principe formel pour l'emploi de ma liberté. Je ne puis plus me passer d'un type du bien et du mal. Qu'est-ce qui me servira de boussole et de guide? Sera-ce mon penchant et mon intérêt, qui me pressent de les satisfaire? sera-ce l'intérêt du corps politique dont je fais partie? sera-ce cet attrait confus qui me porte vers tout ce qui peut ennoblir mon être et perfectionner ma raison? sera-ce ma conscience morale, ce spectateur interne qui m'applaudit ou qui me condamne? ou bien enfin, pour moi, être faible, fini, qui ne me suis pas créé, qui n'ai pas créé le monde qui m'entoure, sera-ce la considération d'un Dieu?

IV. Un Dieu! en est-il un? Si en effet j'ai un Créateur, il doit exister des rapports entre lui et moi. Sa considération doit changer tout le plan de ma vie; je dois lui être soumis de quelque manière; il doit entrer du divin dans mes devoirs. S'il n'en est point, si l'homme n'a au-dessus de lui aucun être actif et intelligent dans l'univers, ses devoirs seront purement

Digitized by Google

humains, il n'aura après sa mort, ni de châtimens à redouter, ni de récompenses à attendre. Il est donc urgent d'examiner ce problème, pour la solution duquel la simple spéculation, l'aspect de la nature, le sentiment de ma propre faiblesse, le besoin de me soumettre à un être suprême, m'avaient inspiré déjà un si puissant intérêt; intérêt devenu maintenant double, et qui forme comme la base et l'essence de la religiosité.

Voilà donc les quatre points principaux sur lesquels la raison pratique interroge la raison spéculative, et sur lesquels celle-ci ne peut s'empêcher de répondre, bien ou mal, affirmativement ou négativement: II. *La liberté de nos actions.* II. *L'immortalité de l'ame.* III. *Le premier principe de la morale.* IV. *L'existence de Dieu.* Ce sont quatre anneaux puissans qui enchaînent le faire au savoir, la vie active à la contemplation. L'homme est contraint par sa nature d'aller dans la recherche de ces points aussi loin qu'il peut aller. Avant que de s'être fait une opinion fixe et plausible dans cette recherche, il n'est pour celui qui prétend à mettre quelqu'accord entre sa raison et sa conduite, il n'est pour l'homme en général, ni repos, ni satisfaction, ni morale, ni société possibles; tant qu'il n'y est point parvenu, il

Digitized by Google

tâtonne dans des ténèbres qui lui sont insupportables, privé de tout flambeau et de tout fil conducteur. Il faut que l'esprit connaisse, avant que l'esprit veuille, que la pensée précède et guide l'action. Il faut à l'homme, pour le diriger, des principes, tels qu'ils soient. L'influence maligne trop universellement reconnue des uns, les effets salutaires des autres, annoncent assez l'importance pratique de la spéculation sur ces points fondamentaux de toute morale publique et privée. Cette partie de la philosophie qui fait son objet principal des recherches sur l'existence de Dieu, la liberté et l'immortalité de l'ame, s'appelle en particulier *Métaphysique*. Bien des gens ont voulu borner à elle tout le ressort de la philosophie, en y ajoutant la logique.

Pour trouver une solution à tant de grands problèmes, pour satisfaire tout-à-la-fois au désir spéculatif de savoir, et à la nécessité pratique de s'appuyer sur le savoir, l'homme n'a qu'à se replier paisiblement sur lui-même, et dans le silence des passions, écouter la voix de sa raison et celle de sa conscience. La philosophie indispensable à chacun réside dans chaque esprit. Le seul état convenable pour l'y trouver, est celui

Digitized by Google

du recueillement et de la méditation. Il faut que l'homme habite avec lui-même; il lui faut le calme et l'intériorité, au moyen desquels seuls il peut se connaître, découvrir les lois de la nature visible, et les règles de ses devoirs. Mais la paresse, les distractions extérieures rendent cet état pénible pour l'homme sensuel, chez qui le désir de parvenir au but est violemment combattu par la répugnance à se soumettre au moyen. Et comment inviter à rentrer dans le sanctuaire de leur ame, pour y trouver la paix, ceux qui en ont ouvert les accès les plus intimes aux idoles de la corruption, aux passions effrénées et tumultueuses, à l'impiété, à l'immoralité? ils en seront repoussés à l'instant par ce cortége impur. L'homme mondain a étouffé en eux l'homme naturel; le non-usage y a émoussé tout intérêt de théorie et de pratique, ainsi qu'une longue inaction finit par engourdir et tuer un de nos organes. Il ne s'agit plus de savoir ce qui convient à l'homme; mais ce qui convient à l'ambition, au libertinage, à l'orgueil, à la soif der richesses ou de la vengeance. Il ne s'agit plus de rechercher comment il faut agir pour agir bien, mais pour réussir. L'activité intellectuelle de l'homme est bornée; en la transportant toute dans un domaine extérieur, dans le champ des besoins et des désirs factices, on

Digitized by Google

lui a fait quitter son domaine primitif, qu'elle ne connait plus, et où la glace et la mort l'ont remplacé. L'indifférence règne là où régnait originairement l'intérêt: « Ils sont trop paresseux, » dit *Labruyere*, pour décider en leur esprit » que Dieu n'est pas; leur indolence va jusqu'à » les rendre froids et indifférens sur cet article » si capital, comme sur la nature de leur ame, » et sur les conséquences d'une vraie religion: » ils ne nient ces choses, ni ne les accordent, ils » n'y pensent point.»

Est-il des humains qui aient en effet abjuré à ce point l'humanité? espérons qu'au moins ce n'est pas sans retour. Si empêtrés qu'ils soient dans le limon de la vie ordinaire et des réalités matérielles, ils doivent quelquefois se sentir attirés vers une destination plus haute, et une existence plus spirituelle. L'être même le plus frivole, le plus distrait par les plaisirs, ne s'est-il jamais retrouvé un instant dans la solitude de son entendement? n'a-t-il jamais senti un instinct curieux se remuer en lui, et demander: » Que m'est-il donné d'apprendre sur moi, » sur mon origine, sur mon avenir, sur tout » ce qui m'entoure? Quelle loi doit régler mes » actions envers mes semblables?» Ces questions d'un intérêt éternel et indestructible pour la raison humaine, sont exprimées ainsi par le

Digitized by Google

philosophe célèbre dont la doctrine sera exposée dans ce ouvrage :

» *Que puis-je savoir?*»
» *Que dois-je faire?*»
» *Qu'osé-je espérer?*»

Il remarque ensuite qu'elles sont renfermées toutes troi dans cette quatrième : » *Qu'est-ce que l'homme?*» En effet l'esprit philosophique n'a nullemnt à faire aux choses en elles-mêmes ; il ne peut 'occuper que de ses propres représentations s choses, et par conséquent de ce qui se pass dans l'homme.

J'en ai d assez pour faire apercevoir l'intérêt spéculaf et pratique, le stimulant naturel et inné qui us porte à savoir, à philosopher, à mettre de liaison, du rapport et de l'ensemble dans n connaissances, à nous informer sans relâche comment et du pourquoi de tout, jusqu'à que nous arrivions à un comment et à un urquoi absolu qui nous satifasse et nous erdise de remonter plus loin. » C'est à l'esprhumain, et non à *Aristote*, » qu'il faut attner la philosophie.» — *Humanæ menti, n Aristoteli, philosophia est adscribenda*, dir*aurellus*, écrivain scholastique d'un grand ie. Ainsi, tandis que l'existence de la philohie, comme science, de-

Digitized by Google

meure encore problématique, cette existnce est un fait, comme besoin et comme disposion naturelle de l'esprit. En ce sens la philosohie est aussi ancienne que la pensée, et ellra commencé dans l'homme au premier degé de sa culture.

Digitized by Google

II.

Des diverses définitions de la Philosophie. — S'il est nécessaire d'en donner une. — Différence essentielle des Mathématiques pures et de la Philosophie.

On a vu, dans l'article précédent, que la logique, la métaphysique et la morale appartenaient incontestablement à cette partie de la science humaine qui s'est réservé le nom de philosophie. Mais qui peut fixer au-delà, et avec précision, les connaissances qui doivent être encore de son ressort, ou celles qui ne lui appartiennent plus? C'est une chose embarrassante qu'un mot qu'on a retenu et auquel on veut absolument assigner un sens précis. Il est évident néanmoins que l'idée générale d'une science change et se modifie, et que par conséquent sa définition varie, à chaque fois qu'on lui prête ou qu'on lui enlève de nouvelles attributions. *Cicéron* a défini la philosophie: *La science des choses divines et humaines, et de leurs causes.* Selon *Cicéron*, la philosophie serait

Digitized by Google

la science universelle, car les choses *divines* et *humaines* comprennent tout, l'histoire, la géographie, l'éloquence, aussi bien que la logique et la morale. Cette définition répétée hardiment par tant de modernes, ne livre aucun des caractères distinctifs des *choses*, ni des *causes* qui doivent faire en particulier l'objet de la philosophie, dans le sens plus étroit qu'il a fallu donner à ce mot.

L'école de *Leibnitz* a dit que la *philosophie* était la science des raisons suffisantes; mais l'histoire et les arts out aussi leurs *raisons suffisantes* dans le sens de *Leibnitz;* et il ne les compte pourtant pas dans la philosophie.

L'*Encyclopédie* offre sur ce point, comme sur bien d'autres, une bigarrure de doctrine, et une vacillation de plan qui confond et afflige celui qui y cherche une instruction solide. Dans le *Système des connaissances humaines* qui se trouve en tête de l'ouvrage, ses auteurs ont placé une définition, et dans le tome XII, à l'article *philosophie*, on en trouve une autre toute différente. Là ils ont adopté la doctrine et l'expression de l'empiriste *Bacon-Verulam;* ici celles du rationaliste *Wolf*, et encore ont-ils eu soin d'altérer ces deux définitions, qui n'en concordent pas mieux pour cela. On lit, dans le *Système des connaissances humaines*, à la suite

Digitized by Google

du Discours préliminaire de l'encyclopédie: » La
» philosophie, ou la portion de la connaissance
» humaine qu'il faut rapporter à la raison, est
» très-étendue. Il n'est presqu'aucun objet *aperçu*
» *par les sens*, dont la réflexion n'ait fait une
» science..... Les plus importans sont *Dieu* *),
» à la connaissance duquel l'homme s'est élevé
» par la réflexion sur l'histoire naturelle et sur
» l'histoire sacrée †): l'*homme* qui est sûr de
» son existence par conscience, ou sens interne;
» la *nature* dont l'homme a appris l'histoire par
» l'usage des sens extérieurs. *Dieu*, l'*homme* et
» la *nature* nous fourniront donc une distribu-
» tion de la *philosophie*, ou de la *science* (car
» ces mots sont synonimes); et la *philosophie*,
» ou *science*, sera *science de Dieu*, *science de*
» *l'homme*, *et science de la nature.*»

On sent que cette définition est pour le moins aussi fautive, et aussi vague que celle de *Cicéron*. Voici ce qu'on lit ensuite à l'article Philosophie: « Il est tems de fixer le sens du nom de la
» philosophie, et d'en donner une bonne défi-
» nition. . . . Celle que M. *Wolf* a donné me
» paraît renfermer dans sa briéveté tout ce qui
» caractérise cette science. C'est, selon lui, *la*

*) *Dieu*, objet aperçu par les sens!

†) Comme si une histoire *sacrée* pouvait avoir lieu avant cette connaissance!

Digitized by Google

» *science des possibles en tant que possibles* *). »
Ici le ton est bien changé; les objets principaux de la philosophie sont *Dieu*, l'*ame*, la *matière*. Dieu n'est plus reconnu par l'histoire; il est question des *possibles à l'égard de Dieu*, de *ce qu'on peut concevoir en lui* et *par lui*, et tout ce jeu de conceptions de l'école *Leibnitzio-Wolfienne*. Nous ne nous arrêterons pas sur cette inconséquence; elle démontre seulement que quand l'encyclopédie fut compilée, il n'existait pas encore une définition de la philosophie à laquelle on se rapportât généralement.

Nous ne transcrirons pas ici toutes les phrases sententieuses, précieuses ou déclamatoires, que tant d'écrivains ont péniblement ajustées pour donner de prétendues définitions de la philosophie. Les ouvrages français les plus récens en

*) Je dois restituer dans son intégrité la définition de *Wolf*. Voici ses propres paroles: » *La philosophie est une science de toutes* » *les choses possibles, comment et pourquoi elles sont possibles.* » Cela est plus clair et plus précis que la version encyclopedique. Voy. la logique de *Wolf*, intitulée: *Pensées raisonnables sur les forces et le juste emploi de l'entendement humain dans la connaissance de la vérité.* § I. Le plus grand défaut de cette définition de *Wolf*, c'est qu'elle n'établit aucune différence entre ce qui est possible *de l'idée d'une chose* telle qu'on la pense, et ce qui est possible *de cette chose même*, comme réellement existante. Delà ce vice radical qui règne dans toute sa philosophie, de conclure de l'idée, ou conception, à la chose; de donner ce qui n'est que *logiquement* vrai, pour une *réalité* de fait.

Digitized by Google

fourmillent; il n'y a là rien à apprendre, pas une idée saine à acquérir. Un penseur exact et profond, aux travaux duquel la philosophie est redevable de beaucoup d'ordre et de précision, M. le professeur *Reinhold*, a dit: » *La* » *philosophie* (*dans le sens le plus restreint*) » *est la science de la liaison déterminée des* » *choses*, *indépendamment de l'expérience.*» On sentira mieux dans la suite combien cette définition est convenable et approchante du but. L'idée aussi bien que la définition particulière des diverses parties de la science peut s'en déduire avec facilité.

Kant, sans prétendre donner une définition rigoureuse de la philosophie, en a considéré l'idée sous deux points de vue, ce qu'elle doit être pour l'*école*, et ce qu'elle doit être pour le *monde*. Il a rassuré ainsi ceux qui craignaient de voir la philosophie reléguée dans les chaires, et bannie du cours ordinaire de la vie. Pour l'école, la philosophie reste *science*, sans autre but que le savoir, sans autre occupation que de réduire la science en un tout systématique, lié, posé sur des principes fondamentaux. Pour le monde, elle devient *sagesse*, dénomination qui se distingue alors de celle de science, ne désignant plus celle-ci comme n'ayant d'autre but que le savoir, mais comme devant tendre à la

Digitized by Google

pratique, comme devant être une *téléologie* de la raison humaine.

On se tromperait, si l'on croyait que l'on ne peut philosopher, et pousser à leur dernier période certaines connaissances philosophiques, à moins que d'avoir au préalable une définition fixe et non contestée de la philosophie. La jurisprudence cherche encore une telle définition pour le *droit*, la morale pour le *bon*, et les arts pour le *beau*. Dira-t-on qu'il n'y a encore eu ni *droit*, ni *juste*, ni *injuste*, ni *beau* sur la terre, parce qu'on n'a encore bien pu convenir d'une phrase précise qui en exprimât discursivement l'idée. On a parlé et écrit très à fond de ces choses sans définition, et il peut en être ainsi de la philosophie.

Bien des mots représentent confusément une idée, laquelle a dix nuances diverses, qui exigeraient dix mots différens. Peu de savans seraient d'accord entr'eux, par exemple, s'il falloit définir avec justesse ce que c'est qu'une *définition*. Chacun en exigerait quelque caractère nouveau, et lui prêterait d'autres attributs. La définition d'un mathématicien n'est pas celle d'un chimiste, ni celle d'un jurisconsulte. C'est ici le lieu de rapporter ce que *Kant* dit lui-même à ce sujet.

Digitized by Google

» Une bonne définition, suivant toute la valeur de ce terme, doit représenter fidèlement la conception d'une chose, et en décrire exactement les *fins* ou limites; elle doit encore être complète, absolue, renfermer les caractères primitifs et fondamentaux de la chose, c'est-à-dire, qu'elle ne doit pas être secondaire, ou dérivée, ni avoir besoin d'aucune démonstration. — D'après cela il est évident qu'un objet donné par l'expérience ne peut être jamais *défini* avec certitude; il ne peut qu'être *exposé*. En effet, rien ne peut nous assurer que l'expérience nous livre tous les caractères d'une chose; on sait que d'un côté elle ne fait pas reconnaître à la fois toutes les qualités, et que de l'autre elle en mêle quelquefois d'étrangères à la chose; de sorte qu'à son aide, on ne peut répondre d'avoir épuisé toute une conception, et de n'y avoir rien introduit d'étranger. Le mot qui désigne un objet peut avoir aujourd'hui une signification, et demain une autre, en ce qu'on ajoute ou qu'on ôte des caractères de la chose, ou qu'on en admet de tout-à-fait différens. Les prétendues définitions de l'eau et de la lumière sont maintenant autres qu'elles étaient il y a vingt ans; et qui peut répondre qu'elles ne varieront pas encore? où est la garantie qui assure qu'on n'attribuera pas à ces substances de nouveaux caractères, et

Digitized by Google

qu'on ne les verra pas sous de nouveaux points de vue? Il en est ainsi de tous les objets donnés immédiatement par l'expérience. »

» Même incertitude dans l'exposition des notions abstraites et universelles, telles que celles de *substance*, *cause*, *droit*, *justice*, *etc.*..... Rien ne peut ici fixer la pensée, qui ajoutera sans cesse, ou retranchera, ou modifiera arbitrairement ces notions. Il faudrait, avant que de les définir, apprendre si elles sont adéquates à leurs objets, et où sont ces objets? On voit donc que de tout ce qui est *donné* à l'esprit, il ne saurait rien *définir* avec certitude. Il ne peut qu'*exposer* ce qu'il découvre par l'analyse, sans savoir si une analyse subséquente, si de nouvelles observations ne lui feront pas découvrir d'autres caractères, et rejeter les premiers. En un mot, il ne peut qu'analyser les objets donnés, sans être jamais rigoureusement sûr de les avoir *définis.* »

» Il ne reste donc de choses aptes à une vraie définition, que celles qui ne sont pas données à l'esprit, mais qui sont engendrées et construites par lui. En pareil cas, je puis *définir;* car encore faut-il bien que je sache ce que j'ai voulu penser et construire. L'ouvrier qui a le projet d'une machine, d'une horloge marine, par exemple, peut dire en quoi consiste l'idée

Digitized by Google

qu'il s'en est faite, quel est son but, quelles parties entreront dans sa construction, ni plus, ni moins qu'il n'y en a; et cependant les définitions d'idées de cette espèce, qui ne correspondent pas à un objet donné et invariable, devraient plus convenablement s'appeler *descriptions.*»

« Mais le champ des rigoureuses et véritables définitions, est celui des mathématiques pures. Tous les objets sur lesquels on y opère, sont construits par l'entendement, et sont tout-à-la-fois donnés et invariables sous une forme sensible. Le triangle équilatéral, l'hexagone, le cube, la parabole, peuvent être *définis* (c'est-à-dire, décrits et détaillés d'une manière complète, *définitive*), parce que l'entendement qui en a projeté la conception, peut se rendre un compte entier et parfait de son opération et de son but. On voit donc par ceci: 1°., que l'homme ne peut *définir* que ce qu'il a construit lui-même; qu'il n'est jamais assuré de la perfection d'une analyse que quand c'est sa propre composition qu'il décompose, et qu'il a été lui-même l'auteur de la synthèse: que de toutes les autres choses, de celles qui lui ont été données, sans qu'il ait présidé a leur composition, il ne peut livrer tout au plus que des *expositions* dont il ne saurait jamais garantir ni la certitude, ni l'inté-

Digitized by Google

grité. 2°. Que la seule science susceptible de définitions rigoureuses, c'est la science mathématique pure, parce que chez elle l'entendement est employé à se construire, à se façonner synthétiquement les objets dont il veut traiter; tandis que dans les autres sciences, il ne fait qu'expliquer et analyser les objets qui lui sont donnés, desquels il ne peut dire par conséquent que ce qu'il reconnaît et qu'il pense, à tort ou à raison, sans savoir si quelque jour il n'en reconnaîtra, ou n'en pensera pas des qualités différentes, et même tout opposées.»

« Dans les mathématiques, la chose n'est là que parce qu'elle est définie; c'est la définition qui la crée, qui la fixe: il est donc de l'essence de mathématiques pures de commencer par des définitions et de ne pouvoir marcher qu'à leur aide. Dans la philosophie au contraire, toutes les notions sont données avant leur définition et indépendamment d'elle; chaque définition n'y peut résulter que de l'analyse et de l'étude exacte d'une notion: il est donc de l'essence de la philosophie que les notions, si confuses qu'elles puissent être d'abord, leur examen et leur analyse passent en avant, et que les définitions viennent à la fin de l'ouvrage, s'il y a lieu, plutôt qu'au commencement.»

Digitized by Google

J'espère que ce peu de mots donneront à ceux qui voudront y réfléchir, quelqu'idée de la différence qui existe entre la nature des connaissances philosophiques et celles des connaissances mathématiques. Tout l'édifice des mathématiques pures s'élève sur des définitions; il se soutient et tombe avec elles; elles ne lui sont pas utiles, secourables, mais nécessaires et indispensables; ce sont ses uniques bases, ses uniques fondemens; il faut qu'on fasse à la géométrie ses objets pour qu'ils lui soient donnés, et en les faisant, l'esprit les définit *). On dit: *Le cercle est une surface plane renfermée par une ligne dont tous les points sont également éloignés d'un seul. — Le trapèze est une figure plane de quatre côtés, dont deux seulement sont parallèles.* Ces objets n'existent pas pour le géomètre, avant que son esprit les ait définis, et se les soit ainsi donnés. De leur seule définition il déduit toutes les vérités de la théorie de ces deux figures. Mais dans les sciences dont les objets

---

*) Quelques objets premiers sont aussi *donnés* à la géométrie, tels sont *l'étendue*, le *point*, etc.... N'étant pas *construits*, ils sont aussi indéfinissables pour elle, et leur théorie appartient à la philosophie des mathématiques.

Digitized by Google

sont donnés, il faut bien que l'examen, l'analyse des objets précède l'exposition, la description qu'on en peut livrer. Définirai-je une pierre en minéralogie, ainsi qu'un triangle, et trouverai-je de grandes vérités en partant de la définition d'une pierre? Définirai-je l'ame, le devoir, etc.... comme on définit un cercle, un trapèze? et comment bâtirai-je la philosophie sur la définition de l'être, de la pensée, etc....? De tous ces objets donnés, je ne puis exposer que les caractères (jamais certains ni invariables) de la représentation que j'ai d'eux, et que je n'ai pas construite arbitrairement, comme dans les mathématiques. On voit par là, combien ceux qui ont prétendu introduire dans la philosophie *la méthode des géomètres*, étaient peu fondés en raison, et combien ils allaient au rebours de la nature et de l'essence intime de ces choses *).

---

*) Ce qui constitue la nature de la pensée *mathématique*, c'est qu'elle correspond avec une rigueur exacte à un objet visible, capable d'être perçu, objet construit par l'entendement sur le modèle donné par cette pensée, laquelle de cette manière lui est adéquate, et ne serait même rien sans lui. Telle est l'essence de la pensée *mathématique*. Toute autre pensée, qui ne correspond pas à un objet tout-à-la-fois sensible et construit par l'entendement d'une manière immédiate, n'est pas une pensée *mathématique*, mais bien une pensée *philosophique*. Delà l'entière dissimilitude

Digitized by Google

Les mathématiciens eux-mêmes, qui définissent bien quand ils s'en tiennent aux conceptions vraiment mathématiques (c'est-à-dire construites), se sont égarés quand ils se sont crus en droit de définir leur propre science et l'objet de cette science, ce qui évidemment rentrait dans le ressort et les appartenances de la philosophie. Ils ont dit que les mathématiques étaient *la science des quantités*, et que *quantité* c'était *tout ce qui était susceptible d'augmentation ou de diminution.* Au moyen de ces définitions, la joie, la douleur, le doute, la persuasion, tout ce qui peut augmenter ou diminuer, seraient des objets soumis aux mathématiques, ce qui n'est pas vrai. Abusés par cette fausse lueur, des mathématiciens ont prétendu soumettre au calcul nos affections morales, ainsi que des philosophes avaient voulu appliquer à leur science la méthode géométrique. Ces essais malheureux, et ces empiétemens illégaux ne réussiront jamais. La métaphysique ne deviendra jamais de la géométrie, pas plus que l'algèbre de la morale *).

---

des deux sciences, toutes deux rationelles et dérivant de la même source, mais si essentiellement différentes dans leurs objets, leurs formes et leur méthode.

*) Les mathématiques ont pour objet les *quantités*, mais les

Digitized by Google

En voilà assez pour prouver au moins qu'il n'est pas nécessaire qu'une philosophie, débute par une définition de la philosophie, et pour prévenir l'objection malveillante qui s'élève toujours à ce sujet. Une des manies de la spéculation dans ces derniers tems, a été de singer en philosophie les procédés du géomètre, sans voir que ces deux affaires de l'entendement étaient de natures très-différentes *). *Définir avec précision*, attacher des *idées claires* aux termes, était un des refrains du bavardage philosophique de bien des gens, lesquels avaient

---

quantités *extensives*, les quantités en tant que *grandeurs*, c'est-à-dire, en tant que susceptibles d'être représentées et construites visiblement, et comme douées d'*étendue* réelle, ou de *succession dans le temps*. La philosophie, au contraire, ne s'occupe que des quantités *intensives*, de quantités en tant que *degrés*, lesquelles ne sont susceptibles d'aucune construction sensible. Cette différence si essentielle sépare à jamais les deux sciences, et interdit absolument à l'une les procédés et les démonstrations de l'autre.

*) En géométrie, si la définition change, la chose change aussi, parce que c'est la définition qui fait la chose. Dans les autres sciences, la définition peut changer mille fois sans que la chose change, parce qu'elle en est indépendante et donnée avant toute définition. Nos vues de la chose varient seulement; et après mille variations, rien ne nous garantit qu'il n'en viendra pas mille autres. Voilà ce qui fait que les sciences matérielles, celles qui ont un contenu concret, n'atteindront jamais à la certitude apodictique de la géométrie. Les sciences formelles, comme la logique, ont d'autres bases de leur certitude.

Digitized by Google

fort peu d'idées claires. Il a donc été nécessaire de nous arrêter un instant sur cet objet. Si du reste le mathématicien se croyait toujours fondé à définir sa science, celle des *quantités*, nous serions tout aussi autorisés à définir la philosophie, la science des *qualités;* l'un vaut au moins l'autre.

Et comme l'idée générale d'une philosophie se forme de l'assemblage de plusieurs sciences différentes, qui n'ont que quelques traits principaux de commun, j'espère qu'un jour au lieu *de philosophie*, on dira *les sciences philosophiques*, comme depuis long-tems on dit *les sciences mathématiques*, au lieu de la *mathésie*, ou de la *mathématique*, que l'on disait précédemment.

Ce caractère général qui convient à toutes les connaissances philosophiques, quel que soit leur but particulier, c'est qu'elles sont des *sciences rationelles*, *reposant uniquement sur des conceptions de l'entendement dont l'objet ne saurait être saisi dans aucune représentation sensible;* tandis que les mathématiques sont des *sciences rationelles aussi*, *mais reposant sur des conceptions de l'entendement dont les objets peuvent et doivent être immédiatement construits*

Digitized by Google

et rendus sensibles. Nous examinerons dans la suite, plus à fond que je ne puis le faire ici, de quelle sorte est cette construction des conceptions mathématiques. *Kant* est le premier qui ait tiré d'une main ferme cette ligne rigide de démarcation entre le domaine de la mathématique pure et celui de la philosophie, et qui ait assigné à chacune les bornes qu'elle ne peut plus franchir. Ainsi les sciences se régularisent et se dessinent avec plus de précision, à mesure qu'on les perfectionne; et tandis que la grande chaîne des connaissances humaines paraît se resserrer et s'affermir de plus en plus, chaque anneau de cette chaîne, chaque connaissance particulière prend une existence plus individuelle, plus fixe, et se confond moins avec les autres. Les anciennes dénominations restent, mais on y a attaché de nouvelles idées, de nouvelles vues. Mathématique et philosophie ont également signifié *science* dans l'origine; toutes deux n'ont fait long-tems qu'un seul corps de doctrine: l'époque est arrivée où leurs élémens hétérogènes se sont séparés, classés: il n'est plus permis à quiconque veut mettre de l'ordre dans ses connaissances, de les confondre désormais. Le nom de philosophie, qui a désigné d'abord le savoir par excellence, dans un tems où le savoir était encore très-vague

Digitized by Google

et très borné, s'est conservé pour un genre de connaissances, lequel s'est toujours de plus en plus restreint, et dont l'idée paraît aujourd'hui circonscrite et caractérisée mieux qu'elle ne l'avait été jusqu'ici.

Digitized by Google

III.

Idée et division de la Philosophie comme science.

Si l'existence réelle de la philosophie comme science peut encore être contestée, au moins ne peut-on contester l'existence de son *idée*, ni la possibilité d'en dresser un plan spéculatif. Si l'on ne peut encore dire ce qu'elle renferme en effet, au moins peut-on dire ce qu'elle devrait renfermer, et quels sont les cadres où elle a attaché une étiquette, en attendant qu'il se trouve un tableau pour les remplir.

Premièrement, en égard à son procédé. Elle peut poser des principes qu'elle démontre, ou tient pour certains sans démonstration, et d'après lesquels elle élève un système qu'elle donne pour un corps de doctrine solide et prouvée: dans ce cas, le procédé de la philosophie est *dogmatique*.

Ou elle rejette la certitude des principes, dévoile leur insuffisance et, sans aller plus loin, demeure dans l'état de suspension, de doute et

Digitized by Google

de défiance où l'ont mise le peu de fondement qu'elle a trouvé dans les divers systèmes: son procédé, dans ce second cas, est *sceptique*.

Ou enfin, après avoir accompagné le scepticisme jusqu'à ce point où il reconnaît l'illusion des systèmes et l'insuffisance de ce que le dogmatisme donne pour des principes, elle ne s'arrête pas dans la stagnation du doute; mais elle va plus loin et recherche comment naissent les systèmes illusoires, pourquoi les principes du dogmatisme sont insuffisans. A cet effet elle examine avec rigueur l'entendement humain, se livre à l'analyse la plus profonde de la faculté cognitive de l'homme, faculté où prennent naissance les systèmes et les principes. Elle remonte ainsi à la formation de toute connaissance, et son procédé, dans ce dernier cas, se nomme *critique*.

Jusqu'à *Kant* on n'avait philosophé que suivant les deux premiers modes. Toute philosophie avait été dogmatique, ou sceptique. C'est lui qu'on peut regarder comme l'inventeur de la philosophie critique, bien que plusieurs de ceux qui l'ont précédé aient eu des aperçus, des soupçons de cette méthode. *Locke*, *Leibnitz*, *Hume*, *Condillac* et d'autres ont été plus ou moins sur la voie. *Leibnitz* est celui qui a pénétré le plus avant (dans ses *Nouv. Ess. sur*

Digitized by Google

l'entend. hum.); *Hume* a fait un très-grand pas vers le but, et puis s'est égaré. Les autres sont restés à la superficie.

Par rapport aux sources où la philosophie puise ses objets, elle forme deux divisions très-distinctes, et qu'il est important de ne point confondre. Ou elle mêle aux conceptions dont elle fait usage quelques conditions individuelles, particulières, données par l'expérience, et alors elle est *empirique*, (c'est-à-dire, expérimentale), ou elle ne renferme que des conceptions purement intellectuelles, qui sont présupposées à toute expérience, et qui en doivent fournir les lois fondamentales, les conditions absolues. La philosophie, dans ce cas, est *pure* et *rationelle.* L'une s'occupe de ce qui est, et comment cela est, l'état des choses étant donné; l'autre de ce qui doit et peut être, sans acception d'aucun état de choses donné. La philosophie *empirique* recherche les lois de la pesanteur des corps, la *rationelle* recherche comment il est possible qu'il y ait des corps et qu'il y ait de la pesanteur; recherche qui conduit nécessairement audelà des conceptions de corps, de pesanteur, d'existence, puisqu'il s'agit de leur trouver une base. Second exemple. Le *rationalisme* re-

Digitized by Google

monte à l'idée absolue de *devoir* suivant les vues pures de la raison, idée première qui doit livrer le type le plus abstrait du devoir, type d'après lequel devront se régler ou se juger les cas particuliers: tandis que *l'empirisme* s'emploie à régler quels sont les devoirs positifs de l'homme, comme fils, ou comme père, ou comme citoyen, etc.

Il est donc deux philosophies; l'une qui précède l'expérience, et l'autre qui l'accompagne; l'une pure, et l'autre empirique. Cette dernière est plus à la portée des sens et de l'homme ordinaire, elle exige moins d'abstraction, moins de contention d'esprit, et par là est plus propre à devenir populaire; d'ailleurs son domaine est très-fertile en découvertes et en vérités palpables et usuelles. Mais elle ne peut se passer de la première, qu'on a nommé avec justice *la législation suprême de la raison*, pas plus que les mathématiques appliquées ou empiriques, ne peuvent se passer des mathématiques pures. Il est aisé de voir que pour s'entendre sur le devoir d'un citoyen, par exemple, il faut auparavant être d'accord sur l'idée première et inconditionnelle de devoir.

En égard aux objets distincts et particuliers des diverses sciences philosophiques, on les a

Digitized by Google

classé jusqu'à présent sous ces trois divisions principales: *logique*, *métaphysique* et *morale*.

I. La logique est celle des trois qui est le moins susceptible de sous-divisions *), la seule qui forme un système complet de doctrine, et qui depuis long-tems ait acquis la marche sûre et méthodique d'une science. En général on peut dire que c'est la *science des règles, fondées dans l'entendement et que l'on doit observer dans l'emploi de la pensée;* la *science des formes nécessaires de nos conceptions, jugemens et conclusions;* la *science formelle du raisonnement*, etc. . . . Elle fait abstraction de toute matière, c'est-à-dire, de tout objet concret de la pensée, pour ne traiter que de ses formes. Et comme dans les autres parties de la philosophie, la pensée a quelqu'objet, autre que sa propre forme, un contenu, une matière dont elle s'occupe, on pourrait comprendre celles-ci sous l'idée générale de philosophie *matérielle*, par opposition à la logique,

*) Quoique *Bacon* lui en ait trouvé quatre; mais c'était une division arbitraire portant sur les quatre vues différentes que peut avoir celui qui s'en sert; division subjective par conséquent, et qui ne touche nullement à l'unité objective de la science. D'ailleurs *Bacon* attribuait à la logique beaucoup de choses qui lui sont étrangères.

Digitized by Google

qui s'appellerait dans ce cas, philosophie *formelle;* ce qui, sous ce point de vue, nous fournit encore une distribution de la philosophie.

J'ai parlé de la logique pure. Quant à la logique empirique ou appliquée elle n'est pas une science: c'est un amas irrégulier d'observations, de maximes, d'aphorismes sur la fonction de la pensée, en égard au sujet dans lequel elle s'exerce, aux passions, à l'imagination, aux préjugés, etc., de l'homme; ou bien, en égard aux sources de nos connaissances, à la génération de nos idées, à la diversité des objets, aux imperfections, ou autres qualités des langages humains, etc. etc. On a beaucoup travaillé tous ces objets, et l'on a rencontré ça et là quelques connaissances fort estimables, quelques résultats fort ingénieux, mais qui n'ont pas fait faire un pas à la logique comme science *). Au contraire, tant de recherches accessoires et étrangères l'ont fait tomber en discrédit; ses bornes ont été effacées; on les a méconnu, et tout est tombé en confusion. *Condillac* a donné une soi-disant *Logique* qui n'est qu'un mélange de psychologie empirique, de métaphysique et de théorie de

*) Une bonne partie du livre de *Mallebranche* n'est que de la logique empirique. Celui d'*Helvétius* contient les élémens les plus hétérogènes.

Digitized by Google

la grammaire générale. Une foule d'écrivains se sont jeté dans cette voie facile et eclectique, ouverte par lui avec tant de succès. Ils ont disserté, à perte de vue sur l'*analyse*, sur l'*esprit humain*, sur les *idées claires*, sur le *rapport des signes aux idées*, et autres choses semblables. L'avantage de la popularité a été leur lot; l'école est resté en possession de la vraie logique.

II. Nous traiterons dans l'article suivant de la métaphysique qui a un grand nombre de sous-divisions. Sa partie empirique peut être désignée sous le nom de science de la nature, ou physique rationelle. Celle-ci a de même ses sous-divisions. Elle se distingue de la physique empirique, en ce que cette dernière n'est point la science, mais plutôt la description et l'histoire des faits de la nature.

III. La morale pure ou éthique, est celle des trois divisions de la philosophie qui importe le plus à l'homme, en tant qu'être agissant et social. Que toutes les autres sciences, que les mathématiques, la chimie soient remplies de propositions erronées, il en résultera de moindres maux que d'une seule erreur en morale, d'un faux principe pratique qui peut faire naître tant d'immoralité, de désordres et de crimes. La morale pure doit renfermer la législation suprême de notre volonté et de notre libre arbitre. Mais

Digitized by Google

on ne peut parvenir à la fonder, qu'aprés que la métaphysique a prononcé au moins sur la question de la liberté.

L'éthique pure doit offrir des régles pour la conduite de l'être doué de raison à l'égard de soi-même et des autres, et par rapport à la destination générale de l'humanité; d'où morale particulière, morale universelle, droit de nature.

Si donc les autres parties de la philosophie intéressent l'homme en tant qu'il est porté à savoir et à connaître, la morale seule l'intéresse puissamment, en tant qu'il est destiné à vouloir et à agir. C'est chez elle que se forme l'accord du méditatif et de l'efficace. Elle seule compose tout le domaine de la philosophie pratique; et comme toute l'activité de l'homme est comprise dans ces deux fonctions *savoir* et *vouloir*, que la spéculation d'un côté, et la pratique de l'autre, répondent à tous les besoins de sa nature intellectuelle, il résulte de ce point de vue une autre division de la philosophie, par rapport à ses deux fins principales, en philosophie *spéculative*, et philosophie *pratique*.

Quand la morale, après avoir posé ses premiers principes, tels que le type abstrait du *devoir*, etc. descend à leur application dans des cas donnés, qu'elle admet l'homme tout entier, qu'elle a égard aux obstacles apportés par les

Digitized by Google

passions dans l'emploi de ses principes, qu'elle considère les diverses relations humaines sous tous les rapports accidentels des individus et des sociétés, il se forme autant de sciences morales-empiriques qu'il y a d'objets divers à traiter; d'où l'étude de l'homme moral, l'*Anthropologie* et la *Psychologie* empiriques, la science de l'éducation ou *Pédagogique*, les théories de la vertu, de la prudence, de la sagesse usuelle de la vie, le droit positif, la jurisprudence, la politique, etc.

Outre cette division principale du domaine où la philosophie s'est définitivement restreinte, elle n'a pas abandonné ses droits, ainsi que je l'ai insinué précédemment, sur la législation suprême des autres sciences. La seule qui partage avec elle le privilège d'être purement rationnelle, les mathématiques pures ont besoin elles-mêmes que la philosophie établisse la possibilité de leurs objets premiers, la *durée*, l'*étendue*, le *point*, l'*infini*, etc. avant que d'être pleinement fondées à opérer sur ces objets, avec lesqnels elles s'anéantissent, si la spéculation s'avise de les leur contester. Quant aux sciences empiriques, chacune d'elles ne peut devenir science que par les principes universels, la liaison et l'unité systématique qu'elles reçoivent de la philosophie

Digitized by Google

Des expériences, des faits ne peuvent fournir des principes, ni se lier mutuellement; ils restent par eux-mêmes infructueux et isolés; mais l'entendement, qui prend connaissance de ces faits, les lie, les ordonne suivant des principes qu'il apporte dans l'expérience. La théorie des arts doit de même emprunter de la philosophie ses principes, aussi bien que la connaissance des rapports qui existent entre les produits d'un art et le sentiment, entre la nature réelle et la nature idéale.

C'est de la philosophie encore que chaque science reçoit sa constitution, sa forme scientifique, sa distribution, la connaissance de son but, de son origine, et comme la pierre de touche de sa réalité. Chaque science a donc sa philosophie, qui en est l'ame et le fondement; il faut la connaître avant que de pouvoir saisir l'ensemble, la liaison et le but du tout. C'est en ce sens qu'il peut y avoir aussi une *philosophie de la philosophie.*

Remarquons encore que toute philosophie naît dans l'entendement de l'homme, ne sort point de l'entendement, et ne consiste que dans la liaison nécessaire qu'il tâche d'apporter entre ses propres représentations des choses. Cette science, en égard à l'instrument qu'elle emploie, peut

Digitized by Google

donc se réduire à une connaissance exacte de l'homme et de son entendement. *Subjectivement vue* (c'est-à-dire, par rapport au *sujet* où elle est placée, à l'homme) la philosophie est une, puisque ce sujet est un. Le *connais-toi* des anciens en referme toute l'idée. Une bonne *anthropologie rationnelle* serait une philosophie subjective complète, ce qu'il est de la plus grande importance d'observer pour la suite.

Il est encore une autre vue subjective de la philosophie, qui résulte de sa naissance dans le sujet qui philosophe. Ou l'on apprend la philosophie d'autrui, ou l'on se fait sa philosophie à soi-même. Dans le premier cas, elle est dite communement *historique;* dans le second, *intellectuelle;* je dirais plus volontiers *passive* pour l'un, et active pour l'autre. La philosophie historique exige beaucoup de pénétration et de jugement; on voit combien il est difficile de s'initier à fond dans une série d'idées et dans un systéme qui nous est étranger, quand on observe les bévues où sont tombés la plupart de ceux qui ont voulu expliquer la doctrine *) des

*) Voyez l'*Histoire des causes premières* de *Batteux* (qui a voulu dire l'*histoire des opinions sur les causes premières*), et quelques autres essais d'histoires de la philosophie, les nombreuses dissertations sur les systèmes des anciens philosophes dans les *mémoires de l'Académie des sciences*, etc.

Digitized by Google

philosophes. La philosophie active exige sans doute plus de méditation et de génie; mais enfin, comme il n'y a qu'une bonne philosophie, il faudra bien qu'il vienne un tems où chacun se contente d'une connaissance historique en ce genre; et en tout cas celui qui se sent la force intérieure de penser par lui-même, n'en opérera que plus sûrement, quand il saura comment tant de grands hommes ont pensé avant lui.

En résumant, la philosophie est donc (par rapport à son but chez l'homme) *spéculative* quand elle donne les lois du savoir, *pratique* quand elle donne celles du vouloir.

Elle peut s'occuper du fond réel, ou seulement de la forme de nos connaissances; elle est donc ou *matérielle*, ou *formelle*.

Elle peut, ou ne considérer, dans leur plus grande abstraction, que les conceptions universelles et premières que livre l'entendement; ou appliquer ces conceptions premières aux cas particuliers, aux conditions et aux objets de l'expérience; relativemeut aux sources où elle puise ses objets, elle est donc *pure* et *rationnelle*, ou bien elle est *empirique*.

Relativement à son procédé doctrinal, elle est ou *dogmatique*, ou *sceptique;* ou *critique*.

Digitized by Google

Enfin *subjectivement* vue, elle se réduit à une *anthropologie rationnelle;* tandis qu'objectivement vue, c'est-à-dire, en égard à son objet, elle se divise en *logique*, *métaphysique* et *morale.*

Digitized by Google

IV.

De la métaphysique en particulier.

Depuis qu'un ouvrage d'*Aristote*, ou attribué à *Aristote*, sous le titre de *méta ta physika*, a eu cours dans le monde savant, la nomenclature philosophique a été enrichie d'un nouveau terme. On a fait, des trois mots grecs ci-dessus, celui de *métaphysique*, pour désigner le genre de connaissances dont il était spécialement traité dans le livre en question; et cette dénomination est restée à l'ensemble des sciences philosophiques, qui ne sont ni purement formelles (ou logiques), ni purement pratiques (ou morales). La métaphysique est donc une science spéculative et matérielle, c'est-à-dire, qu'elle traite, non des formes de la pensée, mais de son contenu, de son objet, de son origine, en un mot, du matériel de nos connaissances.

Cette science (hypothétique ou réelle) a été partagée, d'après son idée, en quatre divisions, ou sciences particulières, correspondant aux quatre problèmes principaux qui s'offrent à la raison, en tant qu'elle devient métaphysicienne.

I. Tout notre savoir repose sur des principes fondamentaux, lesquels autorisent la raison à établir entre les choses une liaison nécessaire et

Digitized by Google

universelle, à leur attribuer l'être, et tous les attributs de l'être, l'unité, l'individualité, la substantialité, d'où la science de l'être en général, connue sous le titre un peu suranné d'*ontologie*.

II. Réduire en un système tous les attributs nécessaires de l'être pensant, prononcer sur sa liberté, son immortalité, déterminer la nature et les fonctions supérieures de l'ame, tel est le but de la *psychologie* rationnelle.

III. Le monde, ou l'ensemble nécessaire et infini de toutes les substances finies, est l'objet de la *cosmologie* rationnelle.

IV. Le rapport nécessaire de ce monde à un être qui ne soit pas le monde, mais de qui le monde procède comme cause première, et dépende comme fin dernière, c'est ce que se propose de déterminer la *théologie* rationnelle.

Voilà les divers cadres où il a déjà passé tant de tableaux de toutes les couleurs. C'est à ces quatre fameuses questions qu'on a fait tant de réponses contradictoires, appuyées de chaque côté par tant d'argumens spécieux. La raison humaine ne peut résister à l'attrait spéculatif qui sans cesse la sollicite à leur chercher une solution. Chaque individu a sa métaphysique, telle qu'elle soit. Tant d'essais malheureux n'ont pu en dégoûter l'esprit humain;

Digitized by Google

quelque dépit dont, à certaines périodes, il se soit trouvé saisi contre cette orgueilleuse et bisarre *reine des sciences*, il n'a pu s'empêcher de revenir à elle chaque fois qu'elle a semblé lui faire quelque promesse nouvelle; leurs brouilleries sont des querelles d'amans. L'esprit ne peut se passer de la métaphysique et de ses spéculations: il ne céssera peut-être de s'en occuper activement que quand on sera tout-à-fait d'accord sur cet objet: il s'endormira dans la jouissance.

Quelques classificateurs, considérant que l'ontologie renfermait les bases de la logique et de la possibilité de toute pensée, la cosmologie celle de l'existence et des rapports nécessaires des choses, la psychologie et la théologie rationnelle, celle de la moralité et de la religiosité, ont étendu le sens de ce mot, et réduit toute la philosophie à la seule métaphysique.

D'autres au contraire, ont resserré le domaine de la métaphysique, et l'ont réduite à la seule ontologie. Ceux-là me paraissent avoir eu raison, et j'admettrais volontiers le sens plus strict qu'ils donnent au nom de cette science.

On s'est servi contre le paganisme de cet argument, qu'admettre plusieurs dieux c'était n'en point admettre. On peut en employer un sem-

Digitized by Google

blable contre les métaphysiciens en général: » Puisq'il y a plusieurs métaphysiques, il n'y » en a point en effet. » Chaque secte n'a que la sienne; mais chaque secte la soutient d'une manière également victorieuse, et qui séduit également la raison, incertaine entre des preuves équipollentes et contraires. Depuis si longtems que le monde philosophique s'entretient de métaphysique et fait son orgueil de cette science qu'il tient pour existante, la divergence continuelle et l'opposition des métaphysiciens entr'eux, a dû faire naître plus d'un doute sur la réalité de leurs doctrines. Il ne pouvait y en avoir qu'une qui fût la bonne; mais s'il en était une bonne, pourquoi n'était-elle pas admise universellement, pourquoi son évidence ne forçait-elle pas tous les esprits à se soumettre? Est-ce qu'il y a deux géométries, disait-on? Delà on concluait, non sans fondement, qu'il y avait bien une foule de systèmes, mais pas une science de la métaphysique. Cependant les différentes écoles se bornaient à une polémique qui n'avait d'autre but pour chacune que de ruiner la doctrine des écoles rivales, et d'établir dogmatiquement la leur. Les syncrétistes s'occupaient de la grande affaire de les réunir, et de les amener toutes à s'entendre; les éclectistes croyaient fonder en doctrine toute vérité

Digitized by Google

en prenant de chacune des autres ce quelle avait de vrai; mais l'agrégat irrégulier de tant de principes étrangers ne produisit jamais qu'un recueil de sentences fragmentaire et décousu; les sceptiques se bornaient à opposer les unes aux autres les diverses opinions, à comparer et à démontrer sur-tout l'abus d'attribuer aux choses réelles ce qui ne pouvait valoir que des représentations de l'entendement, de conclure de ce qui était prouvé logiquement à une existence métaphysique et effective. Mais ces hommes sages, qui avaient jeté un regard savant sur la nature de la cognition humaine, en restèrent là; et convaincus par tant d'essais qu'il n'en pouvait résulter rien d'absolument certain, ils bornèrent là leur recherche, et s'arrêtèrent dans le doute *).

Le doute! situation accablante et insupportable pour l'homme; état de mort et de néant

---

*) Parlerai-je de ces petits philosophes à la mode qui, sur la foi des vrais sceptiques, se parent des livrées du doute philosophique, et se pavanent, avant tout examen, dans sa commode nonchalance? On les voit sourire d'un souris de compassion, au seul nom de la métaphysique, qu'ils ne comprennent pas. Il est arrêté à leur tribunal, que ces recherches sont pure *pédanterie*, idées *abstruses*, *égaremens de l'esprit*. Ils se sont fait ainsi, contre la spéculation, un certain jargon d'anathème qui n'a eu que trop de vogue, et qui en impose par l'air capable avec lequel ils s'en servent.

Digitized by Google

pour sa pensée active, avide de vérité *)! Pourquoi ne pas aller plus loin, et ne pas suivre une voie ouverte par le génie, lequel n'était devenu sceptique que parce qu'il s'était arrêté trop tôt, qu'il avait trop tôt pris un parti tranchant? N'y avait-il donc plus rien à découvrir dans cet entendement, dans toute cette cognition de l'homme, où ont leurs racines tant d'opinions contradictoires? D'où provient la variété de ces opinions? D'où leur naissance spontanée? D'où cette tendance, commune à toutes, vers les mêmes points, malgré la diversité des voies? Comment tant de plantes différentes peuvent-elles croître et prospérer sur le même sol? Il est évident que pour l'apprendre, il fallait fouir et creuser dans ce sol, le percer et le sonder dans tous les sens. C'est là le travail que s'est imposé la nouvelle philosophie. Après avoir marché avec le sceptique jusqu'aux bornes où il s'arrête, le courageux *critique* qui ne reconnaît pas encore

---

*) » Cet état, dit *Jean-Jacques*, est peu fait pour durer, il est » inquiétant et pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la » paresse de l'ame qui nous y laisse..... Le doute sur les choses » qu'il nous importe de connaître, est un état trop violent pour » l'esprit humain; il n'y résiste pas long-tems, il se décide » malgré lui de manière ou d'autre, et il aime mieux se » tromper que de ne rien croire. » *Émile.*

Digitized by Google

là ses colonnes, dit à celui qui a été jusqu'alors son compagnon, peut-être son guide: » *Restes, si tu le veux, assis sur la pierre du doute où tu crois te reposer; je veux voir au moins sur quoi elle s'appuie, jusqu'où ton doute est fondé. Je veux m'enfoncer jusqu'aux racines des connaissances humaines, assister aux mystères de leur formation, et découvrir, autant que je le pourrai, de quels élémens elles se composent* *). »

Quittons la métaphore. Depuis bien des siècles le dogmatisme avait prétendu montrer une métaphysique existante, et puisqu'en effet, il y avait des systèmes complets de cette science, la question de fait paraissoit décidée

---

*) *Locke*, après lui *Condillac* et quelques autres, ont aussi eu le même projet d'examiner l'origine des connaissances humaines. Mais en déclarant qu'elles avaient toutes leur origine dans la *sensation*, ils ont déclaré que le tronc était l'origine de l'arbre, et ils sont restés à la superficie du sol. Ils ont analysé, disséqué en mille manières, et très-ingénieusement, les fruits, les fleurs, les feuilles; mais les racines leur ont toujours échappé. Pour les rencontrer, il fallait creuser le puits et miner; mais à cette profondeur il ne fait pas clair pour tous les yeux; il faut un peu s'être accoutumé à la lampe du mineur. On a de la répugnance à suivre ces recherches obscures. Ceux qui démontrent les fruits et les fleurs, qui ont des choses jolies, évidentes et palpables à dire, qui s'écrient: *Voici tout ce que l'homme sait, tout ce qu'il peut savoir; nous opérons au grand jour de l'expérience.* . . . . . Ceux-là, sans doute, doivent avoir gain de cause devant la multitude.

Digitized by Google

affirmativement; tandis que d'un autre côté le scepticisme y répondait négativement, en exposant la vanité des systèmes. *Kant* est venu, et il a le premier élevé, discuté surtout dans le véritable esprit critique la question de droit: *Peut-il y avoir une métaphysique? et s'il y en a une, comment et jusqu'où est-elle possible?* Voilà, dans son expression la plus générale, le problème spéculatif de la critique. Ses partisans disent que la solution qu'elle en a donné renferme la seule métaphysique, ou si l'on veut, la seule ontologie possible. Pour savoir s'ils disent vrai, il faut d'abord convenir de ce qu'on est en droit d'attendre et d'exiger d'une métaphysique avant qu'elle soit fondée elle même à se produire comme science.

La métaphysique s'annonce principalement comme la science de trois objets qui ne peuvent être chacun que l'objet immédiat d'une pensée, jamais celui d'une perception sensible: *Dieu, le monde, l'ame.*

Elle promet de décider si Dieu existe, ou n'existe pas; s'il est infini, s'il est le créateur, ou seulement l'architecte du monde; s'il est de même nature que le monde visible, ou d'une nature différente, etc.

Digitized by Google

Elle promet de décider si le monde est éternel, ou s'il a eu un principe, s'il aura une fin; s'il a des bornes, ou s'il est infini; si le mouvement lui est propre, ou s'il lui est donné; s'il y a du plein et du vide, ou seulement du plein, etc. . . .

Elle promet enfin de décider si l'ame de l'homme est matérielle ou spirituelle, mortelle ou immortelle, substance ou accident, libre ou soumise à la nécessité, au fatalisme, etc. . . .

Le premier préliminaire, indispensable pour la métaphysique, est donc de démontrer comment et jusqu'à quel point la réalité se trouve dans les objets des perceptions sensibles; comment l'entendement peut prétendre à la connaissance de choses qui s'élèvent au-dessus de toute perception sensible; de déterminer si l'entendement prend connaissance des choses en elles-mêmes, ou seulement de ses propres pensées ou représentations; quel rapport, quel lien il peut exister entre les pensées de l'entendement et les objets qu'elles doivent représenter, et d'où vient que nous tenons celles-là pour adéquates à ceux-ci; comment nos pensées peuvent nous faire connaître autre chose que nos pensées; comment nous pouvons croire que nous *connaissons*, quand nous n'avons fait que *penser;* qui nous porte à établir, en certain

Digitized by Google

cas, une entière parité entre une chose *pensée* et une chose *connue*?

Ces questions, sur lesquelles il faut que le métaphysicien réponde avant que de se livrer avec sécurité, au plaisir d'édifier un système, ces questions, dis-je, nous ramènent aux premières conditions de nos connaissances en général, et à un examen approfondi et scrupuleux de notre faculté de connaître. Le problème premier et par conséquent fondamental de la métaphysique, est donc de livrer une bonne et scientifique théorie de la cognition humaine, d'expliquer comment l'homme connaît, de quelle nature sont ses diverses connaissances, de quels élémens elles se composent, en quel rapport elles sont avec les objets; — Ou, en d'autres termes: » Comment a lieu *l'expérience* dans l'homme?»

Je sens que cette expérience est d'une nature fort diverse. Tantôt elle ne produit en moi aucune certitude, aucune conclusion absolue et qui me force de croire que ce qui à eu lieu une fois, aura lieu toujours. Je vois un arbre à feuilles vertes, j'en vois mille, et je ne suis pas pour cela assuré que tous les arbres doivent avoir des feuilles vertes. J'en rencontre ensuite qui ont des feuilles jaunes, des feuilles rouges,

Digitized by Google

et cela ne contredit en rien ma conviction intime; je n'ai pas plus de répugnance à m'habituer aux feuilles rouges, qu'aux feuilles vertes; mon esprit n'avait rien conclu *absolument* d'avance. — Mais en d'autres cas, l'expérience est accompagnée en moi d'un tout autre sentiment, celui d'une conviction imperturbable que ce que j'ai éprouvé et pensé une fois, aura lieu de toute nécessité, toujours et dans tous les cas. Mon esprit se trouve forcé de conclure antérieurement, avant que d'avoir vu, avant que d'avoir expérimenté. Par exemple: *une chose ne peut tout-à-la-fois être et n'être pas. — Tout ce qui arrive doit avoir une cause* *); — *Le tout est plus grand que sa partie. — Deux lignes droites ne peuvent se couper qu'en un point*, etc... D'où procède l'irrésistible conviction attachée, pour toute l'infinité des cas, à l'expérience une fois faite ici, tandis qu'ailleurs mille expériences répétées ne peuvent me donner nulle certitude pour la mille et unième? D'où vient qu'une fois je suis contraint de reconnaître avant l'expérience, tandis que d'autres fois je ne puis rien prononcer avant l'expérience? D'où

*) On connaît l'insatiable curiosité des enfans à remonter toujours à la cause de ce qui les frappe, leurs interminables *pourquoi*? jusqu'à ce qu'ils arrivent à un principe qui leur semble absolu et qui les satisfasse.

Digitized by Google

vient en moi cette certitude que ma sensibilité ne peut rien percevoir, qui ne soit dans l'*espace* ou dans le *temps?* Toutes ces difficultés et beaucoup d'autres, méritent bien d'être éclaircies par le métaphysicien qui ne peut faire un pas, ni avancer quelque chose comme une certitude, avant que d'avoir sondé profondément les bases de toute certitude et de toute connaissance. Jusqu'ici cependant les nouveaux métaphysiciens français y ont peu songé.

D'*Alembert*, dans *ses Mélanges*, me semble avoir assez bien posé ces questions préliminaires. Voici ce qu'il dit :

« L'examen de l'opération de l'esprit qui con-
» siste à passer de nos sensations aux objets
» extérieurs, est évidemment le premier pas
» que doit faire la *métaphysique*. Comment
» notre ame s'élance-'t-elle hors d'elle-même
» pour s'assurer de l'existence de ce qui n'est
» pas elle? Tous les hommes franchissent ce
» passage immense, tous le franchissent rapi-
» dement et de la même manière; il suffit donc
» de *nous étudier nous-mêmes*, pour trouver
» *en nous* tous les *principes* qui serviront à
» résoudre cette grande question de *l'existence*
» des objets extérieurs. Elle en renferme trois
» autres qu'il ne faut pas confondre. Comment

Digitized by Google

» concluons-nous de nos sensations l'existence
» de ces objets? Cette conclusion est-elle dé-
» monstrative? Enfin comment parvenons-nous,
» par ces mêmes sensations, à nous former une
» idée des corps et de l'étendue *)?»

---

*) *Condillac* a posé tout autrement la question, et l'exactitude, dans ce cas-ci, n'est pas de son côté. Après avoir dit (*Essai sur l'origine des connaissances humaines*): » La science qui contribue » le plus à rendre l'esprit lumineux, précis et étendu, et qui doit » le préparer à l'étude de toutes les autres, c'est la *métaphysique;* » il poursuit: » Notre premier objet, celui que nous ne devons jamais » perdre de vue, c'est l'étude de l'esprit humain: non pour en » découvrir la nature, mais pour en connaître les opérations, » observer avec quel art elles se combinent, et comment nous » devons les conduire.» Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il faut que l'esprit *opère*, avant qu'il y ait là des *opérations* à observer et à *combiner;* il faut que cet esprit, qui opère, ait une certaine constitution intérieure, en vertu de laquelle il opère de telle manière et non de telle autre. C'est donc comment l'esprit est constitué, et comment il opère, qu'il faut *étudier* avant tout. *Condillac* ajoute: » Ce n'est que par la voie des observations que » nous pouvons faire ces recherches avec succès; et nous ne devons » aspirer qu'à découvrir une première expérience, que personne » ne puisse révoquer en doute, et qui suffise pour expliquer » toutes les autres.» . . . .

C'est fort bien; mais qui expliquera cette *première expérience*? et qui démontrera pourquoi elle ne peut être *révoquée en doute*? Ceci ne peut se faire qu'en creusant, plus avant que l'expérience, dans la nature de l'être qui expérimente, dans la cognition humaine. C'est là le premier *objet*, la première *étude* de la métaphysique. Mais *Condillac* n'a jamais entendu par métaphysique que la psychologie empirique. Cependant quelquefois l'ascendant de la vérité a entraîné son excellente tête, ainsi que nous le verrons plus bas.

Digitized by Google

Après avoir essayé de fixer ainsi l'idée de ce qu'on peut appeler en général le *procédé metaphysique*, jetons un coup-d'oeil sur les principales opinions qui ont partagé les métaphysiciens, en cherchant l'origine de ces opinions dans l'entendement humain, qui est comme leur gangue, leur matrice commune.

Digitized by Google

V.

Principales opinions en métaphysique. — D'où elles procèdent. — Empirisme (matérialiste et spiritualiste) — Rationalisme (qui renferme sous lui: Naturalisme, Egoïsme, Dualisme, Idéalisme et Réalisme, Théosophisme, Harmonie préétablie, idées innées de Platon, *de* Descartes, *de* Leibnitz).

Moi et la *nature;* moi et tout ce qui m'entoure, qui agit sur moi, qui est saisi, perçu par moi; en un mot, *moi* et ce qui *n'est pas moi:* telle est la double conception, l'antithèse qui s'offre à la raison spéculative, dès qu'elle veut songer à se faire une métaphysique. Son premier pas, celui que lui commande son individualité, est de se séparer du monde visible, de se mettre en regard, en opposition avec lui. L'homme, dès qu'il commence à méditer, se place naturellement au centre du grand tout, d'où il contemple autour de soi, et se replie sur lui-même pour y observer les impressions qu'y occasionnent

Digitized by Google

les objets. Mais le centre, puisque nous avons choisi cette métaphore, le centre n'aurait nulle communication avec les divers points de la circonférence, il en serait tout isolé, sans les rayons qui établissent un rapport direct, un moyen d'action de ceux-ci sur celui-là, et réciproquement. Ou, pour parler sans figure, le *moi* étant posé, le *monde* l'étant aussi, il faut bien un agent intermédiaire, ou une communication quelconque par où le *monde* puisse agir sur le *moi*, et le *moi*, réagir sur le monde. Trois objets principaux s'offrent donc aux recherches de la métaphysique naissante: Le *moi*, ou l'homme qui connaît; le monde, ou la *nature* qui est connue par lui; et le *moyen* inconnu par lequel l'un agit sur l'autre.

L'homme juge volontiers que tout ce qu'il voit est précisément comme il le voit, et même que ce qu'il ne voit pas ressemble à ce qu'il voit. C'est une philosophie si commode que celle qui se palpe et qui se flaire! Croire à nos sens sur ce qu'ils nous transmettent immédiatement, et quant à ce qu'ils ne nous montrent pas, l'expliquer par une analogie tirée de nos sens, c'est sans contredit l'expédient le plus court pour asseoir sur-le-champ son opinion (puisque tant est qu'il faut en asseoir une), se débarrasser du travail de la méditation,

Digitized by Google

et vaquer tranquillement à des affaires plus essentielles. La chose chargée de la fonction de connaître dans l'homme, ressemblera donc à un miroir, ou à une eau tranquille, ou à une toile tendue, ou enfin à quelque chose d'approchant; les objets y enverront de petites images parfaitement semblables à eux, que l'être connaissant percevra, examinera, et en conséquence desquels il jugera des objets. Voilà donc notre premier point de métaphysique tout arrangé : ma cognition est à-peu-près un miroir; la nature s'y peint telle qu'elle est; moi, je regarde dans le miroir, et je vois, je juge la nature.

Tel de mes lecteurs rira de cette métaphysique, qui au fond n'en a peut-être jamais eu d'autre. C'est celle de l'irréflexion la plus entière, c'est celle du sauvage et de l'ignorant civilisé, dès qu'ils commencent à s'en faire une. C'est la sœur germaine de cette physique qui prend la lune pour un disque d'argent, le soleil pour un globe de feu, la terre et l'air pour des élémens, qui croit que tous les astres tournent autour de la terre dans les vingt-quatre heures, et qui admet tant d'autres absurdités sur la foi de l'expérience.

Cette opinion si propre à devenir régnante et populaire, savoir que nos perceptions nous

Digitized by Google

livrent des ressemblances des objets tels qu'ils sont réellement en eux-mêmes, a eu cours longtemps sous le nom de *système des émanations*,

» Les objets, par une perpétuelle émission,
» remplissent tout l'univers de petites minia-
» tures semblables à eux, lesquelles sont aper-
» çues par nos sens.» Cette supposition est la partie la moins soutenable du système d'*Epicure*, et s'il n'avait eu d'autre doctrine, à peine eût-il mérité le titre de philosophe. Il nommait ces petits portraits voltigeans des choses, *Eidola* et *Typoi*. Son disciple *Lucrèce*, qui les explique dans son quatrième livre, les nomme *simulacres* et *effigies*. *Cicéron* les appelle *images; Quintilien*, *figures;* et *Catius*, *spectres*. Parmi les Scholastiques, il en est qui ont donné le nom d'*espèces intentionnelles* à quelque chose d'approchant. On peut nommer cette doctrine le *matérialisme empirique*, ou tout simplement l'*empirisme*.

Quelques empiristes, poussant un peu plus loin l'étude du moi, crurent trouver en eux un principe différent des objets matériels et de leur propre corps ; ils avaient une pensée, une volonté qu'ils sentaient par sentiment interne, mais à qui ils n'apercevaient ni pieds, ni mains, ni même solidité, étendue, etc...; ils admirent donc l'existence d'une substance autre

Digitized by Google

que leur corps, qui échappait à leur sens extérieur, et en qui résidait la pensée et la volonté; ils l'appelèrent ame, esprit, souffle, vapeur légère et active.

Ce qui se passait dans le moi, devait aussi se passer dans son vis-à-vis, dans la nature; elle eut donc aussi son esprit dirigeant, bien entendu quand il plut à l'empiriste de considérer sa variété infinie sons la forme d'une unité; et quand il y considéra au contraire plusieurs, tous séparés, comme le soleil, la terre, la mer, les nuages, le tonnerre, il donna à chacun son esprit, son intelligence à part. L'empirisme devint de la sorte spiritualiste. Il eut son athéïsme, et sa théologie. Celle-ci trouvait une intelligence, un Dieu dans l'expérience, et qui lui servait à l'expliquer: celui-là l'expliquait sans l'intervention d'une intelligence. Comme tous deux s'en rapportaient à l'expérience et à l'analogie, qui ne peuvent donner aucune lumière sur ce point, leur dispute était interminable, et il était aussi aisé à l'un de faire de l'homme et de l'univers des machines guidées par un aveugle instinct, qu'à l'autre de leur donner un esprit, une intelligence.

Le Théologien empirique appuyait sa conjecture de tout ce que l'expérience lui faisait reconnaître de bon et d'utile pour l'homme dans la

Digitized by Google

nature : la terre enfantait des fruits pour le nourrir, le soleil se levait pour l'éclairer, la nuit tendait ses voiles pour favoriser son sommeil. L'empirisme trouvait dans cette considération de la nature les traces d'une intelligence suprême ! Comme s'il était besoin de l'univers sensible pour prouver cet être suprême ! Comme s'il n'était pas certain que la pensée qui existerait seule, s'éleverait par elle-même à la conception de Dieu ! mais ce n'est point ici qu'il convient de s'étendre sur ce point. Je ne m'arrêterai même pas à détailler nominativement les diverses ramifications et les diverses sectes de l'empirisme. Qu'il nous suffise de reconnaître, que sous quelque forme qu'il paraisse, quelque dogme accessoire qu'il adopte, il est toujours empirisme, c'est-à-dire, une doctrine fondée sur l'expérience, et qui par cela seul est insuffisante pour démontrer les fondemens de l'expérience, insuffisante pour fournir les bases d'une métaphysique, ou d'une ontologie. On ne peut même accorder à l'empiriste le titre de métaphysicien, que parce qu'en effet il annonce la prétention d'expliquer l'expérience ; mais comme il l'explique par l'expérience elle-même, il ne peut aller loin, et s'enferme dans un cercle vicieux. L'empirisme est par sa nature et essentiellement *dogmatique :* il admet des sensations pour des

Digitized by Google

réalités, ou du moins pour la représentation d'objets réels, il n'est point *sceptique:* il n'examine point à fond notre entendement, il n'est point *critique.* S'il est admis pour base de la philosophie par un esprit conséquent et qui veuille se rendre raison de tout, il conduira cet esprit, quant au spéculatif, à des absurdités et à des questions insolubles pour lui; quant au pratique, il le conduira nécessairement aux résultats du fatalisme, de l'amour de soi, et à la ruine de toute moralité *). C'est ce que nous verons plus au long dans la suite.

Dégoûtés de l'expérience, de son incertitude, de son infructuosité, de ses tâtonnemens, les métaphysiciens qui cherchaient des principes certains pour expliquer l'opposition du *moi* et de la *nature*, ainsi que le miraculeux contact de ces deux choses, commencèrent, comme l'on dit, *à faire aux sens leur procès*, à dévoiler leurs tromperies, et leurs illusions continuelles; ils leur substituèrent la raison, où ils trouvaient des principes universels, d'une certitude irrésistible, et auxquels il fallait bien que l'expérience

---

*) Et quant à la théorie des arts au principe de *l'imitation de la nature*, voire de la *belle nature!* sur lequel on a debité tant de faidaises.

Digitized by Google

se conformât. Par exemple ceux-ci: *On ne peut affirmer de la même chose les deux contraires.* — *Tous les accidens que nous apercevons* (tels que les formes, les couleurs, les sons, etc.), *et qui peuvent changer*, *doivent être les attributs d'une chose qui les supporte*, *et qui ne change pas*, *c'est-à-dire*, *d'une substance.* (Ainsi toutes les variétes qui distinguent les différens corps, ne sont que les modes, les accidens d'un seul être qui se prête à toutes ces formes, de la matière en général. Ainsi quels que soient les accidens de notre être moral, pensées, affections, joie, douleur, il reste pourtant le même fonds à tout cela; notre ame reste la même substance, etc.....) — *Tout ce qui arrive doit avoir une cause*, *et doit produire un effet.* — *Toutes les substances différentes sont soumises à l'influence les unes des autres; tout est action et réaction; tout est lié dans la nature.* — Ces lois, et beaucoup d'autres semblables, dont il n'était pas possible de révoquer l'évidence, qui n'étaient pas deduites de l'expérience, mais que l'expérience réalisait en s'y conformant toujours; ces lois intellectuelles, vérifiées, légitimées à chaque instant, fondèrent la confiance sans bornes que la plupart des métaphysiciens accordèrent à la raison; ils l'investirent de la législation suprême

Digitized by Google

de nos connaissances, et proclamèrent que c'était à elle seule à nous faire connaître la vérité; que les principes qu'elle nous fournissait étaient la seule base de notre savoir. Ainsi s'éleva le *rationalisme*, diamétralement opposé à *l'empirisme;* manière de philosopher, sans doute, plus saine et plus profonde que celle mise en usage par ce dernier.

Cependant les oracles rendus par la déesse devinrent si divergens, que les métaphysiciens rationnels furent bientôt aussi opposés entr'eux que leur rationalisme pris en masse, était opposé à l'empirisme. Cette divergence se manifeste surtout dans la manière de traiter la plus difficile de toutes les questions métaphysiques, concernant le *moi* et le *non moi*, le rapport de l'homme à la nature.

Le point le plus épineux était, non pas de déterminer jusqu'à quel point nos représentations ressemblaient aux objets pris en eux-mêmes; tous les rationalistes étaient assez unanimement d'avis que cette ressemblance n'avait pas lieu; mais d'où procédaient ces lois universelles et nécessaires que nous trouvions dans notre entendement, comme si elles n'eussent été que purement rationnelles, et qui étaient aussi d'un autre côté les lois réelles et

Digitized by Google

actives de la nature? D'où, par exemple, cette inconcevable certitude d'un principe sorti de l'entendement de *Keppler*, et qui se trouve en effet être la loi du mouvement des astres; de cet aplatissement de la terre à ses pôles, que *Newton* décide dans son cabinet, et que nos académiciens français vérifient sous le tropique et au cercle polaire? D'où cette certitude de toutes les mathématiques pures? D'où ma conviction que mes sens extérieurs ne peuvent rien percevoir qui ne soit dans l'espace, qui n'y occupe un lieu? Si l'expérience seule me l'eût appris, je dirais: » Jusqu'à ce moment » mes sens n'ont rien perçu que d'étendu, » n'ont rien connu que dans l'espace; peut-» être que dans la suite mes sens extérieurs » percevront des objets inétendus, et d'une » essence toute autre que ceux que j'ai vus » jusqu'ici, car ce qui est arrivé ne peut me » répondre que la même chose arrivera tou-» jours.» Mais ce n'est pas ainsi que je parle, ce n'est pas ainsi que je sens. Une voix impérieuse de tout mon être, la même qui m'assure de mon existence, me dit et me rend certain » que je n'expérimenterai, que je ne » percevrai jamais rien par mes sens extérieurs, » qui ne soit dans l'espace, qui n'occupe un » lieu.» Ceci est quelque chose au-dessus de

Digitized by Google

l'expérience, c'est quelque chose qui la prévoit, qui la juge d'avance. — D'où vient donc que des lois que je prononce, sont en effet les lois réelles et de mon entendement et de la nature? — Quand on songe à la profondeur immense de ce problème, on a peine à comprendre la hardiesse inouie des rationalistes qui ont osé entreprende de le résoudre. Les empiristes n'y ont jamais réfléchi, ou bien nient qu'il ait lieu. Le vulgaire ne le soupçonne même pas. Demandez à un homme du peuple (je dis du peuple philosophique, où il se trouve beaucoup de grands seigneurs) pourquoi il remue son bras à volonté? Cet homme vous rira au nez, et ne comprenda pas ce qui vous étonne. La stupidité se moque et ricane, tandis que l'homme qui pense se tait et médite.

Quand les rationalistes n'auraient d'autre mérite que d'avoir posé ce problème, et reconnu cette difficulté, c'en serait déjà assez pour leur assigner le rang le plus honorable dans la spéculation. *Hic nodus, hic labor!* Voyons quels ont été, et quels devaient être leurs principaux modes de solution.

Il est évident que tout dépendait ici de reconnaître la nature de l'agent intermédiaire, ou du moyen quelconque qui établissait dans le *moi* une telle connaissance de la *nature*,

Digitized by Google

un accord si incompréhensible entre l'un et l'autre. Quand on en est venu jusqu'à spéculer sur un tel point, on est revenu du système grossier des *émanations* et des *simulacres*. Et quand bien même ces simulacres auraient lieu de la part des objets palpables et visibles, ils ne sauraient avoir lieu de la part de liaisons, de relations, de lois générales, lesquelles ne sont pas des objets individuels et qui puissent se montrer, ni envoyer d'eux des images. Cependant l'homme se trouvait connaître ces lois, ces lois qui agissaient dans la nature. Il s'offrait plusieurs partis à prendre, pour expliquer ce phénomène.

Le plus hardi, sans doute, et qui coupait le mieux court à tout embarras, était de nier l'existence et la nécessité d'un agent entre le *moi* et la *nature;* de faire cesser cette antithése, et de dire: *Le* moi *et la* nature *ne sont q'un, ils ne forment qu'un seul et même être: le moi a donc nécessairement une connaissance, non médiate, mais immédiate de tout ce qui se passe dans la nature.* — Au moyen de cette réunion, voilà sans doute une immense difficulté de levèe; mais cette réunion peut se faire de deux manières, et delà naissent deux doctrines très-opposées.

Digitized by Google

Pour réunir en un le moi et la nature, on peut, 1°. ou jeter et comme fondre le moi dans la nature, de manière que la nature reste l'unité dominante qui absorbe le moi; ou 2°. jeter la nature dans le moi, de manière que celui-ci reste l'unité dominante et le contenant du tout. — On sent combien ces deux points de vue sont différens.

Nous nommerons la doctrine qui résulte du premier, où la nature absorbe tous les êtres, et ne forme qu'une unité simple, le *naturalisme*. Cette doctrine a pour elle, au tribunal du bon sens, l'avantage de laisser la réalité la plus absolue à tous les objets qui nous affectent, et d'établir un *réalisme* si bien d'accord avec notre sentiment: car comment nous résoudre à croire que toute la nature, que tous les corps ne sont qu'une illusion, que notre vie est une erreur continuelle? l'esprit se révolte et s'indigne à cette seule idée.

C'est là cependant ce qu'enseigne la seconde des doctrines dont il vient d'être fait mention, celle qui place toute la nature dans le *moi;* nous la nommerons l'*égoïsme*. C'est dans le sein de la pensée de l'homme que, par une force spontanée qui lui est propre, les représentations, que nous prenons pour des objets hors de nous, naissent et s'ordonnent suivant les lois de cette

Digitized by Google

pensée, ou de cette force qui est en elle. Et comme la somme de toutes ces représentations forme ce que nous appelons la *nature*, il est aisé de voir comment l'esprit en connaît les parties et les lois. Ce système, s'il révolte le bon sens ordinaire, s'accorde en revanche assez bien avec la spéculation dogmatique; il est plus conséquent et plus susceptible d'être appuyé d'argumens spécieux que le naturalisme. En effet celui-ci commence d'autorité par établir la réalité du monde, ou de la nature que nous ne connaissons, au bout du compte, que par nos propres représentations: tandis que le second s'en tient à la seule réalité de ces représentations, réalite qu'on ne peut nier, ne réprouvant au reste que ce qui est à réprouver, c'est-à-dire, le saut périlleux que nous faisons hors de nous-mêmes sans être appuyés d'aucun raisonnement, en transportant à des objets extérieurs des sensations et des idées qui ont lieu evidemment en nous. — Mais disons aussi contre l'*égoïsme*, que bien que nous ne puissions alléguer de bonnes raisons qui nous autorisent à sortir de nous-mêmes et de nos représentations, cette impuissance ne lui suffit pas pour appuyer solidement sa téméraire hypothèse. Il professe une doctrine qui n'est point humaine, et jamais elle ne formera une secte nombreuse

Digitized by Google

parmi les hommes. L'egoïste est sur un bon chemin en commençant; il rentre dans son entendement; mais il ne devroit y rentrer que pour le sonder, le scruter, l'étudier plus à fond, et non pas pour trancher la difficulté par une hypothèse, qui n'est pas plus satisfaisante que celle du naturaliste.

Il est bon d'observer ici que le naturaliste, aussi bien que l'égoïste, peuvent admettre l'existence d'un Dieu, sans rien changer au fond de leur système. Ils peuvent tout expliquer l'un par une force propre au *moi*, et l'autre par une semblable force inhérente à la *nature* *). Mais dans le cas où déterminés par des raisons quelconques, ils admettent l'existence d'un être suprême, cet appendice important peut être envisagé par chacun d'eux sous deux aspects différens.

---

*) La première de ces opinions, celle de l'égoïste sans Dieu, forme l'*athéisme spiritualiste;* la seconde est l'*athéisme matérialiste.* Ce dernier diffère du matérialisme empirique, en ce qu'il est parvenu à sa doctrine par des voies rationnelles, ainsi que nous l'avons vu; au lieu que l'autre, qui se borne uniquement à l'expérience, tient pour réelle la distinction du moi et de la nature, admet les images pour moyen de communication entre les choses et les sens de l'homme: enfin il nie l'existence de lois universelles; ou s'il les accorde, il soutient que la connaissance en est venue par les sens.

Digitized by Google

1° Ou, fidèles au principe d'unité absolue qu'ils se sont prescrits, ils placeront Dieu, l'un dans la nature, et l'autre dans le moi; de sorte que la nature de l'un *), et le moi de l'autre deviendront Dieu même.

2°. Ou ils accordèrent à Dieu une action et une existence à part; de manière que pour le naturaliste, ce sera Dieu qui imprimera des lois au grand tout, à l'unité du monde; et, pour l'égoïste, ce cera Dieu qui par son action suscitera toutes les représentations, les idées du moi.

Dans ce second cas, le naturalisme qui auparavant était unitaire, prend le nom de *dualisme*. C'est la métaphysique la plus commune parmi ceux qui admettent l'existence d'un Dieu. Elle fait de l'homme un membre de la

---

*) C'était, entre autres, l'hypothèse du célèbre juif *Benoît* de *Spinoza*, qui ne distinguant pas Dieu de la nature, lui ôtait une partie des attributs qu'on comprend d'ordinaire sous l'idée de Dieu. Sur ce qu'il admettait un Dieu, inadmissible aux autres philosophes suivant le principe de la *contradiction*, on fonda contre lui l'accusation d'athéisme. *Spinoza* divinise la nature, il reconnaît pour Dieu le *grand Tout*, ce qui a fait donner aussi à sa doctrine le nom de *Panthéisme*. En conséquence de cette opinion, son auteur devait parler de Dieu autrement que le reste des métaphysiciens. Si l'on y joint la méthode mathématique qu'il s'était mis en tête d'observer dans ses argumens, et qui est une étrangère en philosophie, on aura la clé des jugemens souvent contradictoires qui ont été portés du Spinozisme.

Digitized by Google

nature, dans laquelle il est comme incrusté et tissu; elle le soumet par conséquent aux lois universelles, et admet le fatalisme, la non-liberté de l'homme, et tout ce qui s'ensuit.

Quant à l'égoïsme, aussi dans ce second cas, il prend le nom d'*idéalisme*. Une fois qu'il a admis un être différent du moi, il ne fait plus guères de difficulté pour admettre encore l'existence d'autres êtres pensans, dont chacun est un moi particulier *).

Encore une observation avant que de passer à d'autres systèmes.

Nous avons vu comment, entraînés vers la vérité, l'égoïste et le naturaliste firent un pas en commun sur la voie qui y conduit; puis comment ils se jetèrent l'un à droite, l'autre à gauche dans des hypothèses arbitraires. Ils avaient commencé en commun par être sceptiques; ils se séparèrent pour fonder l'un *l'idéalisme* et l'autre le *réalisme* absolu, systèmes contraires, qui marquent les deux extrêmes de la métaphysique,

---

*) Ce n'est pas encore ici le lieu de parler du plus hardi et du plus conséquent des idéalistes, du célèbre *Fichte*, qu'on a souvent mis en parallèle et en oppisition avec *Spinoza*. Celui qui a été le plus connu jusqu'à présent en France, est l'évêque anglais *Berkeley*, d'où l'on donne par fois à l'idéalisme le nom patronimique de *Berkeleïsme*.

Digitized by Google

et qui partagent même son territoire en deux parties, puisqu'il faut que tous les métaphysiciens inclinent, plus ou moins, vers l'un ou vers l'autre.

Tant que l'idéaliste se borne à soutenir que nous ne connaissons les objets que par nos propres idées, par les représentations de notre être pensant, il est sur le chemin commun où le sceptique et le critique marchent avec lui. Mais quand il conclut immédiatement de là: « Que » nos idées sont la seule réalité, et que tous » les objets sensibles sont de pures illusions, » ses deux compagnons nient la validité d'une assertion si hasardée, et lui laissent faire tout seul l'immense saut qui le porte au-delà d'un abîme. Le sceptique cependant qui se figure qu'arrivé à cette divergence des chemins, il faut prendre un parti décisif, et qui découvre aussi peu de fond à l'un qu'à l'autre, arrête de n'en prendre aucun, et conclut à son tour que la cognition de l'homme n'est qu'une source d'incertitudes. Nous avous vu plus haut comment le philosophe critique se sépare ici du sceptique, vu plus avant que lui dans la considération du moi, de la cognition humaine, pour y analyser à fond la nature des représentations et des idées. Il laisse en arrière de lui l'egoïste et l'idéaliste qui mettent une supposition gratuite à la place

Digitized by Google

de l'examen. Ainsi toutes les opinions de l'esprit de l'homme se tiennent par un fil aisé à trouver, et nous avons ici tracé en peu de mots le plan d'une partie des opérations de la raison spéculative, laquelle recherche sans cesse l'absolu, le fond sur lequel doivent porter toutes nos connaissances.

Rappelons-nous le problème fondamental dont les metaphysiciens rationnels cherchent la solution, en tant que condition première et nécessaire de la possibilité de leur science:
» Comment l'homme parvient-il à la connaissan-
» ce de certaines lois de la nature, de certains
» rapports entre les objets; rapports dont il est
» immédiatement et sans restriction convaincu,
» tandis que ces lois et ces rapports ne peuvent
» se manifester à aucun de ses sens?»

Tous les penseurs ne furent pas assez hardis pour supprimer d'autorité tout moyen de communication entre le moi et la nature, et établir par-là, ou un égoïsme ou un naturalisme absolu. C'était en effet trancher le nœud, plutôt que de le dénouer. Le désespérant scepticisme laissait le nœud subsister, et croisait les bras, dans l'impuissance où il croyait l'homme d'accomplir ce grand œuvre. Entraînés par l'active curiosité de l'esprit humain, que le scepticisme

Digitized by Google

irrite, au lieu de l'appaiser, le plus grand nombre des philosophes rationnels restèrent dogmatiques, et s'acharnèrent à la découverte de ce *moyen* par lequel l'entendement connaît les choses et leurs rapports.

Les *Cartésiens*, qui s'étaient élevés hardiment du pur acte de la pensée à l'existence de Dieu, trouvèrent ce moyen dans l'action de Dieu même sur les créatures. Selon eux, nous voyons, nous sentons, nous pensons en Dieu, et comme par-là c'est la même influence à qui est soumise la nature, et à qui est soumis notre esprit, celui-ci reçoit par elle une notion immédiate et intime de la nature et de ses lois. Parmi les disciples de *Descartes*, ce furent *Mallebranche* et *Kéranflech* qui exposérent le plus au long cette doctrine, et qui en poussérent plus loin les conséquences. Elle est religieuse et sublime, elle ne répugne pas à la raison spéculative, mais elle repose sur une hypothèse, elle n'analyse pas assez profondément la nature de nos connaissances. Nous nommerons ce système, le *théosophisme*.

Leibnitz crut découvrir le rapport de l'entendement avec la nature, dans une *harmonie préétablie* entre l'ame et la matière. Ces deux substances étaient tellement constituées, qu'à mesure qu'un changement ou une représentation

Digitized by Google

avait lieu dans l'ame, un changement correspondant avait lieu dans la nature. Leur harmonie continuelle résultait donc de leur manière d'être originaire et déterminée d'avance. Cette opinion, née en apparence du désespoir de trouver jamais un moyen réel et actif de communication entre deux substances d'une nature tout opposée, ne se soutint pas long-tems, tout ingénieuse qu'elle est, parmi ceux mêmes qui embrassèrent le reste de la doctrine de *Leibnitz*.

Descartes et *Leibnitz* avaient cela de commun, qu'ils discernaient, dans la somme totale de nos idées, la connaissance de certaines lois universelles, de certaines vérités nécessaires, que l'expérience ne pouvait nous avoir apprises. *Platon* avait reconnu la même chose avant eux, et son système des *idées*, l'*action de Dieu* des cartésiens, l'*harmonie préétablie* de *Leibnitz*, avaient le même fond, étaient autant d'hypothèses-sœurs, nées de la même question à résoudre. Aussi les doctrines des trois philosophes ont-elles un trait de famille commun, quoiqu'avec diverses modifications. Ce trait commun est l'opinion des *idées innées*.

Tous trois pensaient, et avec raison, que la connaissance des vérités nécessaires et des lois universelles, telles que celles des mathématiques

Digitized by Google

pures, etc..., ne nous venant pas de l'expérience, elles devaient se trouver dans l'ame; et comme on ne s'apercevait jamais d'un instant précis où ces vérités y entrassent, il fallait donc qu'elles y fussent *innées*. Jusqu'ici académiciens, cartésiens et leibnitziens sont d'accord: mais ils diffèrent dans la manière dont ils expliquent comment ces idées sont innées dans notre esprit.

Platon, qui apparemment n'imaginait pas qu'il pût se trouver dans l'entendement quelques représentations qui eussent une autre origine que l'expérience, afin d'expliquer ces idées qui ne venaient pas de l'expérience, ni de la vie présente, conclut qu'elles avaient été acquises pendant une vie antérieure; que nous les apportions ainsi en naissant dans un souvenir obscur, lequel se réveillait vivement à la vue des objets qui avaient fait naître ces idées. Philosopher, apprendre, inventer, ce n'était que se souvenir. Telle est sur ce point la doctrine exposée dans le *Théete*, le *Ménon*, la *République* et ailleurs *).

On sent bien que le siècle de *Descartes* n'était plus celui où l'on croyait à une vie antérieure. *L'action de Dieu* des cartésiens commençait à opérer sur l'ame dès sa naissance, alors l'ame

*) Probablement que la doctrine ésotérique de *Pythagore*, et celle de l'école d'Elée, avaient beaucoup de rapport à celle-ci, et résultaient des mêmes considérations préliminaires.

Digitized by Google

recevait ces idées, ces représentations de lois universelles (logiques ou réelles) qu'elle apportait ensuite toutes formées dans l'expérience; c'était autant de connaissances précises et claires, que l'ame trouvait en elle indépendamment des sens; il est difficile à la vérité d'admettre des idées qui soient innées de la sorte, d'autant que ceux qui les soutenaient y en mêlaient par-ci par-là d'autres, qui sont évidemment le résultat de l'expérience, et qui ne peuvent être innées dans aucune supposition.

Idées innées, chez *Leibnitz*, signifie tout autre chose. Ce ne sont pas des connaissances et des images déterminées de certains objets; il ne s'agit ici que de dispositions originaires et préparatoires à voir les choses d'une certaine façon, quand elles se présenteront. Je vais transcrire les propres paroles du philosophe allemand; elles sont tirées de ses *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*. Il dit, en parlant de *Locke*, dont il réfute l'empirisme dans ce livre *).

---

*) On sait que *Leibnitz* a écrit cet excellent ouvrage en français; il est trop peu lu, trop peu étudié. On y trouve le fruit de longues et profondes méditations. Quand on l'a bien compris, on entrevoit une vive lumière; mais la doctrine plus populaire de *Locke* a pris un ascendant qui a fait négliger son adversaire; on y reviendra. Tout passe, sur-tout en France. Il faut bien qu'enfin l'heure de l'empirisme sonne.

Digitized by Google

« Nos différends sont sur des objets de quel-
» qu'importance. Il s'agit de savoir si l'ame en
» elle-même, est entièrement vide comme des
» tablettes où l'on n'a encore rien écrit (*tabula*
» *rasa*), suivant *Aristote* et l'auteur de l'*Essai*
» (*Locke*), et si tout ce qui y est tracé vient
» uniquement des sens et de l'expérience, ou
» si l'ame contient originairement les principes
» de plusieurs notions et doctrines, que les
» objets externes réveillent seulement dans les
» occasions, comme je le crois. — Les stoïciens
» appelaient ces principes *notions communes*,
» *prolepses*, c'est-à-dire, des assumtions fonda-
» mentales, ou ce qu'on prend pour accordé,
» par avance. Les mathématiciens les appellent
» notions communes (κοινὰς ἐννοίας). Les philo-
» sophes modernes leur donnent d'autres beaux
» noms, et *Jules Scaliger* particulièrement les
» nommait *Semina æternitatis*, item *Zopyra*,
» comme voulant dire des feux vivans, des traits
» lumineux, cachés au-dedans de nous, que la
» rencontre des sens et des objets externes fait
» paraître comme des étincelles, que le choc
» fait sortir du fusil; et ce n'est pas sans raison
» qu'on croit (*les cartésiens*), que ces éclats
» marquent quelque chose de divin et d'éternel,
» qui paraît sur-tout dans les vérités nécessaires.
» D'où il naît une autre question, savoir, si

Digitized by Google

» toutes les vérités dépendent de l'expérience,
» c'est-à-dire, de l'induction et des exemples;
» ou s'il y en a qui ont encore un autre fon-
» dement? Car si quelques évènemens peuvent
» être prévus avant toute épreuve qu'on en ait
» faite, il est manifeste que nous y contribuons
» quelque chose de notre part. Les sens quoique
» nécessaires pour toutes nos connaissances ac-
» tuelles, ne sont point suffisans pour nous les
» donner toutes, puisque les sens ne donnent
» jamais que des exemples, c'est-à-dire, des vé-
» rités particulières et individuelles. Or tous les
» exemples qui confirment une vérité générale,
» en quelque nombre qu'ils soient, ne suffisent
» pas pour établir la nécessité universelle de
» cette même vérité: car il ne suit pas que ce
» qui est arrivé, arrivera toujours de même.
» Par exemple les Grecs et les Romains, et tous
» les autres peuples ont toujours remarqué
» qu'avant le décours de vingt-quatre heures le
» jour se change en nuit, et la nuit en jour.
» Mais l'on se serait trompé si l'on avait
» cru que la même règle s'observe par-tout,
» puisqu'on a vu le contraire dans le séjour de
» la Nova-Zembla. Et celui-là se tromperait
» encore qui croirait que c'est, au moins dans
» nos climats, une vérité nécessaire et éternelle,
» puisqu'on doit juger que la terre et le soleil

Digitized by Google

» même n'existent pas nécessairement, et qu'il
» y aura peut-être un tems où ce bel astre ne
» sera plus avec tout son système, au moins en
» sa présenté forme; d'ou il paraît que les vérites
» nécessaires, telles qu'on les trouve dans les
» mathématiques pures, et particulièrement dans
» l'arithmétique et la géométrie, doivent avoir
» des principes, dont la preuve ne dépende
» point des exemples, ni par conséquent du
» témoignage des sens, quoique sans les sens on
» ne se serait jamais avisé d'y penser. C'est ce
» qu'il faut bien distinguer, et c'est ce qu'*Eu-*
» *clide* a si bien compris en montrant par la
» raison ce qui se voit assez par l'expérience
» et par les images sensibles. La logique
» encore avec la métaphysique et la morale
» sont pleines de telles vérités, et par con-
» séquent leur preuve ne peut venir que des
» principes internes, qu'on appelle innés. Il
» est vrai qu'il ne faut pas s'imaginer qu'on
» puisse lire dans l'ame ces éternelles lois à
» livre ouvert, sans peines et sans recherches;
» mais c'est assez qu'on les puisse découvrir en
» nous à force d'attention, à quoi les occasions
» nous sont fournies par les sens..... Peut-
» être que notre habile auteur (*Locke*) ne
» s'éloignera pas entièrement de mon sentiment.
» Car après avoir employé tout son premier

Digitized by Google

» livre à rejeter toutes les idées innées, prises
» dans un certain sens, il avoue pourtant au
» commencement du second et dans la suite,
» que les idées qui n'ont point leur origine
» dans la sensation, *viennent de la réflexion.*
» Or la réflexion n'est autre chose qu'une atten-
» tion à ce qui se passe en nous, et les sens
» ne nous donnent point ce que nous portons
» déjà avec nous. Cela étant, peut-on nier qu'il
» y ait beaucoup d'inné dans notre esprit, puis-
» que nous sommes innés à nous-mêmes, pour
» ainsi dire? et qu'il y ait en nous: *être,*
» *unité*, *substance*, *durée*, *changement*, *action*,
» *perception*, *plaisir*, et mille autres objets de
» nos idées intellectuelles. . . . . *)? C'est ainsi
» que les idées et les vérités nous sont innées,
» comme des inclinations, des dispositions,
» des habitudes, ou des virtualités naturelles,
» et non pas comme des actions.»

Dans le chapitre premier du second livre,

---

*) *Aristote* avait comparé l'ame, avant la sensation, à une table rase et unie. *Leibnitz* la compare à une table de marbre où il y aurait des veines innées, ou à un bloc de marbre dont les veines intérieures marqueraient d'avance la figure d'*Hercule* qui doit y être taillée. Ces comparaisons sont vicieuses, et pourraient tromper sur les vues de *Leibnitz*. D'ailleurs, pourquoi des comparaisons? S'il en fallait absolument, j'aimerais mieux celle des *Moules intérieurs* de *Buffon*, du *Nisus formativus* de *Blumenbach*, etc. . . . . .

Digitized by Google

Leibnitz dit encore : » L'expérience est néces-
» saire, je l'avoue, afin que l'ame soit déter-
» minée à telles ou telles pensées, et afin qu'elle
» prenne garde aux idées qui sont en nous ; mais
» le moyen que l'expérience ou les sens puissent
» donner des idées ? L'ame a-t-elle des fenêtres ?
» ressemble-t-elle à des tablettes ? est-elle
» comme de la cire ? Il est visible que tous ceux
» qui pensent ainsi de l'ame, la rendent corpo-
» relle dans le fond. On m'opposera cet axiôme
» reçu parmi les philosophes : *que rien n'est dans*
» *l'ame qui ne vienne des sens.* Mais il faut
» pourtant excepter l'ame même et ses affections.
» *Nihil est in intellectu, quod non fuerit in*
» *sensu*, excipe : *nisi ipse intellectus.* Or l'ame
» renferme l'*être*, la *substance*, l'*un*, le *même*,
» la *cause*.... et quantité d'autres notions,
» que les sens ne sauraient donner. »

On voit que, sous le même nom, *Platon*, *Descartes* et *Leibnitz*, ont entendus des choses bien différentes. Tous les trois avaient reconnu la même vérité première, l'existence de certains principes qui ne sont point acquis par expérience ; tous trois s'étaient heurtés à la même pierre. Mais le premier se tire d'embarras par la supposition parfaitement gratuite d'une vie antérieure. Le second admet des connaissances complètes dans l'ame dès sa naissance, des idées

Digitized by Google

positives de choses réelles (idées où matière et forme sont déjà combinées); opinion qui met, il est vrai, sur la voie, mais qui n'est encore qu'un tâtonnement, qu'une ébauche trop imparfaite, et qui offre trop de côtés faibles. Chez le troisième, ce ne sont plus que des *dispositions*, des *virtualités* de l'ame, pour connaître et juger d'une manière plutôt que d'une autre. Telle est, dans deux pierres différentes, la disposition, la virtualité de l'une, qu'il en jaillira du feu si elle est frappée avec de l'acier, tandis que l'autre, autrement disposée, ne donnera point de feu : même disposition, ou virtualité dans l'acier, car la pierre à feu frappée par le cuivre de rosette le plus dur, ne laissera échapper aucune étincelle : ces dispositions ne sont-elles pas *innées* dans ces substances? Le matérialiste le plus outré accorde bien à la matière certaines dispositions primordiales qu'il croit innées en elle, et antérieurs aux faits qui les développent et les font éclater, tels que le mouvement, l'attraction, etc..... N'y a-t-il pas autre chose d'inné chez le tigre que chez le mouton? ou si l'on veut même, chez le tigre que chez le lion? N'y a-t-il que dans l'homme que rien ne sera inné? Mais quand on aura accordé le contraire, il s'agira de démêler ce qui est inné de ce qui ne l'est pas. Nous aborderons bientôt cette question.

Digitized by Google

Cependant, sans nul égard à ces différences essentielles, et ne prenant le terme d'idée que dans l'acception qu'on lui donne vulgairement en français, comme quand on dit l'idée d'un *cheval*, d'un *arbre*, d'une *couleur*, avec quel acharnement et quelle suffisance une foule d'écrivains ne se sont-ils point déchaînés contre la *doctrine des idées innées*, *hypothèse*, à les entendre, *absurde*, *extravagante*, *condamnée par le sens commun*, etc., etc... Comme si le sens dit *commun*, avait quelque chose à démêler avec la métaphysique plus qu'avec l'astronomie ou l'algèbre! et comme si le sens qui n'est pas tout-à-fait si commun, celui qui est exercé aux abstractions et à la méditation, ne devait pas avoir d'emblée quelque préférence dans ces matières *). » Les idées innées, dit *d'Alembert*, » sont une chimère que l'expérience réprouve.» Je voudrais bien savoir comment l'expérience

*) Qu'on songe que le profond penseur qui a cru devoir recourir à ces dispositions *innées* chez l'homme pour en expliquer la cognition, est le même qui a inventé le calcul infinitésimal, et grand nombre des plus belles méthodes de la haute géométrie. *Newton* a commenté l'*Apocalypse* dans sa vieillesse, mais *Leibnitz* a écrit ses *Essais* dans la vigueur et la santé de son génie. Ces considérations devraient au moins suspendre le jugement jusqu'après un très-mûr examen. Mais il est si peu de gens qui examinent! il en est tant, d'un côté, qui tranchent sans connaissance de cause, et tant de l'autre qui décident si volontiers sur parole, qu'il ne faut pas s'étonner de la manière dont on juge dans le monde.

Digitized by Google

réprouverait les idées innées à la façon de *Leibnitz* *)? Mais il est très-probable que ceux

*) D'*Alembert* a dit aussi dans le Discours préliminaire de l'*Encyclopedie*, que » la Métaphysique *raisonnable* ne pouvait être » qu'une science *de faits*, *une physique expérimentale de l'ame.* » L'auteur *des Pièces philosophiques et littéraires*, M. B... un cartésien, reprend ainsi cette assertion: » La Métaphysique *une* » *science de faits!* vraiment l'idée est singulière. Mais M. d'*Alem-* » *bert* me permettra de l'arrêter ici. J'avoue que la connaissance » des faits, nous la devons à l'expérience.... Mais ces faits, » devenus l'objet de nos réflexions, réveillent en nous des idées » par où nous nous représentons la nature de ces mêmes choses, » dont l'existence actuelle est un simple fait. Ce sont ces idées » abstraites, immuables, universelles, considérées dans leurs rapport, » innombrables, qui sont l'objet propre de la Métaphysique. » Delà ces axiomes, ces vérités éternelles, ces premiers principes » auxquels viennent s'assujétir en dernier ressort toutes nos » connaissances: c'est d'eux qu'elles tiennent tout ce qu'elles ont » de lumière et de certitude. Ainsi la *Physique*, la *Morale* et » l'*Histoire* même doivent remonter jusques-là pour mériter le » titre de *vraies sciences*. C'est dans les *idées* qui nous montrent » les raisons, la nature et la vérité des choses, que se trouve le » cause de tout ce que l'expérience nous apprend. Nos sens nous » avertissent de l'existence des corps.... Jusques-là s'étend le » ressort de la Physique. Mais au-dessus d'elle s'élèvent les pures » idées, qui nous rendent raison des différens phénomènes de » l'expérience.... Voilà en quoi consiste la Métaphysique. Sans » cette science par excellence, les autres n'auraient rien de clairs » ni de certain: elles ne seraient qu'un amas de faits, dont la » liaison arbitraire laisserait notre esprit dans de profondes ténè- » bres. C'est cette métaphysique, aujourd'hui si décriée, qui » nous montre la différence essentielle du juste et de l'injuste, » et qui nous découvre dans les lois éternelles de l'ordre, la base » de toute morale. » — Voilà le rationnalisme bien en opposition avec l'empirisme. Dans le fait, on a de la peine à concevoir comment d'*Alembert* parle ainsi de la métaphysique dans cet endroit,

Digitized by Google

qui ont prononcé des décisions pareilles sur cette matière, l'avaient très-peu approfondie, qu'ils attribuaient tous la même valeur à la même expression, et qu'ils n'en voulaient qu'aux idées innées de *Platon*, ou tout au plus à celles de *Descartes* et de *Mallebranche* *).

Pourquoi l'histoire de la philosophie spéculative (j'entends parmi les écrivains de notre nation) n'a-t-elle presque offert jusqu'à présent que l'histoire d'un tissu d'extravagances les plus monstrueuses, tellement qu'on aurait cru plutôt lire la chronique des maladies de l'esprit humains, que celle de ses progrès? pourquoi a-t-elle si souvent traité d'une manière indigne,

---

après en avoir parlé très-sensément ailleurs. Voyez le passage cité de lui, à la fin de l'article précédent. Mais il est probable qu'il a pensé diversement dans divers tems, et qu'il n'a jamais eu d'opinion bien arrêtée sur ce point.

*) Il est entre autres de la plus grande évidence, par tout ce que dit *Locke* sur les *idées innées*, qu'il n'a nullement compris le véritable état de la question, ni les motifs qui avaient nécessité les philosophes à recourir à ces idées. Il les a données en résultat, telles qu'elles étaient, et sans s'embarasser de leur origine, pour de pures fantaisies arbitraires, pour un caprice philosophique. C'est là en effet ce qu'elles doivent sembler être aux yeux de qui ne va pas à leur source. Dès-lors, elles ont une apparence de mysticité qui les rend faciles à attaquer. Malentendues et privées de leur base, telles que les présente *Locke*, il n'est pas surprenant qu'il ait paru avoir raison contre elles: il a prouvé la *chimère des idées innées* telles qu'il les comprenait, mais il n'a rien prouvé contre ces mêmes idées innées, telles que d'autres les comprenaient.

Digitized by Google

et comme des échappés des petites-maisons, les sages de tous les siècles? C'est qu'on les a mésentendus, qu'on ne s'est jamais placé dans leur point de vue, qu'on n'a pris d'eux que des résultats, au lieu de suivre la chaîne qui les y avait conduits, et de partir avec eux des premiers problèmes qu'ils avaient reconnu pour indispensable de résoudre. On s'en est tenu, en lisant leurs livres, à la lettre qui tue l'esprit*).

---

*) Il s'en faut que l'histoire si importante de la philosophie soit chez nos voisins les allemans dans le même état de chaos, je dirois presque de néant, où elle est chez nous. Outre *Brucker*, qui dépourvu d'esprit philosophique a cependant livré la collection la plus complète de matériaux pour cette histoire, ils ont *Büsching*, *Meiners*, *Gurlitt*, *Tiedemann*, *Tennemann*, *Buhle*, etc. dont chacun a son genre de mérite et son point de vue particulier. Ils ont des fragmens précieux en grand nombre, tels que ceux de *Garve*, de *Fülleborn*, *d'Eberhardt*, et autres. Ils ont des expositions historiques de doctrines isolées, comme par exemple celle que M. le Conseiller intime *Jacobi* a donnée de la doctrine de *Spinoza*. Ils connaissent *ad unguem* notre philosophie, et la jugent avec équité. Nous ne savons rien de la leur, et nous la jugeons souvent en vrais chinois, avec hauteur et mépris. Nous traitons cavalièrement le produit de leurs longues études et de leurs méditations assidues; nous déclarons *extravagant* et *absurde* tout ce qui est au-delà du cercle étroit de nos idées ou de nos préjugés, et ces épithètes remplacent les argumens chez nos beaux esprits, à qui elles sont très-familières. Écoutons sur ce point les paroles d'un sage et d'une des plus fortes têtes philosophiques de nos jours: » Chaque fois qu'il m'est arrivé » de rencontrer chez des écrivains véritablement penseurs, dont » la manière de ranger et de présenter leurs idées, annonçait qu'ils » avaient mûrement pesé et considéré la chose, d'y rencontrer, » dis-je, des opinions qui, au premier coup d'oeil, me semblaient

Digitized by Google

Si l'on commençait avec chaque philosophie par les élémens de sa doctrine, on comprendrait ce qui l'a fait arriver à certains resultats, lesquels présentés isolément et sans préparation, paraissent absurdes. Qu'un physicien dise à un paysan: « *Il y a trente millions de lieues d'ici au soleil, et ce soleil n'est point un corps chaud et lumineux par lui-même, mais obscur et froid comme le champ que tu laboures.* » Le paysan se moquera du physicien, qu'il regardera comme une espèce de fou. « *Qui est-ce qui a été dans le soleil,* répondra-t-il avec un rire stupide, *pour savoir sa distance et comment il est fait?* »

» aventurées ou fausses, je me suis soigneusement gardé de croire » que ces opinions fussent erronées, par cela seulement qu'elles » étaient opposées aux miennes, bien que fondées aussi sur une » mûre et longue réflexion. J'ai toujours pensé qu'en tel cas, il » fallait plus de façon pour asseoir un jugement. Mon procédé » consiste à étudier, non comment je rendrai l'opinion contraire » à la mienne *absurde*, mais comment je la rendrai raisonnable. » Je cherche à découvrir la source première de l'erreur, la pos- » sibilité qu'elle se soit introduite dans un bon esprit comme vérité; » je tache de m'initier tellement dans la manière de voir et de » penser de mon adversaire, que je sois en état même d'errer » avec lui, et de sympathiser avec sa conviction. Jusqu'à ce que » j'en sois arrivé là, je ne crois pas l'avoir bien saisi; j'en rejète, » comme de juste, la faute sur ma propre pénétration, et je » soupçonne toujours, derrière ce que je ne comprends pas, une » grande profondeur et une grande abondance de raisons. Cette » méthode, que je conserverai toute ma vie, ne m'a pas encore » trompé. » JACOBI, dans son Dialogue sur *David Hume*, ou sur l'*Idéalisme* et le *Réalisme*, p. 76.

Digitized by Google

Il n'y aura pas moyen de le faire sortir de là et de percer la coquille d'airain qui enveloppe son entendement. C'est ainsi que tout le monde en use à l'égard de la métaphysique. « *Qui est-ce qui a vu la source de nos connaissances? qui est-ce qui a vu Dieu? Qui est-ce qui a vu l'ame?* » On ne veut savoir que ce qui se peut regarder et palper. Cela est juste dans un sens, et faux dans un autre. Ainsi toutes les opinions humaines contiennent chacune une étincelle plus ou moins vive de cette lumière, de cette vérité éternelle que l'homme cherche sans relâche. Il n'est pas jusqu'à l'empirisme, la plus superficielle de toutes les manières de raisonner, qui n'en renferme quelque chose. Jamais aucun homme ne saisira cette vérite toute entière, au moins dans son état présent. Mais tous devraient sans doute ce réunir pour savoir jusqu'où il leur est donné de l'entrevoir, et quelle est la nature de ces connaissances, et de cette expérience sur laquelle on se repose si confidemment.

Nous avons posé, je pense, assez clairement le problème dont la solution doit faire l'essence de la métaphysique proprement dite, ou de l'onthologie. Nous avous vu cette métaphysique se séparer sur deux directions radicalement contraires, *l'empirisme* et le *rationnalisme*.

Digitized by Google

Nous avons jeté un coup-d'oeil sur les branches principales de chacun, et le lecteur est peut-être déjà assez avancé pour entrevoir de quel côté l'esprit véritablement philosophique doit incliner.

Le procédé de tous ces systèmes divers, tant empiriques que rationnels, est *dogmatique*, c'est-à-dire, qu'ils avancent un dogme fondamental, soit affirmatif, soit négatif, sur lequel repose tout l'édifice, et avec lequel il doit crouler. Ainsi, par exemple, l'empiriste dit : » *Je ne puis rien juger que sur le témoignage de mes sens, la sensation est l'élément de toutes mes connaissances.* » Et ainsi des autres.

Entre autres dogmes, qui ne concernent pas l'origine ni la nature de nos connaissances, mais des connaissances précises de certains objets, il en est de trés-importans, comme l'adoption ou la rejection de l'existence de Dieu, de la liberté et de l'immortalité de l'ame. L'empiriste et le rationnaliste peuvent, par divers argumens qui semblent d'une égale force, prendre divers partis à leur égard, sans que le fond de leur doctrine change notablement. On sent même, lorsqu'on y regarde de plus près, que la métaphysique proprement dite, malgré les prétentions qu'elle affiche d'abord, repousse ces questions, qu'elles sont en quelque sorte exoti-

Digitized by Google

ques sur son terrain, et que leur solution doit appartenir à quelqu'autre partie du domaine de la philosophie. C'est à la seule conscience en effet à juger du libre arbitre; c'est au cœur à prononcer sur l'existence d'un être suprême; l'esprit n'a qu'à s'humilier et se confondre devant lui. Dieu ne peut être appris ni sçu; il ne peut qu'être senti dans ses œuvres; et la plus belle de ses œuvres, c'est le sentiment du juste, de l'ordre moral que l'homme simple porte en son cœur. Nous traiterons de ceci plus loin.

Tous les dogmes, fondamentaux ou accessoires, reposent sur une liaison arbitraire de conceptions, qui ne se supposent pas nécessairement les unes les autres. Par exemple quant au dogme, *l'ame est immortelle*, il n'y a rien dans la conception *d'ame*, qui entraîne nécessairement celle *d'immortalité*. Si, pour les lier, on introduit des conceptions intermédiaires, comme: *L'ame est une substance qui pense*, *une substance qui pense est simple*, *une substance simple est indestructible*, etc...., on verra, en analysant ces conceptions moyennes, que l'une ne renferme ni ne suppose nécessairement l'autre; l'attribut de la *pensée* n'oblige point celui de la *simplicité*, celui-ci point l'*indestructibilité*, etc... Leur liaison ne peut donc être jamais qu'hypothétique, et tout les systèmes

Digitized by Google

jusqu'ici existans sont basés sur de telles hypothèses. De-là vient que tous les métaphysiciens, tendant au même but, prennent des directions si divergentes; de-là les tâtonnemens, le retour sur les mêmes pas, l'impossibilité de s'accorder; mauvais succès qui prouvent que la métaphysique n'est pas encore parvenue à l'état d'une *science*, dans toute la rigueur de ce terme. Elle a manqué jusqu'à présent d'une bonne pierre de touche qui lui servît à éprouver les conceptions intellectuelles dont est formé son contenu, et à reconnaître leur connexion nécessaire. — D'où viennent ces conceptions? D'où vient que l'entendement les lie de la sorte? — Ce n'est que quand on aura répondu d'une manière certaine à ces questions, qu'on saura à quoi s'en tenir sur la valeur des hypothèses. Seraient-elles insolubles? et tandis que toutes les connaissances humaines, à l'aide de l'esprit philosophique, s'affermissent et se perfectionnent, celle qui est l'orgueil et le fondement de la philosophie, celle qui a les plus profondes racines dans l'esprit de l'homme, serait-elle la seule qui ne pût prendre une croissance, et une consistance solides? N'est-ce donc que quand la raison s'interroge sur elle-même, quand elle devient sa propre écolière, qu'elle n'aurait ni pénétration ni efficacité? sa dévorante activité devrait-elle

Digitized by Google

rester éternellement vaine? ne serait-ce qu'une plaie, qu'une affliction que lui aurait gratuitement infligée son créateur? tandis que nous remarquons un but dans la tendance de tous les êtres créés, l'acteur le plus noble de cette grande scène, le roi de la création, serait-il le seul dont les efforts n'aboutiraient qu'à l'illusion, au mensonge et au désespoir? dont le rôle ne serait qu'un honteux accord du crime d'*Ixion* et du supplice de *Tantale*? le seul qui donnerait un démenti aux vues de la suprême sagesse? Non; et pour trouver le mot de cette grande énigme, il ne faut que de la persévérance et de la méditation. Quel est l'homme assez osé ou assez avili pour désespérer de l'homme? Les questions qui lui importent le plus ne seront pas les seules, sans doute, qui resteront sans réponse. Nous allons, dans l'article suivant, non pas leur en chercher une, mais le chemin sur lequel il est possible de la trouver; chemin que plusieurs penseurs, *Aristote*, *Locke*, *Hume*, *Condillac* d'un côté, *Platon*, *Descartes*, *Leibnits* de l'autre, avaient soupçonné, indiqué, chacun à leur manière, et dans lequel *Kant* après eux est entré avec tant de hardiesse et de succès.

Digitized by Google

IV.

Idée d'un point de vue transcendental en métaphysique.

Tout ce qui a lieu dans la nature a lieu suivant certaines lois qui en réglent le mode et le cours. Si une pierre tombe, c'est en observant la loi de la chûte des corps graves; si un projectile s'écarte de la ligne droite suivant laquelle il a été lancé, c'est en vertu d'une règle constante qui imprime à son mouvement la courbure parabolique. Nous cherchons sans cesse les lois régulatrices des phénomènes auxquels nous n'en avons pas encore découvert, assurés que nous sommes qu'ils en ont d'invariables et de fondamentales. Nul doute que notre fonction de percevoir les objets, lesquels font la matière de nos connaissances, ne s'excerce aussi suivant des lois précises, qui influent sur la nature de ces connaissances. Reste seulement à savoir, 1°. si ces lois nous sont données par les objets, eux-mêmes? ou, 2°. si elles se trouvent en nous pour y attendre l'impression des objets, et marier leur action propre à cette impression étrangère.

Digitized by Google

De ces deux questions, d'où dépend évidemment toute la théorie de nos connaissances, résultent deux points de vue différens. Nous appellerons le premier le point de vue *empirique*, et le second (qui consiste à envisager certaines lois générales comme résidant en nous, et comme réglant les objets perçus et connus par nous) le point de vue *transcendental*. Examinons si nous sommes fondés à admettre l'idée d'un pareil point de vue.

Supposons une de ces machines d'optique connues sous le nom de *chambre obscure*, qui soit munie à l'ouverture par où elle reçoit la lumière d'un verre rouge. Tous les objets seront rouges au fond de la *chambre obscure*, et cette teinte rouge sera un produit de la nature du verre; ce verre est constitué de sorte que la couleur rouge doit être une loi, une forme universelle pour tous les objets perçus par lui. Si notre *chambre obscure* pouvait sentir et s'exprimer, elle ne manquerait pas de juger et de soutenir que les bâtimens, les arbres, les hommes, en un mot que toute la nature est rouge; elle se garderait bien de deviner d'abord que cette couleur générale dans les objets de sa connaissance, provient d'elle-même, de la constitution de l'organe par où elle reçoit des impressions.

Digitized by Google

Appliquons sur toutes les cires à cacheter différentes, une pierre gravée, qui représente, je suppose, une *Minerve*. Cette pierre, douée de sentiment, croira que toutes les cires existent sous la figure d'une *Minerve*, car elle ne les percevra que sous cette forme, laquelle sera évidemment la loi générale, la condition nécessaire de toutes les perceptions de notre pierre.

Trois miroirs, l'un *plan*, l'autre *cylindrique*, le troisième *conique*, reçoivent l'image du même objet; cette image sera très-différente pour les trois miroirs. D'où procède cette différence? De la structure de chacun, qui détermine la forme, la loi que doivent subir tous les objets qui s'y réfléchissent. Prêtons le sentiment et la parole à nos miroirs: Si celui qui est plan dit: *la chose qui est là, devant nous, est un beau cercle très-parfait,* » le cylindrique répliquera :» *point du tout, c'est un ovale prodigieusement allongé*, » et le conique protestera que: « *C'est* » *une espèce d'hyperbole double, dont l'écarte-* » *ment est manifeste.*» Dans le fait l'objet en lui-même ne sera peut-être aucune de ces choses, et cependant chacun des trois miroirs aura raison, car n'ayant réellement pour objet que sa propre représentation de la chose, représentation soumise au mode de sa construction intrinsèque, l'objet du premier sera bien évi-

Digitized by Google

demment un cercle, celui du second un ovale, et celui du troisième une hyperbole. Si l'entendement que nous avons prêté aux trois miroirs, au-lieu de leur servir a disputer à perte de vue, sur leurs objets, les *analyser*, les *retourner*, s'en faire des *idées* soi-disant *claires*, et à se traiter l'un l'autre de visionnaire et de fou, leur servait à se replier sur eux-mêmes pour s'étudier, et rechercher dans leur nature ce qui peut influer sur leurs perceptions, ils finiraient par s'entendre mutuellement, bien qu'aucun d'eux ne puisse jamais parvenir à connaître l'objet en lui-même. — Il pourrait bien en arriver autant à tous les métaphysiciens, s'ils prenaient le même parti.

De quoi est donc composée la connaissance que chacun des trois miroirs prend de l'objet qui l'affecte? 1°. D'une impression quelconque qui vient de l'objet; 2°. de l'impression de sa propre forme, que chacun mêle à l'impression extérieure. — De la combinaison intime de ces deux choses résulte: pour le premier miroir, la perception d'un objet circulaire; pour le second, d'un objet ovale; pour le troisième, d'un objet hyperbolique. Chacun rapporte cette perception, qui est en lui, à l'objet extérieur qui l'occasionne, et il complète ainsi ce qu'on appelle *expérience*. L'*expérience* en ce cas est

Digitized by Google

évidemment composée de deux sortes d'élémens constitutifs; d'élemens *objectifs*, c'est-à-dire, qui proviennent de l'objet, et d'élémens *subjectifs*, c'est-à-dire, qui proviennent du sujet *).

L'objet, à son tour, peut être ici considéré de deux manières: ou tel qu'il est en lui-même, ou tel que le perçoit chacun des miroirs. — En lui-même, il est une chose réelle, absolue; mais aucun de nos miroirs ne peut avoir la connaissance de la chose en cet état. — Perçu par le sujet, il n'est plus qu'une apparence, qu'un phénomène, qui ne ressemble aucunement à la chose telle qu'elle est en soi. Si nos miroirs, sans songer à l'objectif ni au subjectif, s'obstinent à soutenir que les objets sont réellement et en eux-mêmes, tels qu'ils les

---

*) *Sujet* est la personne qui connaît, l'homme en tant qu'il connaît, qu'il juge. Ce nom de *sujet* se donne par opposition à *objet*. *Subjectif* est ce qui appartient, ce qui est propre au sujet. Quand un hypocondre, par exemple, voit le monde en noir, on dit que ce noir est *subjectif*, qu'il n'a qu'une réalité *subjective* dans l'hypocondre et point du tout une réalité *objective*. D'un autre visionnaire qui verra le monde trop en couleur de rose, on dira de même, que cette couleur riante n'a qu'une réalité *subjective*. Il entre ainsi dans notre manière de juger beaucoup de *subjectif*, qui, amalgamé avec l'*objectif*, forme l'expérience, telle que nous la faisons des objets. Je multiplie à dessein les exemples, pour offrir au lecteur, sous toutes les formes, cette distinction nécessaire de la *subjectivité* et de l'*objectivité* dans la connaissance que nous prenons des choses.

Digitized by Google

perçoivent, si notre chambre obscure aussi déclare que le rouge est la loi universelle de toute la nature, et que sans rouge il n'y a pas de nature possible; si notre cachet arrête que la figure de *Minerve* est la constitution inhérente de toutes les cires, ils deviendront tous de braves *philosophes empiristes*, analyseront, classeront, éclairciront leurs idées, parleront peut-être du rapport de ces idées aux signes qu'ils inventeront pour se les communiquer, et tourneront ainsi dans un cercle étroit de raisonnement, où ils pourront se complaire beaucoup et se croire profonds, mais où leur philosophie ne fera pas de grands progrès.

Si un de nos miroirs, le cylindrique par exemple, plus méditatif que les autres, et rebuté de certaines contradictions qui naissent de la manière actuelle de philosopher, de l'impossibilité d'expliquer les choses si elles sont en effet telles qu'il les voit, etc..., s'avise enfin de ne plus ajouter foi aux apparences sensibles, et de chercher, à l'aide du raisonnement, comment les choses doivent être en effet en elles-mêmes, dès-lors il devient un philosophe rationnaliste, et il a déjà fait un pas de plus que l'empiriste vers la vérité. — Alors il peut donner carrière à sa raison et dire: » *Cet objet que je vois cir-* » *culaire est dans le fait triangulaire;*» ou,

Digitized by Google

» *Il est carré;*» ou, telle autre figure. Ou bien:
» *Cet objet n'existe pas en effet là où je le*
» *vois, il n'existe que dans mon idée.*» Ou bien:
» *Cet objet existe en effet, mais lui et moi ne*
» *faisons qu'un atôme, qu'un point, et c'est son*
» *rapport avec d'autres objets qui lui donne sa*
» *forme.*» — Il peut dire encore bien d'autres choses, et faire des systèmes de toutes les espèces.

Et comme dans tous ces systèmes, il ne cherche qu'à prononcer, de façon ou d'autre, sur la nature de choses qui ne sont pas lui, sur leur manière d'être indépendamment de la manière dont il les perçoit, nous appellerons son point de vue *transcendent*, sa philosophie, philosophie *transcendente*, etc....

Si cependant notre raisonneur venait un jour à penser que la manière dont il est construit peut bien influer sur celle dont il perçoit, dont il connaît et juge les choses, qu'en conséquence il s'occupât sérieusement de rechercher dans ses perceptions: qu'est-ce qui peut provenir de l'*objet*, et qu'est-ce qui peut provenir du *sujet*, c'est-à-dire, de lui-même, en tant que miroir cylindrique? ses recherches alors deviendraient *transcendentales*, son point de vue serait le *transcendentalisme* *).

*) Dans la suite de cet ouvrage, le lecteur ne doit pas un instant perdre de vue cette distinction du *Transcendent* et du *Transcen-*

Digitized by Google

Dès qu'un philosophe s'est mis dans ce point de vue transcendental, et qu'il entre sur le chemin indiqué, quel est le premier pas qu'il doit faire? C'est de chercher un principe sûr, une pierre de touche qui lui serve à discerner dans une expérience ce qui appartient à l'objet connu, de ce qui appartient au sujet connaissant, à distinguer les élémens subjectifs des élémens objectifs.

Pour cela, il s'offre à lui une double considération.

I. Le sujet restant toujours le même, ne variant jamais, les objets au contraire variant

---

dental, pas plus que celle de l'*objectif* et du *subjectif*. On pourrait dire que la philosophie *transcendente* est l'étude de l'*objectif* (considéré comme existant absolument et en lui-même), et la philosophie *transcendentale* l'étude du *subjectif* (mais seulement en tant que celui-ci doit concourir à la formation des objets). Tous les systèmes dogmatiques que nous avons indiqués dans l'article précédent, sont tous sans exception *transcendens*, du moins quant à leurs résultats. *Leibnitz* lui-même est transcendent, quand il suppose une *harmonie préétablie* et ses *monades*. Il l'est moins dans sa doctrine des idées innées. Il n'y a que le philosophe *critique* qui puisse être vraiment *transcendental*. Delà vient que l'on donne à la philosophie de *Kant* tantôt l'une et tantôt l'autre de ces dénominations. Son procédé est *critique*, c'est-à-dire examinateur; sa doctrine est *transcendentale*, c'est-à-dire qu'elle recherche ce que nous mettons du nôtre dans la connaissance des objets. Dès qu'on perd un instant ce fil pour prononcer sur les objets en eux-mêmes, on devient *transcendent*. Ces expressions techniques sont indispensables pour discerner des choses très-différentes, et soulagent plutôt l'esprit, qu'elles ne sont à charge à la mémoire.

Digitized by Google

sans cesse, et l'un n'ayant aucune raison de ressembler nécessairement à l'autre, il en résulte que tout ce qui, dans la représentation des objets sera constamment et invariablement le même, appartiendra au sujet; qu'au contraire ce qui sera accidentel, variable, passager et changeant, appartiendra à l'objet.

Sur quelque chose que je porte la vue, si j'aperçois par-tout une tache noire, ou verte, etc., d'une forme constante, au lieu d'en conclure que tous les objets portent nécessairement une tache noire ou verte, etc., ne sera-t-il pas plus raisonnable de penser que cette tache appartient à mon œil? Si quelque part où je sois, quelques sons variés que j'entende, il se mêle à tous un sifflement toujours constant et toujours le même, ne devrai-je pas en conclure que ce sifflement appartient à mon ouïe, et nullement aux objets qui me font entendre des sons variés, lesquels sons peuvent cesser et avoir lieu tour-à-tour?

Par les mêmes raisons, notre chambre obscure conclurait à bon droit, que la teinte rouge répandue également sur tous les objets, et sans laquelle elle n'en peut percevoir aucun, leur vient de sa propre nature à elle. La pierre gravée reconnaîtrait que cette figure de *Minerve*, seule forme sous laquelle elle puisse percevoir la cire,

Digitized by Google

est sa propre forme gravée en elle, et que les seules *accidences*, telles que la couleur rouge, ou noire, etc., le plus ou moins de ductilité, etc., appartiennent à la cire. Le miroir enfin découvrirait que cette forme allongée et oblongue qu'il trouve à tous les objets, leur est attribuée par sa propre forme cylindrique, qui modifie ainsi les images, etc.

Revenant enfin à l'homme, lequel est doué de la faculté de recevoir des impressions sensibles, et de la faculté d'élaborer ces impressions dans son intelligence par la pensée, nous chercherons de même s'il n'y a pas aussi quelques conditions subjectives de sa pensée et de sa sensibilité, qui deviennent les lois des objets à mesure qu'il les sent et qu'il les pense, et en tant qu'objets sentis et pensés par lui. Si cela est en effet, ces conditions de la cognition humaine, cette constitution de l'organe cognitif de l'homme, devront influer sur toutes ses connaissances, imprimer leur sceau à tous les objets, sans qu'ils puissent lui apparaître d'une autre manière. Nous rechercherons donc avec soin, dans tous les objets connus par l'homme, celles de leurs qualités qui paraissent invariables, nécessaires, universelles, et nous les séparerons de tout le reste, afin d'examiner si ces choses ne seraient pas autant d'élémens subjectifs de nos connais-

Digitized by Google

sances, que nous attribuons aux objets, et qui ne seraient en effet que le résultat de notre propre nature et de notre manière de voir ces objets.

II. La seconde considération, c'est que la vue et la connaissance d'un objet, l'expérience d'un fait, ne contiennent rien absolument que ce qui concerne cet objet, ou ce fait. Un second fait ne nous apprendra de même que ce qu'il est, jamais ce que doit être un troisième, encore moins ce qui doit arriver dans l'infinité des cas. Si donc nous rencontrons dans quelques-unes de nos connaissances ce caractère singulier, que l'expérience une fois faite, que l'objet une fois vu, nous donne cette certitude invincible: *que tous les objets doivent se ranger sous la même loi universelle*, nous serons autorisés à penser qu'il y a là quelque chose de plus que l'expérience extérieure, et que la loi universelle pourrait bien être une condition, une forme de notre propre manière de voir, un élément subjectif qui se joint aux impressions étrangères, en s'immisçant à nos connaissances comme partie constituante. — Ainsi est la teinte rouge dans la chambre obscure; ainsi est l'*étendue* pour l'homme; ainsi la certitude de certaines propositions, comme celle des mathématiques pures, etc.

Ce n'est point encore ici le lieu d'exposer tout

Digitized by Google

ce qui découle du point de vue transcendental. Il ne s'agit, pour le présent, que de faire comprendre quel il est, et d'en établir la possibilité. Remarquons cependant, que comme dans ces recherches, nous avons pour objet les premiers principes de nos sensations et de nos pensées, il s'en suit que notre point de vue transcendental doit se diriger vers ces dispositions originaires de notre nature, qui précèdent en nous toute sensation, toute pensée, toute expérience. Ces dispositions antérieures à toute expérience dans le sujet, se nomment *pures*, c'est-à-dire, primitives, et comme purifiées de toute impression étrangère à nous *). En tant que nous considérons ce qu'il peut y avoir de pur ou de primitif dans nos sensations, nous nommons notre sensibilité *pure*, ce qui ne veut dire autre chose, sinon que nous considérons ce qu'il peut y avoir de purement subjectif en elle. C'est en ce sens que nous dirons aussi entendement *pur*, raison *pure*. Enfin nous appellerons le système des principes que nous trouverons sur cette voie, la philosophie *pure*. Ainsi la méthode *critique*

*) Ainsi le cylindrisme du miroir, son plus ou moins de poli, sa couleur, s'il est d'acier, ou de platine, ou de cuivre, ou de verre, etc.... sont ses formes ou dispositions *pures*, lesquelles précèdent en lui la perception de l'objet, et influeront sur la manière dont il le percevra.

Digitized by Google

a du nous conduire au *transcendentalisme*, et celui ci nous conduit au *purisme* *).

Avant que de passer au transcendentalisme pur, tel que l'expose *Kant*, nous pouvons nous arrêter un moment sur quelques-uns des résultats d'un point de vue transcendental dans le champ de l'expérience. De cette nature étaient déjà les exemples donnés au commencement de cet article. En voici quelques autres, qui étant immédiatement tirés de l'homme, seront peut-être plus convenables, et plus utiles à l'intelligence de ce qui suivra.

Un bateau suit le fil d'une rivière, le rivage, les arbres, les collines fuient, ou semblent fuir. De deux personnes qui sont placés dans ce bateau, l'une dit: » *Le rivage marche*," elle est empiriste; l'autre dit: » *C'est nous qui* » *marchons*, *et qui attribuons ce mouvement*

---

*) Cette nouvelle doctrine, en tant que rationnelle, se trouve, comme le *Rationnalisme* en général, opposée à l'*Empirisme*. Le but du *Purisme* cependant, n'étant que la recherche des bases et des élémens de l'expérience, on devrait plutôt le regarder comme le fondement d'un empirisme raisonnable, et comme le traité préliminaire où sont fixées la valeur et la certitude de l'expérience. D'un autre côté, si l'empirisme reste superficiel et aveugle, admettant la sensation et l'expérience pour élémens de nos connaissances, sans avoir fait passer à la coupelle ces prétendus élémens, dans ce cas le purisme lui est diamétralement opposé.

Digitized by Google

» *au rivage*," celle-ci est dans un point de vue transcendental.

On sait combien, dans le système de *Ptolemée*, l'astronomie était soumise à d'inextricables difficultés. Ce systeme procédait d'un point de vue empirique en astronomie. » *Nous voyons tourner* » *le soleil et tous les astres autour de la terre*, » disait-on, *donc ils tournent en effet autour* » *de la terre*." — *Copernic* vient, et dit: » *Toute* » *cette rotation apparente n'est que subjective;* » *elle appartient à l'homme, qui l'attribue à tout* » *le ciel; c'est le spectateur seul qui tourne, le* » *soleil et les astres restent en repos*.". Il est clair que *Copernic* s'était alors placé dans un point de vue transcendental, distinguant dans l'aspect du ciel le subjectif de l'objectif.

On a sérieusement objecté à *Copernic* que si son système était vrai et si la terre tournait, nous aurions chaque vingt-quatre heures, la tête en bas et les pieds en haut *). La plupart des enfans, quand ils commençent à étudier, font volontiers la même objection. Elle est toute

*) Voyez le livre de *Morin*, professeur de mathématiques au collège royal, intitulé: *Alae telluris fractae* (Les aîles de la terre brisées). Le bon professeur ne voulait plus que la terre volât. Combien de *Morins* parmi les antagonistes de la philosophie transcendentale! Et le grand *Ticho-Brahé* lui-même, faisait aussi cette objection des *pieds en haut* et de la *tête en bas*. Combien il faut être en garde contre un jugement trop précipité!

Digitized by Google

empirique, et on en sent aujourd'hui le ridicule. *En haut* et *en bas*, appartiennent à l'homme, au sujet; faites abstraction de lui, il n'y a ni haut, ni bas dans les objets. Il en est de même de *avant* et *après*; un coup de canon est tiré dans un certain instant, un autre coup de canon est tiré dans un autre instant; si l'on juge que l'un a été tiré le premier, et l'autre ensuite, l'un *avant* et l'autre *après*, ce jugement procède comme le précédent d'une pure forme humaine; il n'y a ni avant ni après dans les choses en elles-mêmes, pas plus que de haut ni de bas.

On croyait assez généralement depuis le commencement du monde, que les couleurs étaient dans les objets colorés, et qu'une chose, par exemple, qui paraissait verte, était verte en effet. C'était le point de vue empirique. *Descartes* arrive, se met dans le point de vue transcendental, et prouve que les couleurs sont dans l'oeil, qu'il n'existe rien de semblable dans les objets *). Un seul raisonnement détruit une habitude de soixante siècles, habitude que le sentiment, et ce qu'on appelle le sens commun, appuyaient de toute leur puissance.

---

*) Voyez la *Dioptrique* de *Descartes*, chap. IV, § 6. — La troisième de ses *Méditations*, et sur-tout son *Tractatus de lumine, ut et de aliis sensuum objectis primariis.* Le premier chapitre traite, *De differentiâ sensuum et rerum eos efficientium.*

Digitized by Google

Puisqu'en effet, comme il est maintenant reconnu de tout le monde, ce que j'appelle *couleur* naît dans mon oeil à l'occasion des objets qui le frappent, il entre donc dans la perception d'une couleur des élémens objectifs et des élémens subjectifs; mon oeil reçoit une impression qui l'ébranle et le met en activité (voilà l'objectif), la manière dont il reçoit cette impression (et voici le subjectif), lui donne la qualité de couleur, perception unique résultante de la synthèse (c'est-à-dire, union intime) de l'impression donnée par l'objet et de celle donnée par l'organe.

Puisque l'impression extérieure arrivant à l'oeil, y trouve une force, une faculté qui la transforme en couleur, il est évident que cette force, cette faculté, résidait dans l'oeil avant l'impression, quoiqu'elle ne s'exerce et ne se déploie qu'à son occasion. Nous ne voyons des couleurs que quand notre oeil est affecté par des objets; mais le principe des couleurs, la forme colorante est dans l'essence même de l'oeil; et personne ne prétendra que ce sont les objets qui nous créent des yeux.

Et puisque toutes les impressions que reçoit l'oeil se transforment en couleurs, que la couleur en général est la seule forme sous laquelle l'oeil puisse avoir des perceptions (les *figures* mêmes n'étant pour l'oeil distinctes les unes des autres

Digitized by Google

que par une différence de coloris), il n'y a nul empêchement à dire que la forme nécessaire et primitive de l'oeil est la *colorisation*, ou si l'on veut la *lumière*, en tant que principe colorant. — Le produit de cette forme inhérente à notre vision, est non-seulement que nous voyons toute la nature colorée, mais encore que cela nous semble indispensable, et qu'il nous est impossible de nous imaginer une nature vue, et qui ne serait pas colorée.

On peut dire quelque chose de tout semblable quant aux autres organes. Le *son* n'existe que dans l'oreille. Supprimez toutes les oreilles, vous supprimez du même coup tous les sons. Il restera des corps ébranlés, frémissans, de l'air en vibration, tout ce que l'on voudra, mais il n'y aura pas de son. C'est l'organe de l'ouïe, qui, alors qu'il reçoit une impression, l'élabore, et la constitue *son*. C'est là la nature, l'essence, la forme originaire de l'ouïe. — *L'odeur* que j'attribue à une rose n'existe que dans mon odorat; il y a peut-être des particules qui s'échappent de la rose, qui voltigent vers mon odorat, tout cela est possible, mais ces particules ne sont pas une odeur; c'est mon organe qui de leur impression fait une odeur, qui lui donne cette forme en vertu de sa propre forme, de sa disposition originaire. — Les *saveurs* ne sont

Digitized by Google

de même que les produits de l'organe du goût; la *dureté* et les autres qualités tactiles des corps, que les produits du toucher.

Nous pourrions donc projeter le tableau suivant des formes que les cinq organes de nos sens extérieurs donnent à leurs sensations respectives, en vertu de leur constitution et d'une force particulière qui réside en chacun d'eux.

I.	Forme de la *vision*.....	Colorisation.
II.	—— de *l'ouïe*.....	Résonnance.
III.	—— de *l'odorat*.....	Odoration.
IV.	—— du *goût*.....	Saporation.
V.	—— du *tact*.....	Tangibilité.

Cette méthode de discerner dans les impressions de nos organes ce qui leur appartient et que nous sommes habitués à rapporter aux objets extérieurs, est sans contredit une sorte de transcendentalisme. Mais comme il ne s'agit ici que de nos organes corporels, qui sont eux-mêmes des objets extérieurs à notre sentiment, des objets empiriques sur la connnaissance desquels un transcendentalisme *pur* doit auparavant prononcer, ainsi que sur la connaissance de tous les corps en général, nous nommerons celui-ci, qui n'est au fond qu'une doctrine connue maintenant de tout le monde, *transcendentalisme empirique*.

Digitized by Google

Encore un dernier exemple. Personne ne croira que l'estomac soit un produit des alimens qu'il reçoit; et puisqu'il les reçoit et les digère, chacun conviendra qu'il était déjà la comme estomac, alors qu'il les a reçus. Mais de cet estomac, quand des alimens lui ont été confiés, provient du chyle, puis du sang, et il pourrait se trouver des gens qui penseraient que ce chyle et ce sang ne sont autre chose que les alimens eux-mêmes, lesquels se sont ainsi transformés. L'estomac n'est, pour ceux qui pensent ainsi, qu'un creuset, qu'une poche quelconque où la matière a fermenté par elle-même, et d'ou elle est ressortie comme chyle.

Il en est tout autrement de celui qui reconnaît dans le chyle deux sortes d'élémens: 1°. ceux pris des alimens, 2°. ceux pris de l'estomac. S'attachant à examiner ce récipient, il y découvre des sucs gastriques, une certaine force efficace, virtuelle, qui le constitue organe digestif, et sans laquelle jamais il n'en serait résulté du chyle *). La théorie de ces facultés originaires,

*) Mille plantes croissent sur le même terrain, pompent la même eau, absorbent le même air, le même oxigène, en un mot elles reçoivent les mêmes élémens objectifs. Toutes cependant en font des résultats différens, parce que chacune y mêle d'autres élémens subjectifs, que chacune a son *moule intérieur*, son *nisus formativus*,

Digitized by Google

de cette disposition essentielle, de ces formes actives de l'estomac, pourrait s'appeler la *physiologie transcendentale* de l'estomac. Elle aurait à nous exposer ce qui dans cet organe rend une digestion, une transmutation en chyle possible; et, comme si elle eût assisté au mystère de sa formation, elle nous dévoilerait les vertus, les principes efficaces que son créateur aurait mis en lui pour remplir cette destination.

Or, comme nous avons un organe *digestif*, nous avons aussi un organe *cognitif*, lequel a de même ses alimens propres (les *impressions sensibles*), ses facultés virtuelles, plastiques, ses formes, ses conditions; enfin un résultat vivant, un sang et un chyle (les *connaissances* qui circulent dans toutes les ramifications de notre entendement). Nous serons aussi en droit de demander une théorie de cet organe cognitif, sur-tout à ceux qui prétendront nous instruire sur l'orgine et la nature des premiers principes de nos connaissances. Nous leur demanderons

---

sa manière d'élaborer, ses formes plastiques différentes. D'où vient que le suc des mêmes fleurs devient tout autre chose chez une abeille, que chez un papillon? de ce que chacun de ces animaux est constitué originairement d'autre manière. Ce serait une erreur de croire que le suc des fleurs est du miel tout fait, sans le concours de la force élaboratrice de l'abeille; ainsi c'est une erreur de croire que l'impression extérieure devient connaissance chez l'homme, sans nulle élaboration, et sans une force primitive à cet effet.

Digitized by Google

quelles sont les modifications que la nature de cet organe cognitif apporte dans nos connaissances? quelle influence il y exerce en vertu de sa manière d'être propre? quelles lois et quelles formes son auteur a caché dans sa contexture, alors qu'il lui a dit: » *Sois la cognition de l'homme*?"

En voilà assez, je pense, pour faire concevoir la simple idée d'un point de vue transcendental, pour le distinguer du transcendent en général, et du point de vue empirique en particulier. Une philosophie transcendentale a ce problème à resoudre: *Notre manière de connaître se règle-t-elle d'après les objets, ou les objets se règlent-ils d'après notre manière de connaître?* Ou bien, ce qui revient au même: *Démontrer l'influence de la nature de l'entendement sur la nature des connaissances.* La philosophie transcendentale est donc la science qui doit répondre à la question que nous avons reconnu plus haut pour être la première qui s'offre à la spéculation, et qu'il n'est pas permis, à la spéculation de laisser sans réponse. Elle est donc la première en date, et comme les prolégomènes de tout le savoir humain.

Digitized by Google

VII.

Quelle philosophie règne maintenant en France? — En particulier quelle métaphysique et quelle morale? — Période des scholastiques..... — des sceptiques..... — des cartésiens.... — des encyclopédistes et des beaux-esprit.

Quand l'Europe occidentale commença à sortir du long déluge d'ignorance qui sépare les nations modernes de l'antiquité grecque et romaine, le penchant naturel de l'homme vers la spéculation se manifesta vivement, et donna naissance à une philosophie, laquelle ne fut pas toujours la même dans le même tems, ni dans des tems consécutifs, mais que l'on désigne d'ordinaire sous le nom commun de scholastique. La France est l'une des contrées où la scholastique fut cultivée avec le plus d'ardeur et le plus de succès. Ceux qui croiraient l'esprit de la nation incompatible avec les arduosités de la plus subtile dialectique, auraient contre eux l'histoire de la philosophie pendant les cinq siècles qui suivirent le dixième. S'il leur en coûtait trop

Digitized by Google

de feuilleter, pour se convaincre, les nombreux écrits des péripatéticiens, des théologiens et des mystiques de toutes couleurs, depuis *Abélard*, *Bérenger*, *Hildebert*, etc....., ils n'auraient qu'à jeter les yeux sur le quatrième tome de l'*Histoire littéraire de France* par les bénédictins de *St. Maur*. Ils y verraient l'assiduité Française aux prises avec les difficultés les plus inextricables des livres d'*Aristote* malentendus, qu'on voulait faire concorder avec ceux du grand évêque d'Hippone et des autres pères de l'église. Paris était le plus brillant théâtre pour les athlètes de l'école, et les *Thomas*, les *Scot* s'y rendaient pour trouver des antagonistes et des juges dignes d'eux. Les historiographes bénédictins, il est vrai, maltraitent un peu la scholastique; mais ils avaient pour cela leurs raisons. Ce qui doit paraître plus étrange, c'est de voir cette même scholastique honnie et huée par des gens qui en savent à peine le nom, et qui ne seraient pas en état de trouver le fort ou le faible d'un seul de ses argumens. Mais on crie volontiers haro sur le vaincu dans le bon pays de France. Le mot de scholastique est depuis long-tems, parmi la populace philosophique, un épouvantail comme celui d'aristocratie en a été un dans les premières années de la révolution. Cependant on doit à ces

Digitized by Google

scholastiques, c'est-à-dire, à ces érudits qui exposaient leur doctrine dans les écoles (et où l'exposerait-on ?), une foule de connaissances indispensables, et les premiers fondemens de l'édifice des sciences. Ils ont montré dans toute son étendue l'emploi que l'esprit humain pouvait faire de l'instrument logique. Ils en ont perfectionné, arrondi et fini la science. Ils ont purifié, ennobli et intellectualisé l'idée de l'être suprême. Enfin ce n'est qu'élevés par eux, et aidés de tant de connaissances préparatoires cultivées par eux, que leurs adversaires ont pu les attaquer avec avantage. Il ne serait pas à désirer de voir renaître la scholastique, mais il ne faut pas la rabaisser au-dessous de sa valeur. Elle mettait sur le chemin d'une métaphysique rationnelle, et par là valait toujours mieux que l'empirisme. On la tourne volontiers en ridicule, tandis qu'il n'y a de ridicule que l'ignorance qui tranche sur ce qu'elle ne connaît pas. A peine sait-on, par exemple, que les scholastiques furent, à une certaine époque, partagés en deux sectes qui disputèrent avec beaucoup de chaleur, celle des *universaux* et celle des *nominaux*. Ces derniers soutenaient contre l'opinion de leurs adversaires, que les idées de *genres*, d'*espèces*, de *classes*, d'*ordre*, de *ressemblance*, de *différence*, etc..... n'étaient pas fondées dans

Digitized by Google

la nature des choses, mais bien dans celle de l'esprit humain, n'obtenant la réalité, et comme le sceau de leur existence, que du *nom* par lequel l'homme les désignait, pour ranger ses connaissances d'une façon plus commode *). Depuis que *Buffon* a réchauffé et proclamé cette doctrine, chacun la caresse et convient que la nature ne nous offre que des individus, que c'est nous qui transportons en elle les rapports de ressemblance, d'espèce, de genre, etc.... On prononce cependant toujours avec un ton capable, que la querelle des universaux et des nominaux était *puérile;* et il y allait, sans qu'on s'en aperçoive, de la nature de l'entendement humain.

Cependant il faut convenir que l'école avait besoin d'une immense réforme; elle avait abusé de la dialectique; elle avait fait une alliance monstrueuse de la philosophie payenne et de la

---

*) *Roscelin*, père des *Nominaux*, fut homme d'une forte tête. Au reste, la scholastique paraît sous un tout autre point de vue que celui du préjugé vulgaire, quand on a seulement lu ce que *Tiedemann* en a dit dans son *Esprit de la philosophie spéculative*, et le baron d'*Eberstein* dans son livre sur *la Logique et la Métaphysique des Purs-péripatéticiens*, où il se trouve entre autres un morceau curieux sur les *Universaux* et les *Nominaux* (ou mieux sur les *Réalistes* et les *Nominalistes*). Impr. à Halle. 1800.

Digitized by Google

théologie chrétienne. Elle avait même ouvert çà et là ses portes aux rêveries de la cabale, et devait révolter les bons esprits, qui marchant avec un siècle où les lumières allaient en croissant, désiraient une philosophie plus pure et moins sophistiquée. Enfin *Rabelais*, par ses facéties satyriques, *Ramus* par ses raisonnemens (qui lui coûtèrent, hélas, la vie), *Sanchez* dans ses leçons publiques, à Toulouse, le fragmentaire *Montagne* et son systématique disciple *Charron*, dans leurs écrits, attaquèrent ouvertement la doctrine qui dogmatisait depuis plusieurs siècles, et lui enlevèrent la plupart de ses partisans.

Quand un jeune arbre a pris une croissance fausse et oblique, on ne le redresse pas sans le pencher avec violence de l'autre côte; ce n'est qu'après l'y avoir tenu assujéti long-tems qu'il reprend enfin sa véritable direction. Les philosophes que je viens de nommer, sortant donc d'un dogmatisme absolu et intolérant, se jetérent dans le doute le plus exagéré *), et fondèrent une époque sceptique qui succéda à la scholastique, ou plutôt qui règna conjointement avec elle, celle-ci plus étroitement confinée dans les cloîtres et les chaires, celle là dans la monde et

*) » Le monde, dit *Luther*, ressemble à un paysan ivre. Veut-on » le mettre en selle d'un côté, il retombe de l'autre. »

Digitized by Google

parmi les savans du bon ton. Il s'en faut de beaucaup que cette secte sceptique soit tout-à-fait éteinte; elle compte encore d'estimables partisans, en dans un tems peu éloigné de sa naissance elle a produit *Lamotte-le-Vayer*, *Huet*, *Bayle*, et autres écrivains distingués. Quant à la scholastique, envain *Erasme*, *Vivès*, *Mélanchton* et autres cherchèrent à la ranimer, à la purger de ses vises, à lui donner une meilleure constitution; son heure était venue, et l'opinion qui vivifie tout s'était retiré d'elle.

Les choses étaient, à-peu-près, en cet état, quand *Descartes* parut. Il étudia long-tems avec avidité, mais sans plan et sans but, tout ce qui s'offrit à lui. Rebuté der livres, dont il n'avait pas appris ce qu'il en espérait apprendre, il s'abandonna tout entier à l'étude des hommes et des choses, et se mit à lire, comme il le disait, *dans le grand livre de la nature*. Sa curiosité ne fut guères plus satisfaite par cette lecture qu'elle ne l'avait été par celle des autres livres: il rencontrait à chaque pas des difficultés insurmontables pour lui, des énigmes inexplicables; l'expérience ne lui enseignait rien sur ce qu'il voulait savoir, et qui devait être le fondement de toute expérience. Séduit par ces considérations, et par celles que nous avons touchées dans

Digitized by Google

l'article précédent, *Descartes* résolut enfin d'oublier tout ce qu'il avait appris d'objectif, et d'en revenir à l'étude subjective de lui-même et de son entendement, Il se livra dès-lors à la contemplation solitaire, méditant avec assiduité sur la source de sa pensée et de sa conviction, révoquant en doute, rejetant universellement et par provision, toute science, toute connaissance acquise, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu la sanction du maître intérieur qu'il allait interroger. *)

Ce qu'il y a de très-extraordinaire et d'unique peut-être dans l'histoire de la raison spéculative, c'est que de ce pyrrhonisme désespéré il résulta chez son auteur le dogmatisme le plus tranchant et le plus outré. Mais par là même *Descartes* gagna un plus grand nombre de sectateurs. L'enseigne du sceptique qu'il avait arborée lui attira le monde, et son système neuf, hardi, appuyé de raissonnemens très-brillans et très-spécieux, lui attacha grand nombre de savans et de suppôts de l'école. *Des-*

---

*) Bien des gens ne connaissent plus guères de ce grand réformateur de la philosophie que son renoncement à toute science et son scepticisme absolu. Leur renoncement est différent du sien, en ce qu'il a lieu avant l'acquisition, ce qui est sans contredit plus expéditif. Mais comme le doute de *Descartes* s'appelle d'ordinaire un doute *savant*, ils se croient savans parce qu'ils doutent, et ils ne doutent que parce qu'ils ignorent.

Digitized by Google

cartes pensa par lui-même, et cela seul le rendit propre à former des penseurs; invitant chacun à rentrer en lui-même, et à partir de sa propre conviction, il offrait un moyen de ne pas même s'égarer avec lui. Il brisa l'esclavage de la pensée, et suscita un mode actif de philosopher, au lieu du mode passif et historique qui était en usage avant lui. Il effaça le honteux *jurare in verba magistri*, qui ôtait toute autonomie à la raison. C'est là son plus grand mérite, et le service le plus essentiel qu'il ait rendu à la philosophie. » *Penses par toi-même et ne juges de rien sur parole*," telle est la devise de l'école cartésienne, devise qui renferme l'une des règles de discipline les plus importante pour l'esprit philosophique.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'où était fondé ce doute exagéré et sans restriction où *Descartes* prétendait se placer, et si, comme le disait *Gassendi*, ce n'était pas tout bonnement une *mauvaise plaisanterie?* Ce qui le prouverait assez, c'est, je le répète, le saut violent que *Descartes* fit pour en sortir, comme s'il s'y fût trouvé mal à son aise, et pour se jeter dans un dogmatisme où il oublia tout-à-fait sa résolution, probablement peu réfléchie, de douter et de ne se rendre qu'à la conviction. Était-il bien convaincu, quand il distribua l'univers par *tourbillons*,

Digitized by Google

et qu'il mit l'ame dans la *glande pinéale?* On connaît à présent le défaut de sa conclusion: » *Je pense, donc j'existe.*" Mais *Descartes*, ainsi que tous les génies faits pour dominer leur siècle, exerça une influence puissante sur le sien. Il échauffa tous les esprits de l'ardeur de la spéculation; le feu qu'il avait allumé dura long-tems et jeta de vives étincelles.

Avec lui commença l'époque vraiment philosophique dont peut se glorifier la France. Il avait entrepris de constituer la philosophie, et en particulier la métaphysique, comme science, et cet essai fut secondé par ses successeurs; son école fut une école savante; il en est sorti une foule d'indications et de traits lumineux qui ne se perdront jamais. Plusieurs cartésiens allèrent plus loin que leur fondateur, et souvent n'eurent de commun avec lui que quelques points de sa doctrine; l'un le doute, l'autre l'examen de soi-même, un troisième le dogme de l'existence de Dieu prouvée par l'existence de l'esprit de l'homme, etc... Tous portaient avec orgueil le nom de cartésiens, parce qu'en effet *Descartes* les avait tous mis sur la voie, etc... Ce nom restera toujours sacré pour les amis de la sagesse et de la véritable science. C'est sur tout parmi les solitaires de *Port-Royal*, qu'il faut chercher les beaux jours de la philosophie

Digitized by Google

française *). Ils se sont éteints avec eux. Quelques penseurs autonomes, *La Bruyère*, *Fénélon* et d'autres, entraînés par la tendance que les cartésiens avaient imprimé à l'esprit de leurs contemporains, se frayèrent des routes nouvelles; mais ils ne purent réussir à soutenir le goût de la méditation, qui déclinait chaque jour, et *Fontenelle*, qu'on peut appeler le dernier des romains, le vit dépérir entièrement.

La philosophie cartésienne s'était livrée à de grands écarts, elle avait mis en avant des hypothèses insoutenables, lesquelles tombaient peu-à-peu d'elles-mêmes par les progrès que faisaient les autres sciences, et décréditaient ainsi toute la masse du cartésianisme. Le public, qui ne pénètre pas jusqu'au fond des choses, juge d'après l'évènement ou d'après de simples résultats; et voyant que les principes de *Descartes* l'avaient conduit à des erreurs, on conclut, sans autre examen, que ses principes en eux-mêmes

---

*) Les disputes sur la grace, entre les *Jansénistes* et leurs adversaires, contribuèrent aussi à alimenter le goût de la spéculation, après en avoir été elles-mêmes un des résultats. Ainsi les plantes, produit de la terre végétale, deviennent terre à leur tour, et renforcent l'activité de cette mère commune. La polémique des *Jansenistes* et des *Molinistes* roulait au fonds sur la question du libre artibre, et a produit sur cet objet des écrits pleins de sagacité et de jugement.

Digitized by Google

étaient erronés. Cependant il se peut que quelqu'un soit parti d'un bon principe et se soit égaré dans les pas suivans ; il y a si loin d'un bon dessein à une bonne exécution ! Dans ce cas, il convient de revenir au principe, de juger le dessein et de faire mieux si l'on peut. Mais il était trop tard, et il en devait trop coûter. Le goût de la solitude et l'intérêt de la méditation s'étaient évanouis en France. On dirait que ces accès réguliers et passagers sont propres à notre espèce, qui fatiguée de suivre une même direction, a besoin d'en changer, et de varier les objets de son activité.

L'immense population de Paris, les richesses qui s'y concentraient pour alimenter le luxe et les plaisirs, la sorte d'oisiveté qui règne toujours plus ou moins dans une grande ville qui n'est pas commerçante, le voisinage d'une cour brillante, le séjour de presque tous les grands du royaume, avaient fait de cette capitale le centre unique où la renommée et les récompenses les plus flatteuses se distribuaient aux gens de lettres. Paris décidait en dernier ressort, et l'influence qu'il a exercé sur la culture intellectuelle de la nation est incalculable. La république des lettres françaises s'était peu-à-peu concentrée dans ses murs, et hors d'eux il n'y avait, il n'y a plus

Digitized by Google

encore de salut pour ses membres. Les princes, chefs de la nation, et leurs ministres accordaient une protection signalée aux belles-lettres et aux arts qui flattaient leur orgueil en promettant de les immortaliser, ainsi qu'aux sciences utiles qui devaient accroître les forces et les ressources de l'état. Comment serait-il entré dans leur plan d'encourager la science de l'homme intérieur? et a quel titre la méditation, la vraie philosophie auraient-elles pu avoir part à leur faveur? être amusés, chantés par les beaux-arts, enrichis par les découvertes de l'astronomie, de la chimie, de la physique, que leur fallait-il de plus? à quoi bon raisonner? à quoi bon des sciences dont le profit net ne va pas à la trésorerie *)? à quoi bon, sur-tout, la plus élevée, la plus noble, mais dont l'empire n'est pas de ce monde? La philosophie qui d'ailleurs n'offrait pas encore de résultats bien satisfaisans, tomba de plus en plus dans un discrédit politique, qui devint

*) *Descartes* qui, par lui-même et par l'école qu'il fonda, contribua tant à faire compter la France parmi les contrées éclairées de l'Europe au dix-septième siècle, *Descartes* passa presque toute sa vie hors de France. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il obtint à grand'peine le brevet d'une pension de trois mille livres. *Christine*, reine de la pauvre Suède, lui en offrait douze mille pour le fixer auprès d'elle, alors qu'il mourut subitement. Encore sa pension de France ne lui fut-elle jamais payée, tandis que des comédiens et des poëtes courtisans étaient comblés de dons.

Digitized by Google

bien-tôt un discrédit littéraire. Une tragédie, un roman, une chanson, quelques pensées délicates et fines sur l'homme modifié par la cour, telles étaient les productions qui mettaient sur le chemin de la réputation, de la considération et des graces. Peu d'hommes de lettres ou de savans qui ne vécussent sous l'influence médiate ou immédiate, qui n'agissent et ne pensassent, plus ou moins, sous l'impulsion des riches de la capitale, tous personnages qui ne visaient qu'à une instruction superficielle, à une certaine philosophie pratique, une connaissance légère du cœur humain; sur-tout qui faisaient un cas exclusif du talent de la conversation spirituelle et aisée, du talent des riens, et des petits vers sans poësie. La dévotion connue des Français pour le beau sexe avait assuré aux femmes un empire illimité sur le moral de la nation; nulle part cette empire ne s'exerçait avec autant de plénitude que dans les cercles de la capitale qui donnaient le ton à la littérature. Delà cette tendance universelle vers le bel-esprit, vers les formes aimables et gracieuses, qui poussa l'élégance et le poli de l'expression dans la littérature française au plus haut point où elle pussent arriver *). Plaire devint une condition

*) Delà aussi le ton de *seigneur*, le ton *cavalier* et tranchant que le plus grand nombre des beaux-esprits français empruntèrent de

Digitized by Google

sans laquelle instruire n'était rien. Le gros de la nation obéit peu-à-peu à cette impulsion qui venait du centre; toutes les forces intellectuelles se dirigèrent vers le bel-esprit, et la philosophie fut universellement négligée. Quiconque savait tant bien que mal ses classiques, tournait bien un alexandrin, et dissertait avec facilité sur la prose ou sur les vers, était un grand homme. Il savait décider sur ce qui plaisait et occupait uniquement, il savait donc décider sur tout; on lui accordait volontiers une censure suprême dans la république des livres, et tout ce qui était noir et blanc était de son ressort. Ainsi s'établit peu-à-peu, parmi le plus grand nombre des Français, cette double manie, qui fait encore un des traits principaux de leur caractère comme juges du mérite littéraire, premièrement: de croire que le degré de culture d'une nation doit s'estimer d'après le plus ou le moins d'élégance du style de ses écrivains, d'après le nombre et la perfection de ses ouvrages de bel-esprit, en un mot, que tout le mérite intellectuel d'une nation est dans sa manière de traiter les belles-

---

la cour et de leurs *Mécènes*. Ce ton important est devenu celui de tous les petits juges littéraires. Mais de ce qu'il y avait des grands seigneurs ignorans, il ne suit pas que tous les ignorans dussent prendre les airs de grand seigneur.

Digitized by Google

lettres. Ainsi le Chinois pense que cette culture consiste dans le secret de la belle porcelaine et du beau vernis. — Et secondement, de n'estimer les sciences qu'en tant qu'elles offrent un but matériel et profitable, un résultat usuel, immédiat et sensible. Nous estimerons donc la géométrie, qui mesure notre terrain, et donne à nos ingénieurs des méthodes faciles de lever le pays ennemi, d'en assiéger avec succés les villes; nous estimerons l'astronomie, qui ouvre à nos vaisseaux les chemins de l'Inde et de l'Amérique; la minéralogie, qui exploite les richesses enfouies dans la terre, qui trouve du cuivre pour fondre nos conons, et du salpêtre pour les charger; la chimie qui préside à nos pharmacies et invente des procédés utiles pour les arts, et ainsi du reste *). — Le plaisir ou le gain, voila les deux mobiles de toutes nos facultés intellectuelles, les deux buts offerts au génie! C'est ce qu'on appelle *progrès des lumières, perfectionnement des sciences, conquêtes de l'esprit humain;* et

---

*) On ne veut apprendre la botanique, disait *Rousseau*, que pour trouver de l'*herbe aux lavemens*. Et si l'on examine à fond l'importance que le gouvernement donnait aux matières de religion, la protection qu'il accordait aux rites religieux, on verra que ses motifs n'étaient qu'une affaire de police. *La religion est un frein pour le peuple;* telle était la noble fonction qu'on attribuait à cet élan de l'ame vertueuse vers son maître et vers le bien.

Digitized by Google

de tant de belles phrases faites sur cet objet, la plupart ne signifient que cela. Il n'existe presque nulle part, cet intérêt pur de la science pour la science, du perfectionnement et de l'ennoblissement de l'homme en lui-même, il a été étouffé par celui de la dissipatiou et du lucre.

Quoi donc d'étrange, si au milieu de cette fermentation générale, de ces vues très-solides d'un côté, et frivoles à l'excès de l'autre, la philosophie et sur-tout la métaphysique n'ont pas trouvé un seul recoin où elles pussent prospérer et fructifier à l'aise? le terrible *à quoi bon?* les poursuivait et les honnissait, dans un pays où chacun répétait, à l'égard des plus hauts problèmes du savoir humain, la scène plaisante du *monsieur Josse de Molière;* où enfin le premier mérite d'un livre était d'être *bien écrit*, et où celui qui était mal *écrit* était chargé d'un arrêt irrévocable de réprobation.

De cette manière finit la periode des cartésiens, qui avait duré depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'aux premières années du dix-huitième, et commença cette période inphilosophique, que par rapport à la raison spéculative et aux sciences on pourrait nommer la barbarie du bel-esprit. Le raisonnement n'osa plus se montrer; l'homme méditatif passa pour un songe-creux, le métaphysicien pour un

Digitized by Google

adepte du grand-oeuvre. — *Poussière de l'école*, *galimatias*, *ergotisme!* devinrent les cris foudroyans dont on accueillit quiconque hasardait de mettre un peu d'exactitude dans ses argumens, de profondeur dans ses spéculations. Tout ce qui était inintelligible était de la *métaphysique;* ce qui ne se lisait pas tout courant comme une historiette était *abstrait* *). Les termes n'avaient plus de valeur; on ignorait qu'ils en avaient eu une; la philosophie était réduite au néant; et s'il fallait désigner par une dénomination précise l'état où la plupart des esprits étaient tombés à son égard, on n'en pourrait trouver d'autre que l'*indifférentisme.*

Cependant l'indifférentisme ne peut être universel ni de longue durée. La raison, qui même après les plus pénibles efforts, répugne à se reposer dans l'ataraxie des sceptiques, ne peut renier sa propre nature au point de se refuser tout essai de ses facultés pour la solution des grands

---

*) Qui n'a pas entendu accuser d'être *trop métaphysiques* d'innocens écrits dont les auteurs étaient bien surpris de ce reproche, des odes, des romans, des discours en vers? Si le *Cuisinier français* s'était avisé de s'étendre un peu sur les propriétés des épices qu'il mettait en oeuvre, on aurait jeté la pierre au cuisinier français, comme métaphysicien.

Digitized by Google

problèmes qui forment comme son essence. Il fallait une philosophie, il fallait une métaphysique, mais une métaphysique adaptée à la disposition générale, légère, facile à saisir et qui n'exigeât pas grande contention d'esprit. *Locke* avait écrit ses *Essais sur l'entendement humain*, ouvrage très-estimable sous un certain point de vue, où quelques questions de psycologie et de théorie du langage étaient supérieurement traitées, mais où l'auteur n'abordait sérieusement aucune des questions de la métaphysique. *Locke* devint donc le prophète du jour. Il avait assigné pour élémens et premiers principes de nos connaissances, la *sensation* et la *réflexion*. De là naissaient des *idées simples* que l'homme combinait, et il s'élevait par ce moyen à la connaissance de toute la nature. Il n'y avait de certitude que dans nos sensations, et les réflexions que nous faisions sur elles; ensuite la manière la plus infaillible de ne pas nous égarer dans la combinaison de nos idées, était de les représenter par des termes clairs, auxquels on adjoignît un sens précis, de manière qu'on n'en puisse jamais abuser. — Cette philosophie, en tant qu'elle ne prétend pas remplir l'office d'une métaphysique, offre sans contredit d'excellentes vues; elle s'oppose à tout vagabondage de l'esprit dans la région

Digitized by Google

des idées pures, mais n'y oppose qu'une défense négative et qui n'éclaire point. Elle retient l'homme sur le terrain salutaire de l'expérience et de l'observation, mais elle l'y laisse dans les ténèbres, et sans lui découvrir la nature de ce terrain. Elle enseigne qu'il n'y a de certitude que dans l'expérience, mais elle n'apprend pas pourquoi dans l'expérience, il y a de la certitude, et d'où procède cette certitude de l'expérience *).

Telle qu'elle était cependant, cette philosophie semblait encore trop forte et trop intellectuelle, trop *métaphysique* pour le public français; il y avait là une *réflexion* donnée pour une des sources de nos connaissances, et qui effarouchait bien des gens. On élimina cette importune réflexion, et la sensation resta seule en pleine possession de la source, du principe et du mode de nos connaissances. C'est la sensation *transformée* qui devint *idée*, *entendement*, *attention*, *réflexion*, *imagination*, *comparaison*, *jugement*, *passion*, *et toutes les facultés de l'ame*. Le *Lockianisme* dut cette réforme surtout à l'abbé de *Condillac*, qui crut avoir fait

*) Voyez à la fin du volume, l'*Appendice*, n°. 1, où l'empirisme de *Locke* est exposé en abrégé, avec une courte réfutation.

Digitized by Google

une très grande découverte *). La doctrine de *Locke* et celle de son disciple fut généralement

---

*) Il est difficile à qui lit sans prévention les oeuvres philosophiques de l'abbé de *Condillac* d'y trouver un plan quelconque et une unité de doctrine. On ne sait trop où il tend, ni ce qu'il est. En général on voit qu'il n'a jamais été bien d'accord avec lui-même, et n'a jamais eu un avis arrêté définitivement. Il nomme constamment *métaphysique* et *logique* tout ce qui n'est que de la psychologie expérimentale; il ne recherche pas comment nous sommes constitués pour connaître, mais comment nous agissons en connaissant: non pas qu'elles sont les règles formelles du raisonnement, mais ce que nous faisons en raisonnant. De la sorte il ne s'élève jamais au-dessus du fait, et ne peut en expliquer, ni la possibilité, ni l'origine, ni les lois. Il s'avise cependant quelque fois, pour un instant, de vouloir être métaphysicien tout de bon; c'est alors qu'on perd tout-à-fait le fil, et que sa véritable opinion en métaphysique est indéchiffrable. Tantôt il semble incliner pour le matérialisme le plus grossier, tantôt il se montre spiritualiste. Une fois il croit à l'existence des corps, une autre fois il la révoque en doute, avec celle de l'*étendue* et de la *durée*. Ici il a l'air d'embrasser le parti sceptique, là il se jète dans le dogmatisme. Il va même jusqu'à l'idéalisme et l'égoïsme. » *Soit*, dit-il, *que nous nous élevions jusques dans les cieux, soit que nous descendions dans les abymes, nous ne sortons point de nous-mêmes; et ce n'est jamais que notre propre pensée que nous apercevons.* » Cette opinion lui rit tellement, qu'il l'énonce, presque dans les mêmes termes, en tête de deux de ses plus importans traités, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, et l'*Art de penser*. Il dit de même dans le *Traité des sensations* (chap 8): » *Mais quelle est la cèr-* » *titude de mes connaissances? Je ne vois proprement que moi, je* » *ne jouis que de moi, car je ne vois que mes manières d'être.* » On trouve fréquemment chez lui des éclairs semblables de métaphysique, qui ne partent visiblement d'aucune conviction, ni d'aucune doctrine liée. On aurait beaucoup de peine à les faire concorder entre eux et avec sa doctrine empirique, à laquelle il

Digitized by Google

adoptée. C'est en gros, celle des principaux auteurs de l'*Encyclopédie*, malgré la bigarrure qui se remarque dans les divers articles philosophiques de ce volumineux dictionnaire, où l'un est fait par un cartésien, l'autre par un wolfien, celui-ci par un athée, celui-là par un théologien *). Cette doctrine, qui fait de quiconque voit et touche un profond métaphysicien, devint bientôt universelle. Bornée, tournant dans un petit cercle de conceptions, très-apte, par la matérialité de son principe, à devenir populaire, à être présentée d'une manière palpable aux esprits les moins capables d'abstraction, elle fit une fortune prodigieuse sous la plume des encyclopédistes, sous celle des *Diderot*, d'*Alembert*, d'*Argens*, *la Mettrie*, *Helvétius*, et surtout sous celle de *Voltaire*, qui tenant à bon droit le sceptre littéraire, avait voix prépondérante dans tout ce qui était ressort de

---

revient assez constamment, qui rapporte tout à la sensation, et qui suppose un *sujet* sentant avec des *objets* sentis, ce qui est tout l'opposé de l'égoïsme et du scepticisme. On voit qu'il a continuellement flotté entre *Gassendi* et *Locke* d'un côté, et *Descartes* de l'autre, et que par là-dessus il voulait à toute force paraître original.

*) C'est dire assez que par le nom d'*encyclopédistes*, j'entendrai toujours désigner les adhérens d'une certaine secte, et non pas le grand nombre d'écrivains estimables qui travaillèrent à l'*Encyclopédie*, et dont la plupart ne furent point des *encyclopédistes*.

Digitized by Google

la pensée *). Elle fut prônée et exaltée avec ce despotisme qui est le ton dominant des écrits sortis de la secte encyclopédique. Le sarcasme et l'ironie furent le lot de ses adversaires, et cela dans un pays où faire rire c'est presque toujours avoir raison, où les combats littéraires les plus graves se décident le plus souvent à coups de bonsmots. Celui qui est terrassé dans cette lutte a tort aux yeux du public; c'est une espèce de *jugement de Dieu* qui se pratiquera long-tems encore dans l'empire de lettres. La philosophie livrée en France à la classe des beaux-esprits et des écrivains à la mode, perdit donc en profondeur et en consistance tout ce qu'elle gagnait en agrémens et en popularité. Les penseurs de profession se turent, ou même il

---

*) » *Aimant le vrai, se défiant de tout ce qui est profond,* » *cherchant l'utile et ce qui est plus précieux, le faisant goûter* » *à la foule.* » C'est en ces termes que louait *Voltaire* M. *S....*, *ancien magistrat*, dans un *discours sur le progrès des connaissances humaines*, etc. lu à l'Académie de Lyon, en 1781. Voilà un bel éloge pour un philosophe, que *de se défier de tout ce qui est profond*, et de savoir faire goûter sa doctrine *à la foule!* Je ne sais si l'interprète de *Newton*, qui a voulu souvent être profond, et qui l'a bien été quelquefois, n'en déplaise à M. *S....*, eût été fort content de son panégyriste. Mais en quoi ce passage est remarquable, c'est qu'il caractérise à merveille la nouvelle philosophie française, et l'idée que ses propres apôtres avaient d'elle, craignant le *profond*, et visant à la *popularité*, ce qui l'a conduite au fade verbiage qui a fait depuis lors son essence.

Digitized by Google

cessa d'y en avoir. Le nom de la philosophie se rencontra par-tout, et la chose presque nulle part. On osa même donner à cette période de bavardage le titre de *siècle philosophique*, et dans aucun tems la vraie philosophie n'avait été aussi méconnue.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'exposer plus au long ce *sensualisme* étroit qui fait tout le fond de la nouvelle métaphysique française. Assez d'autres ouvrages où cette doctrine est ressassée, nous dispensent de cette tâche fastidieuse. Jetons seulement un coup-d'oeil sur la morale qui lui fut associée.

On sait qu'une des principales affaires de la secte qui donna cette philosophie à la France, fut, en retour, de lui ôter sa religion. Ceux que je désigne ici sous la dénomination générale d'encyclopédistes ne réussirent que trop bien à effacer le christianisme de presque tous les coeurs. La haine des prêtres et du culte dominant était en eux plus active que celle des hérétiques ne l'a jamais été chez les inquisiteurs. Quelques abus dans ce que la religion avait d'humain, c'est-à-dire, dans la conduite de ses ministres, leur servirent de levier. Mais toute religion a deux parties essentiellement différentes. L'une qui varie suivant les peuples et les

Digitized by Google

devienne religion, religion positive, rendue visible et palpable; tout comme il faut que les principes du droit de nature, qui servent de base au droit positif, subissent la forme extérieure d'une constitution civile, d'un gouvernement, ect..... La religiosité ne peut pas plus se passer de temples et de ministres, que la sociabilité ne peut se passer de tribunaux et de juges. Cela posé, l'entreprise de ceux qui crurent, poussés par de petites passions, pouvoir détruire la religion positive et sauver la religiosité, fut une entreprise chimérique. Ils eurent beau lui donner refuge dans des livres et dans des poëmes sous le titre de *religion naturelle*, laquelle devenait contradictoire en soi par la manière dont ils l'entendaient; une semblable religion naturelle est tout-à-fait contre nature. La voix morte des livres et des principes ne suffit pas au but *). On ne détruit pas la religiosité, mais on la rend inefficace, on ôte à l'ame le corps

*) Sur-tout quand ces principes contrarient dans le fait la doctrine qu'on veut enter sur eux par supplément; quand ils conduisent l'esprit conséquent au naturalisme, à l'athéisme, et qu'on veut, bon gré malgré, leur associer le déisme. Il en est autrement d'une philosophie vivante, qui s'attache à la conscience de l'homme, sans en être repoussée par sa raison, qui offre des formes précises et systématiques. Une telle philosophie fonde une sorte de religion intérieure, et par là devient plus propre à sauver la religiosité, comme aussi à tenir lieu du positif de la religion.

Digitized by Google

à l'aide duquel elle opérait; et dans ce monde sensible, il n'est pas d'usage que l'ame agisse toute seule. On ne détruit pas la croyance et l'idée d'un Dieu, mais elle reste croyance et idée infertile et inactive, pur esprit dans le monde des corps. On a une religiosité spéculative, et un athéisme pratique. C'est ce qui résulta en effet des travaux et des beaux raisonnemens des encyclopédistes; quelques-uns de leurs disciples voulurent être déistes par spéculation, tous furent athées par le fait.

D'autres encyclopédistes plus passionnés, plus conséquens si l'on veut, prêchèrent ouvertement le naturalisme, l'athéisme, et frappèrent sans distinction sur la religion et sur la religiosité. Le *Système de la nature* parut, et une foule d'écrits de la même école qui prêchaient la même doctrine. Ils flattaient d'un côté la hardiesse de l'esprit, de l'autre la corruption du cœur, et ils firent un grand nombre de prosélytes. C'est encore là qu'en est, à-peu-près, la philosophie française par son côté religieux et métaphysique: le *Système de la nature* est son véritable code.

J'ai dit que les encyclopédistes athées étaient les plus conséquens; et en effet, il est impossible que leur doctrine spéculative les conduise ailleurs qu'à l'athéisme. Ceux qui avec

Digitized by Google

l'empirisme pur et simple ont voulu allier la croyance d'un Dieu, ont fait sur ce point divorce avec leur propre philosophie, et ont tiré leur dogme divin de tout autre part *). Mais celui qui veut raisonner et déduire conséquemment, en admettant l'expérience et le fait sensible pour l'unique origine de nos connaissances, ne peut arriver par ce chemin à la connaissances d'un Dieu. En effet, je reconnais dans la nature des lois constantes qui sont les lois de cette nature; j'y vois une machine, dont moi-même je fais partie, et qui se meut suivant des lois nécessaires. L'expérience ni la sensation ne m'apprennent rien sur un être différent de cette nature; et mes sens, ne trouvant que la matière, ne m'enseignent que le matérialisme. Le raisonnement prouve pour Dieu, et prouve contre Dieu avec la même évidence. L'un tire de la contemplation de l'univers l'idée d'ordre, d'intelligence et d'un ouvrier suprême: l'autre n'y trouve que mécanisme, lois de la matière

*) *Locke* était très-religieux avant sa philosophie, et il est resté ensuite religieux malgré sa philosophie, qui ne devait le mener qu'au matérialisme. Si avec elle il y a des gens qui croyent en Dieu, c'est qu'ils n'y regardent pas de si près, et qu'ils aiment mieux croire en Dieu que d'être conséquens. M. l'évêque du Puis a eu bien raison en démontrant à ces déistes qu'il faillait, ou changer leur symbole philosophique, ou embrasser hautement l'athéisme.

Digitized by Google

et hazard. Mais pourquoi aller chercher Dieu si loin? Dieu est plus près de l'homme que cela; le raisonnement humain ne le démontre pas, et il n'a pas besoin des deux prémisses d'un syllogisme pour se tenir debout, comme le colosse de Rhodes appuyé sur ses deux rochers.

Dès qu'on eut placé les *sens* sur le trône de la métaphysique, l'analogie conduisit bientôt à placer l'*intérêt* sur celui de la morale. Ceux qui admettaient le fait et l'expérience pour principe de toutes nos connaissances, ne pouvaient pas aller en morale au-delà du fait; d'où naîtraient pour eux des conceptions universelles et nécessaires de *devoir*, de *juste*, de *bien?* Ils ne voient que l'action, et dans l'action que son motif prochain et sensible: et comme il n'est que trop vrai que l'amour de soi et l'attrait du plaisir sont les motifs prochains de presque toutes les actions humaines, nos observateurs scrupuleux de la nature, esclaves de l'expérience, déclarèrent que l'amour de soi, l'attrait du bien-être étaient les seuls principes des actions humaines, les bases de toute moralité. Mais on voit évidemment qu'en ceci, ils déclaraient ce que l'homme faisait communément, non ce qu'il devait faire; qu'ils étaient les historiens, non les législateurs de nos actions; et qu'est-ce qu'une

Digitized by Google

morale qui n'est pas législatrice, qui ne nous trace pas des *devoirs?* — Ils étaient de plus mauvais historiens, et mauvais observateurs; car s'ils eussent bien observé, ils auraient découvert grand nombre d'actions que nul motif d'intérêt n'avait déterminées. Mais le parti était pris, et la morale d'*Epicure* une fois adoptée devait être soutenue, alambiquée et appliquée à tous les cas. *Helvétius*, l'un de ceux qui a le plus contribué à l'étendre, rapportait tellement tout à l'intérêt, qu'il ose dire, » que les » hommes nieraient la vérité des démonstrations » géométriques, s'ils avaient intérêt à la nier *)." Cette absurde assertion a été répétée. Ce n'est donc que faute d'intérêt a soutenir le contraire, qu'on accorde *que deux et deux font quatre*, et que *la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre!* je ne crois pas que le délire dogmatique puisse aller plus loin. En

*) *Hobbes* avait dit, pour donner un exemple de ce que la malice et la corruption d'esprit dans l'homme peut entreprendre, que cette dépravation pourrait même le porter à nier la vérité des mathématiques; mais *nier* signifie chez *Hobbes*, nier de bouche, parler exprès et par malice, contre le sentiment de l'évidence. Chez *Helvétius* qui l'avait mal compris, et qui le défigurait en l'outrant, *nier* signifie prouver contre, être convaincu et vouloir convaincre les autres du contraire. Il établit sérieusement, et en principe, ce qui chez *Hobbes* n'était qu'un exemple ironique. Ce dernier était mathématicien, et se serait bien gardé de débiter de pareilles sottises.

Digitized by Google

général la scholastique n'a jamais été plus ingénieuse en sophismes, plus abondante en subtilités, que l'encyclopédisme ne l'a été pour soutenir son insipide et funeste doctrine.

Dès que l'intérêt, l'attrait du bien-être sont reconnus pour les mobiles légitimes des actions humaines, pour les bases de nos devoirs, il faut renoncer à toute idée de moralité et d'honnêteté publique *). Quand cette fausse

---

*) N'y eût-il dans l'histoire des hommes qu'un seul trait de conservé semblable au suivant, il suffirait pour annihiler cette opinion de la morale fondée sur l'intérêt. *Thémistocle* annonce dans l'assemblée du peuple qu'il a une proposition avantageuse à faire pour la république, mais qu'elle doit rester secrète. On désigne *Aristide* pour l'entendre, et en faire son rapport. *Aristide* revient, et dit: « *Ce que propose* Thémistocle *serait en effet très-avantageux, mais injuste.* — *Nous n'en voulons donc point!* s'écrie avec indignation tout ce peuple, qui ne connaissait pas encore la merveilleuse morale des encyclopédistes. — « *L'homme bon* (dit *Sénéque*, et voici son plus bel apophtègme) *l'homme bon fait le bien, quoique pénible; il le fait, quoique préjudiciable, il le fait, quoique périlleux.... Aucune crainte ne l'écartera du bien, aucun calcul ne l'encitera au mal.*» On se sent tout autrement content d'être homme avec une telle doctrine, ce sentiment est plus profond, il est d'une plus grande importance qu'on ne le croit. — *Préjugé!* dira tel moraliste. Oui, c'est bien un *préjugé* en effet c'est-à-dire, que la chose est toute jugée d'avance, avant qu'on puisse raisonner sur elle, et l'étouffer par des sophismes. Préjugé sublime et ineffaçable, qui constitue la nature de l'homme, en tant qu'être doué de *volonté* et *d'action*. — Encore quelques mots de *Jacobi*, philosophe qu'on ne doit pas craindre de citer après *Sénéque*: » En » disant que la justice n'est que l'*intérêt bien entendu*, on établit

Digitized by Google

philosophie pratique est encore soutenue et renforcée par une métaphysique liberticide, qui ôte à l'homme le choix, la délibération libre dans ses actions, qui en fait une machine vivante, contrainte d'obéir à une force prépondérante et étrangère; dès-lors on a paralysé la conscience de l'homme; on à engourdi son sens moral (car nos facultés intellectuelles se déssèchent et dépérissent dans l'inaction comme

---

» que l'intérêt est le principe de la justice, par conséquent qu'il » lui fait la loi, et que s'il était possible dans un cas donné, que » notre intérêt le mieux entendu nous conseillât l'injustice, non- » seulement nous oserions nous la permettre, mais nous y serions » obligés en conscience, nous la commettrons par *devoir*. — » Quelqu' explication qu'on donne à ces mots: *Intérêt bien en- » tendu*, la proposition énoncera toujours une soumission de la » justice à quelque chose qui n'est pas elle; l'intérêt l'adopte » comme un *moyen* pour arriver à ses fins, il se la conseille, et » la justice par elle-même ne serait rien, si l'intérêt ne la con- » seillait pas: toute son autorité, elle l'emprunte de l'intérêt, ce » n'est qu'en lui obéissant qu'elle peut se faire obéir. — En » établissant un intérêt *bien* et un intérêt *mal* entendu, on ne » met pas en opposition deux intérêts différens; au contraire, on » pose en fait qu'il n'y a qu'un intérêt *unique*, que l'homme » juste et l'homme injuste ont également en vue, et qu'il n'y a » entre eux que cette différence, que le juste est l'homme » d'esprit, et l'injuste un imbécille. L'un et l'autre ont le même » coeur, ils désirent la même chose; seulement l'un arrive au » but, et l'autre n'y arrive pas, il n'y pas d'autre différence...., » etc.» .... Il est donc clair que dans le dictionnaire moral des encyclopédistes, au lieu de *justice*, *vertu*, *grandeur d'ame*, il faut mettre: *prudence*, *habileté*, *savoir-faire*.

Digitized by Google

une main qui resterait enveloppée dans les langes); on l'a dépouillé de la honte et de la pudeur, ces liens précieux de toute société (car de quoi une machine qui obéit à son mécanisme pourrait-elle avoir à rougir?); on a levé la digue intérieure qui s'oppose immédiatement aux passions dévastatrices; on à dégradé l'homme; on a étouffé la voix de son premier juge, la voix divine qui parlait en lui. Les maux réels qui résultent de telles opinions sont incalculables. On en a vu depuis plus d'un demi-siècle une épreuve funeste dans les mœurs publiques et privées de quelques nations européennes, dès l'instant où sur les débris de la philosophie rationnelle, de la religion, de la moralité, on eût publié chez elles LA MÉTAPHYSIQUE DES SENS, ET LA MORALE DES PASSIONS!

De ces deux doctrines si bien en harmonie entr'elles, mais si opposées à l'esprit de toute saine philosophie, s'est composé le corps monstreux de ce qu'on a appelé *philosophie moderne*, doctrine superficielle et niaise qui n'eût jamais de réponse à donner aux problèmes les plus importans de la spéculation. Elle ne se tire des difficultés que par un scepticisme ignare et tranchant, produit de l'orgueil et de la paresse d'esprit, qu'elle soutient au moyen

Digitized by Google

d'une battologie puérile, et en mettant l'indifférence à la place de la méditation. Elle affecta quelquefois, soit conviction, soit hypocrisie, de postuler l'existence d'un Dieu, mais d'un Dieu oisif, sans communication avec l'homme, à qui il ne fallait ni culte, ni prêtres, ni autels. Et encore cette théologie, qui ne semblait mise en avant que pour masquer la secte, était-elle abandonnée sans peine à ceux qui entreprenaient sa facile défaite. Audacieuse, ennemie par sa nature de toute autorité, de toute institution divine et humaine, la soi-disant philophie dut tendre constamment à établir l'empire des sens et des passions. Son dernier période ne put être que le jacobinisme, lequel en était un corollaire indispensable *). Le jacobinisme naquit le jour où l'encyclopédisme osa se produire. On a vaincu le jacobinisme par la vigneur, il faut vaincre l'encyclopédisme par la raison. Fantôme imposant au dehors, méprisable au dedans, il porta le nom de la vertu sur son front, et

*) Qu'une révolution, semblable à la nôtre dans ses principes, ait eu une autre marche, ait produit d'autres évènemens chez une nation dont la culture philosophique, dont la morale eût été autre qu'en France, c'est ce que personne ne peut révoquer en doute. Il fallait pour produire tous les crimes de la révolution française, dans un siècle qui se vantait de ses lumières et de sa douceur, qu'une partie considérable de la nation fût avilie, démoralisée et rabaissée au-dessous de l'humanité.

Digitized by Google

alimenta de la substance tous les vices *). Quoi donc d'étrange, si tous ceux que cette philosophie moderne menaçait, ceux qui par devoir ou par conviction s'opposèrent à elle, firent éclater une indignation et une haîne égale à l'indignation et à la haîne avec laquelle on les accueillait? Quoi d'étrange, si dans l'ignorance où l'on était tombé de toute autre philosophie, ce nom sacré fut honni, méprisé, exécré? Elles avaient raison de maudire la philosophie, ces victimes de l'immoralité, de l'irréligion et de l'egoïsme. Ainsi les innocens Mexicains, égorgés par des scélérats qui se disaient chré-

*) Sa doctrine seule a pu donner en France au libertinage qu'elle sanctionnait, l'effronterie indicible avec laquelle il se montrait publiquement, et faisait parade de ses trophées. La littérature italienne du seizième siècle rougit encore de son *Arétin* et du petit nombre de ses rimes obscènes. Quel terme inventerons-nous pour exprimer l'ignominie immense qui déshonore la littérature française dans la dernière moitié du dix-huitième siècle? Qu'on lise dans un des derniers volumes du *Lycée* de *Laharpe*, son éloquente sortie à l'occasion d'un poëme trop connu de *Voltaire*. Aucun tems n'a produit un ramas aussi ordurier de livres, dont une plume honnête ne saurait même transcrire les titres. L'ame de la jeunesse s'est repu de ces poisons, et la génération actuelle en porte les flétrissures. Période de boue, d'impiété et d'inhumanité, d'où devaient résulter tous nos maux! Limon infect où devait prendre naissance le *Python* jacobin! — Mais respirons; celui qui devait le terrasser a paru. Les moeurs, la pudeur et les chastes muses retrouvent en lui leur soutien, et l'antique *Apollon* de l'art, arrivé au même tems, semble n'être qu'un symbole dans la capitale de la France.

Digitized by Google

tiens, abhorraient le christianisme de leurs bourreaux, et frémissaient au nom du baptême.

Enfin une époque est venue où l'on peut annoncer une doctrine plus salutaire: le despotisme des faux philosophes est passé avec le despotisme des jacobins. Le sang répandu au dehors par des héros dans l'exercice de la vertu guerrière, a lavé la honte de tant de sang versé par des monstres dans l'exercice de tous les crimes. Il importe maintenant de déraciner ces opinions pernicieuses et impies qui favorisent le crime, ou qui du moins ne s'y opposent pas avec efficacité. Il importe à la nation entière, à ceux qui la gouvernent, qu'on lui rende des moeurs, des vertus, sans lesquelles il n'est point de liberté, de lois, de republique, sans lesquelles le fruit de tant de courage et de travaux deviendrait bientôt nul. Il faut ramener l'homme au respect de lui-même, au sentiment de sa dignité, à la crainte de sa conscience, à ses ineffaçables devoirs. Il faut éveiller, provoquer, affermir le sens moral de la génération qui s'éléve aujourd'hui, qui sera la nation demain, et qui ayant passé ses jeunes années dans le tumulte des orages politiques, n'a pu recevoir d'instructions, de culture, ni scientifique ni morale. C'est pour elle surtout qu'il faut une

Digitized by Google

philosophie neuve, substantielle, sévère, qui l'invite à la méditation et à la vie de l'homme avec l'homme. — Et qu'on y fasse une sérieuse attention! Nous ne pouvons nous dissimuler que l'ancienne religion de l'état, la seule religion positive qui donna jadis une forme et une consistance nécessaire à la religiosité, est effacée de bien des coeurs. Avec elle, comme nous l'avons déjà dit, a disparu cette religiosité, qui a sa base dans la morale. Peut-on faire renaître ces formes positives, cette croyance des chrétiens? Si cela est possible, qu'on les rappelle dans leur pureté, et elles seront un grand bienfait. Mais si le positif de la religion révélée ne doit pas, au moins de sitôt, être rétabli dans tous les esprits avec l'efficace de la foi qui seule imprime la sanction, offrons du moins un refuge, dans les formes précises d'une philosophie savante et pure, à la religiosité et à la morale. Il y va du salut de tous; il y va de la gloire et du bonheur de la nation, de la paix et du bonheur de toutes les familles — N'est-il plus de moyen de faire renaître universellement une religion positive? la nouvelle philosophie y suppléera (autant que la raison peut suppléer à la révélation). Est-il un moyen de la faire renaître? c'est par la nouvelle philosophie; c'est quand celle-ci lui aura préparé les voies, et qu'elle les

Digitized by Google

aura nettoyé de toutes les inconséquences et les impiétés du matérialisme. Sans doute qu'elle ne rendra pas tout-à-coup tant d'hommes corrompus bons et justes, qu'elle ne déracinera pas en entier l'avidité, la vengeance, l'égoïsme (et quelle religion pourrait opérer ces miracles ?) mais elle en ramènera quelquesuns, et en préservera quelques autres. Le genre humain sera long-tems encore rangé par étages qui vont de la divinité jusqu'à la brute ; mais attirons le plus d'hommes que nous pourrons vers les étages supérieurs. Sur le plus élevé de tous, il y aurait place pour l'humanité entière. Eh! qui peut pénétrer dans les secrets d'une providence qui veille sur sa créature ? Qui sait si, à une époque où les esprits se sont ouverts à des idées grandes et libérales, où presque toutes les ames se sont retrempées dans le malheur, où un nouvel ordre de choses sort du chaos des révolutions pour régénérer l'ordre civil, qui sait si la providence n'a pas suscité quelques puissans génies pour créer une philosophie régénératrice, qui restaure l'ordre moral et y rétablisse le beau et l'honnête sur de plus solides bases ? Au milieu d'une guerre sanglante et longue entre tous les peuples cultivés du globe, une seule nation, une nation douce, méditative reste en paix, cultive sa raison et

Digitized by Google

les sciences où elle a toujours brillé ; elle discute, éclaircit, résout quelques-unes des grandes questions spéculatives et pratiques qui importent le plus à l'humanité. Et cette nation, quand les autres sont revenues de leur frénésie, ne serait pas leur institutrice ? elle n'aurait rien de neuf et de grand a leur apprendre? et le repos dont elle aurait joui n'annoncerait pas des vues cachées et puissantes ? graces du moins soient rendues à ce cours des choses, de quelque part il nous vienne; et puisse la fureur des partis respecter toujours cette ligne de neutralité, qui a ménagé sur le sol européen un asile à la philosophie, aux sciences et aux arts !

Dans cette esquisse rapide de l'état de la morale pendant la période encyclopédique, chacun sentira aisément que j'ai voulu peindre l'esprit dominant, et non pas l'esprit universel. Je proteste contre toute expression échappée à ma plume et qui pourrait être interprétée autrement. Il faudrait désespérer d'une nation où nulle ombre de vertu ne se serait conservée. Si la noblesse originaire de l'homme était tout-à-fait éteinte dans l'ame dégradée des tyrans populaires, et dans celles des lâches qui les servaient, elle vivait pure et entière dans

Digitized by Google

celle de tant de victimes que la paix de leur conscience accompagnait et consolait sur l'échafaud ou dans la captivité. Elle vivait dans le dévouement héroïque d'un million de guerriers, d'hommes simples, qui se sont succédé dans les armées; elle vivait encore dans la résignation religieuse de presque tous ces proscrits exilés, qui assaillis par la misère, par le mépris qui naît d'elle et qui est plus insupportable qu'elle, par la perte de leurs foyers, de leurs familles chéries, se fortifiaient de ce seul sentiment sublime, qu'ils avaient fait ce qu'ils croyaient être leur devoir; car l'homme est plus responsable de la droiture de ses motifs que de la justesse de ses opinions. Il sera facile enfin de réveiller le bon sens et l'humanité dans l'esprit de cette jeune génération, qui n'a reçu encore ni la doctrine sensualiste, ni les vices raisonnés des encyclopédistes. C'est sur elle, sur tout, que je compte en annonçant à ma nation la doctrine et la morale de la raison: car il faut bien s'attendre à une opiniâtre opposition de la part de quelques vieilles têtes de fer, à qui il est impossible de rien changer de leur tendance et de leur organisation; s'il en était autrement, ce serait le premier évangile qui n'aurait pas eu ses scribes et son sanhédrin.

Digitized by Google

Il serait même injuste de refuser à cette période toute espèce de mérite philosophique. Elle a produit quelques bons ouvrages, elle a vu quelques bons esprits qui ont eu des idées et une morale plus saines, mais qui n'ont pu réussir à détourner le cours dominant de l'opinion, et qui n'ont eu presqu'aucune influence sur leur siècle *). Peu d'entre eux avaient d'ailleurs pénétré profondément dans l'homme. Quand on veut lire en français de la métaphysique supportable, il faut recourir aux livres des cartésiens, ou de *Bayle* et autres qui ont écrit pendant la période cartésienne; et quant à la morale, à ceux de *Nicole*, de *Fénélon*, et de

---

*) Ce sera un paradoxe que d'appliquer ceci à J. J. *Rousseau*. Soit: Il est certain que ses livres ont été autant lus que ceux des encyclopédistes, qu'ils contenaient une toute autre doctrine, et qu'ils ont peu influé sur la métaphysique et la morale du siècle. J. J. était bien audessus de ses frivoles contemporains, mais sa doctrine était trop peu soutenue, les raisonnemens étaient trop souvent contredits par des raisonnemens contraires; on trouvait trop souvent détruit sur une page, ce qui en avait coûté dix à établir. Une tournure trop poëtique d'ailleurs, trop d'exagération et d'exaltation, empêchaient le lecteur de prendre les choses au pied de la lettre. En politique, en éducation, son influence a été plus marquée. — Je ne nomme pas ici d'autres moralistes estimables que tout le monde connaît. Plusieurs même de ceux qui, par une erreur d'esprit, ont prêché une doctrine pernicieuse, étaient personnellement de vertueux citoyens, des hommes estimables. *Helvétius* en est un exemple: et combien de mal n'ont pas causé ses livres!

Digitized by Google

tous ces philosophes chrétiens en général, chez lesquels une certaine forme mystique rebute les lecteurs superficiels, mais qui offrent aux autres beaucoup à penser, par la pure réligiosité et l'humanité qui sont au fond de leurs écrits.

D'un autre côté, tandis que la philosophie proprement dite, se négligeait, rétrogradait et devenait plus confuse chaque jour, les autres sciences faisaient sur leur domaine un usage assez heureux de son application aux objets de l'expérience. La psychologie empirique, et comme on a dit souvent *l'histoire naturelle de l'ame*, a été cultivée avec succès, ainsi que la philosophie du langage *). La connaissance du

*) Ces recherches sur la philosophie du langage, qui d'abord avaient offert pour la discipline des langues quelques résultats satisfaisans, ont bientôt dégénéré en puériles sophismes, dès qu'on a voulu y ramener toute la métaphysique. Un des caractères les plus distinctifs de la nouvelle philosophie française, est cette manie de transformer toutes les difficultés théorétiques en simples disputes de mots, et de prétendre résoudre tous les problèmes métaphysiques par des analyses grammaticales; preuve que ces difficultés et ces problèmes n'étaient pas même soupçonnés. C'est *Condillac* qui donna le premier signal de cette confusion. On eût dit dès-lors que la pensée dépendait uniquement de la parole, ainsi que les matérialistes font consister l'ame dans l'organisation matérielle dont elle est revêtue. On devait imaginer d'après cela que les sciences dites *exactes*, n'étaient redevables de leur exactitude qu'à la perfection de leur langage, et qu'en perfectionnant de même celui des autres sciences, on les rendrait susceptibles d'une semblable exactitude et de démonstrations

Digitized by Google

coeur humain, de ses replis, de ses saiblesses, celle de l'homme social, de ses passions, de ses ridicules, de ses plaisirs etc.... a été poussée tres-loin. Les mathématiques appliquées, la cosmologie, la géogénie, l'histoire de la nature, la chimie sur-tout *) ont été traitées très-philo-

---

mathématiques. Mais l'état des choses est tout inverse de celui que cette opinion présuppose. Le langage des mathématiques n'est ce qu'il est, que parce qu'il est modelé sur des conceptions dont l'exactitude est rendue sensible chaque fois dans une construction; et le langage des autres sciences n'est si vague, que parce que les conceptions dont se composent ces sciences, sont et restent intellectuelles, sans pouvoir se rendre sensibles et visibles dans aucune construction. Les mathématiques considèrent les *grandeurs* dans la *quantité*, les autres n'y considèrent que les *degrés*; la philosophie serait sujette à erreur, en raisonnant par $a + b$, comme la géométrie serait éternellement exempte d'erreur en se servant du langage le plus imparfait et le plus diffus. Je ne puis m'étendre ici davantage sur cet objet, et je prie le lecteur de se rappeler un paragraphe de l'Article II, où j'ai touché en passant une distinction essentielle des mathématiques pures et de la philosophie. *Kant* a tiré entre ces deux classes de connaissances une ligne de démarcation, que j'espère mieux faire connaître par la suite, et qui interdit absolument tout rapprochement et toute tentative ultérieure. Si l'*Institut national* de France eût été informé de ce que la philosophie critique enseignait tout près de nous, et depuis quinze ans, sur cet objet, ce corps respectable n'aurait pas énoncé, ainsi qu'il l'a fait, la question que la *Classe des sciences politiques et morales* proposa pour sujet du prix de l'an six, sur l'*influence des signes*, etc.

*) Je n'ai pas besoin de nommer ici tous ceux qui ont fait la gloire des lettres françaises pendant la dernière partie du dix-huitième siècle. Leur nom et les services qu'ils ont rendus aux sciences, sont assez connus.

Digitized by Google

sophiquement, et ont fait des pas qu'elles n'ont pu faire qu'à l'aide d'un esprit philosophique beaucoup meilleur que celui qui respirait dans les écrits des soi-disant philosophes de la nation. Cette philosophie plus saine animait les savans de profession, comme à leur insu et sans qu'ils s'en rendissent compte d'une manière concrète. Elle est un résultat d'une certaine tendance dans l'esprit général de l'Europe, et des progrès universels qu'ont fait les sciences. Il est tems de rendre son rang parmi elles à la philosophie, de la tirer des mains du bel-esprit et des amateurs, où elle était tombée en décadence, et de la rendre en dépôt à l'esprit méditatif, aux vrais *artistes de la raison*, d'opposer le sérieux d'une école à la frivolité du monde, de faire revivre l'intérêt pour la spéculation et la méthode systématique, et enfin de nous mettre au-dessus du reproche de niaiserie et de superficialité, que les étrangers, tout en nous rendant justice sur d'autres points, n'ont que trop de raison de nous faire sur tout ce qui concerne purement la pensée, sur la théorie de l'entendement humain, des lois de la nature, de la morale et des arts.

Digitized by Google

VIII.

Insuffisance de l'empirisme et des analyses données jusqu'ici de l'entendement. — Nécessité d'en revenir à la méthode critique, et à un point de vue transcendental.

Condorcet, élevé dans l'empirisme, et connaissant à fond tous les essais tentés jusqu'à lui par cette philosophie pour disséquer l'entendement humain, écrivait peu avant que de mourir: « *Il est aisé de voir combien l'analyse des facultés intellectuelles et morales de l'homme est encore imparfaite* *)." C'était avec connaissance de cause, après *Locke*, *Condillac* et tous leurs adhérens, que *Condorcet* parlait de la sorte et leur refusait son assentiment. *Condorcet* était penseur et mathématicien; dans cette science rationnelle pure il avait dû tomber fréquemment sur des questions spéculatives, sur ces questions préalables de possibilité, où la métaphysique de la sensation n'avait pu lui donner de réponse. Je vais en exposer ici au hasard quelques-unes.

---

*) *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (page 359) ouvrage posthume de *Condorcet*.

Digitized by Google

Le *point* est le premier élément, l'être absolu sans lequel il n'est point de géométrie; toutes les lignes, et par conséquent toutes les terminaisons de figures, sont formées par le *point* répété; et cependant le *point* n'est rien; il ne doit avoir nulle étendue en longueur, largeur, ni profondeur; c'est la vraie *monade* de *Leibnitz*; et comment ce qui n'a nulle étendue, peut-il faire des *lignes* étendues, ensuite des surfaces et des corps *)?

Le second être absolu que la géométrie pure suppose nécessairement, c'est l'*infini*. Elle flotte entre ces deux extrêmes; elle s'appuie sur deux infinis: l'infiniment petit et l'infiniment grand. Pour assurer que *deux lignes droites parallèles prolongées jusqu'à l'infini ne se rencontreront jamais*, il faut bien avoir une notion distincte et positive de l'infini, car on ne peut rien affirmer et sur-tout avec une pareille certitude,

---

*) Si je donne de l'étendue au *point*, en eût-il, comme on dit, *infiniment peu*, il est divisible en deux, en quatre, en cent mille millions. Ce n'est plus un *point*; c'est tout un monde. Dès-lors il n'est *plus vrai que deux lignes droites qui se rencontrent ne se coupent qu'en un seul point*, elles se coupent en cent mille millions de points, ou plutôt il n'y a plus de lignes, plus d'angles opposés par le sommet, plus de géométrie. Pas de milieu entre le point *mathématique* et le point *physique:* or la sensation ne peut donner que le point *physique*, et avec lui il ne peut exister de géométrie. Que l'empirisme se tire de là; il est entre deux absurdités.

Digitized by Google

de ce que l'on ne connaît pas. » L'*hyperbole* s'approche continuellement de son *asymptote*, et cependant, prolongée à l'*infini*, elle ne la *rencontrera jamais.*" D'où vient la certitude de ce prodige géométrique, contre lequel les sens (renforcés du *sens-commun*) réclament si fort? Et j'assure une telle chose de l'*infini?* Je connais donc mieux l'*infini* que le monde que je vois et touche journellement, où tout ce qui s'approche et qui ne s'éloigne point ensuite, finit par se rencontrer?

Et qui a vu, cependant, qui a touché, entendu ou flairé le *point* et l'*infini?* par laquelle de nos sensations avons-nous acquis ces idées? Puisque, selon l'empirisme, nous n'en avons que d'*acquises*, et qui plus est d'acquises par les sens, il serait assez curieux de savoir par quelle porte le point géométrique et l'*infini* sont entrés chez nous *).

Demandez à un géomètre de vous démontrer

---

*) Ils y sont entrés masqués, répondra-t-on. Ce sont des *abstractions*, voire, des *négations!* Nous examinerons cela bientôt. En attendant, il est assez curieux que la science la plus réelle de toutes, se trouve ainsi tout d'un coup fondée sur des *abstractions*, et que tant de vérités positives jaillissent d'une *négation!* Et d'où viennent donc ces *abstractions* qui sont munies d'une conviction aussi irrésistible, tandis que tant d'autres *abstractions* sont absurdes et risibles? D'où vient qu'il y a ainsi *abstraction* et *abstraction?* Il y a là-dessous quelque chose de dure digestion pour l'empirisme.

Digitized by Google

les propriétés d'un polygone régulier de 999 côtés, et celles d'un polygone régulier de 1000 côtés. Il vous dira de suite et sans balancer, de combien de degrès sont les angles intérieurs et extérieurs, de combien l'angle au centre, quel rapport dans chacun du côté au rayon, il ne se trompera pas d'une tierce, et ne confondra jamais l'une des deux figures avec l'autre. Cependant, il ne les a, sans doute, jamais vues; ou s'il les voit, il ne pourra discerner l'une de l'autre avec sûreté. Jamais il ne distinguera la sensation que lui cause la figure de 999 côtés, de la sensation que lui cause celle de 1000. Passât-il toute sa vie à pâlir sur ces deux figures et à les étudier, montrez-les lui inopinément toutes deux, il en recevra la même sensation, et ne pourra apercevoir entr'elles aucune différence. Mais son entendement les distingue à merveille, se les représente dans un type inaltérable, et ne les confond jamais; il y a donc dans son entendement quelque chose qui n'y est pas venu par sensation *).

*) En général, comment peut-on penser que des hommes aient tracé des lignes droites, des perpendiculaires, des circonférences, des triangles équilatéraux, etc..... avant que d'avoir trouvé dans leur esprit les types originaires de ces choses, qui certes n'y ont pu venir du dehors? Quand le sauvrge coupe des solives pour s'en faire une hutte, il a déjà vu la figure circulaire suivant laquelle il placera le pied de ses solives sur le terrain, il a déjà vu

Digitized by Google

Le point géométrique étant l'élément de toute ligne, il est aisé de démontrer qu'il ne peut y avoir de lignes droites plus grandes ni plus petites que d'autres; ou bien, si l'on veut que deux lignes droites; l'une d'*un pouce*, et l'autre d'*un pied*, sont tout-à-fait égales entr'elles. En effet si de celle d'un pied je fais la base d'un triangle, et que je place celle d'un pouce (parallèlement ou non à la base) de manière qu'elle s'appuie par ses deux extrémités aux deux côtés qui forment l'angle opposé à la base; qu'alors je conçoive autant de lignes droites tirées du sommet à la base, que cette base renferme de points (une infinité si l'on veut), il est évident que toutes ces lignes traverseront celle d'un pouce, et la couperont chacune en un point: celle-ci a donc

---

le cône que ces solives formeront quand elles se réuniront par le haut. Avant toute expérience et toute sensation, le cercle et le cône existent dans son entendement, tels qu'il les verra dans la réalité. C'est que les lois de son imaginative antérieure sont les mêmes que celles selon lesquelles il voit les objets. Les *produits* de son imaginative et les objets doivent donc lui apparaître avec la même configuration. Il en est ainsi de toute la géométrie. *Newton*, qui mérite peut-être qu'on le cite dans cette matière, et qui en saisissait le fort et le faible aussi bien que *Condorcet*, disait que Dieu même avait gravé la géométrie dans nos ames. *Geometriam animis Deus impressit.* Par la même vue *Platon* nommait Dieu l'*éternel géomètre*. Mais un empiriste, avec sa *sensation*, en sait plus que *Platon*, *Newton*, *Descartes*, *Leibnitz*, *Kant* et *Condorcet*. On entendra mieux ceci par la suite.

Digitized by Google

un même nombre de points et de parties intégrantes que celle d'un pied; elle lui est donc rigoureusement égale. On démontrerait ainsi que la distance de la terre au soleil est moindre qu'un pouce, qu'une ligne, etc....

Traçons deux circonférences concentriques. Du centre commun menons des rayons à tous les points de la plus grande; ils passeront tous sur la petite, qui aura par conséquent autant de points, et sera aussi longue que la grande. Il est aisé de prouver de cette manière que la circonférence de la terre n'est pas plus grande que celle d'une orange: qu'une philosophie empirique de la géométrie dise là-dessus quelque chose de satisfaisant *)!.

---

*) Le géomètre arpenteur répondra que ce sont là des subtilités et des chicaneries qui ne lui importent guères. Bon; je parle au géomètre philosophe à qui cela importe, qui veut savoir le pourquoi du pourquoi dans tout ce qui concerne les fondemens et la possibilité de sa science, qui ne souffre pas avec plaisir des argumens qui la minent sous oeuvre. C'est ce géomètre que *Platon* avait en vue dans l'inscription de son auditoire. Je ne m'adresse point ici aux manoeuvres non philosophes, encore moins au bel-esprit philosophe soi-disant, qui se soucie beaucoup de faire de belles phrases, mais à qui le maintien de tous les axiomes du monde est très-indifférent. Au reste une partie de ces objections et beaucoup d'autres ont déjà été faites, et de fort ancienne date, contre l'empirisme. *Bayle* en a exposé de très-graves, particulièrement dans son *Dictionnaire*, aux articles *Zénon*, *Pyrrhon*, etc.... Mais des objections sont toujours neuves en philosophie, tant

Digitized by Google

Deux triangles sphériques, ayant la même base sur un grand cercle, et placés dans deux hémisphères différens, sont reconnus pour être parfaitement égaux; on assure de l'un tout ce qu'on assure de l'autre, mêmes surfaces, mêmes angles, mêmes propriétés. Il est cependant, comme chacun le conçoit, de toute impossibilité d'appliquer jamais ces deux triangles l'un sur l'autre, de mettre jamais l'un à la place de l'autre, et de démontrer à l'œil leur congruence *). Voilà encore un cas où la sensation ni l'expérience ne peuvent absolument rien nous apprendre sur un fait éminemment vrai.

---

qu'elles n'ont pas été valablement réfutées. Il est vrai que *Bayle* les tourne à l'avantage du *sceptibisme* qu'il favorisait : mais elles sont tout aussi concluantes pour le *criticisme;* car (ainsi qu'on l'a vu plus haut) il est un point jusqu'auquel le *sceptique* et le *critique* marchent en se tenant par la main. J'en dirai autant des deux idéalistes (divergens entre eux, mais convergens dans ces principes), *Leibnitz* et *Berkeley*. Les *Essais* du premier, et les *Dialogues* du second n'ont point encore été, ne seront jamais réfutés par l'empirisme, et ne peuvent l'être par lui. Je renvoie, pour ce qui concerne les objections, à ces ouvrages que les empiristes ne lisent point, ou bien qu'ils ne comprennent point.

*) On sait que l'*application* est une des manières de démontrer l'égalité des figures géométriques, et cette manière est la seule où la sensation ait quelque chose à démêler; il est toujours d'autres moyens purement rationnels à employer; dans ce cas-ci, par exemple, la connaissance de l'égalité parfaite s'acquiert sans le concours de la sensation, et même comme en dépit de cette sensation; qui se trouve déroutée par l'incongruence des deux figures.

Digitized by Google

Kant, en citant dans ses *Prolégomènes* cet exemple, l'assimile à celui de l'image de sa main droite que quelqu'un regarde, dans un miroir. On croit que rien n'est plus semblable à la main que l'image qu'on en voit dans la glace, et cependant rien n'est plus dissemblable. On montre une main droite, et l'image est une main gauche, qui ne peut convenir étant appliquée sur la droite, qui ne pourrait revêtir le même gant, et qui la contrarie dans tous les sens.

Condorcet enfin s'était aperçu que l'expérience étant admise pour l'unique source de la certitude et de l'évidence, les mathématiques pures, qui ne font point d'expériences, et qui décident sur tout, avec la plus intime certitude, avant l'expérience, rentraient dans la classe des chimères et des êtres de raison. Si la métaphysique des empiristes doit se soutenir, la géométrie doit tomber; il est clair aussi d'après cela que si la géométrie doit se soutenir, l'empirisme doit tomber; si jusqu'ici tous deux se sont maintenus ensemble, c'est par une de ces inconséquences trop communes dans un état de choses où l'on raisonne peu; on ne s'est jamais avisé de les mettre en contact, ni de les essayer l'une à l'autre *).

*) Non-seulement il ne peut y avoir de mathématiques pures

Digitized by Google

Le point cardinal de cet empirisme nouveau, c'est que toutes nos opérations, facultés intellectuelles et morales, l'*idée*, la *pensée*, la *comparaison*, l'*abstraction*, l'*attention*, la *réflexion*, l'*imagination*, le *jugement*, la *volonté*, l'*entendement*, le *plaisir*, la *douleur*, toutes les *passions*, toutes les *affections de l'ame*, ne sont que la SENSATION TRANSFORMÉE! Il est certain que la sensation se filtre dans l'exercice actuel de la plupart de ces opérations, qu'elle est une des matières sur lesquelles s'exercent ces facultés; mais qu'elle soit ces opérations et ces facultés-là mêmes, c'est ce qui est un peu difficile à prouver. Il vaudrait autant dire, parce qu'on trouve de l'eau dans toutes les plantes, que toutes les plantes avec leurs tiges, leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits, aussi bien même que les formes plastiques et les propriétés distinctives de chacune, ne sont

avec l'empirisme, si, comme cela se doit, l'on pousse à la rigueur ses principes et leurs conséquences indispensables, mais il n'y a en général aucune science possible, parce qu'il ne peut y avoir avec lui de propositions nécessaires et universelles; on n'aurait tout au plus que des *histoires*, des recueils d'observations, des aggrégats de faits, dont il ne résulterait jamais une *doctrine*. Aussi les empiristes, qui sentent cela confusément, crient à tort et à travers contre ce qu'ils appellent *principes abstraits*, tachent de décréditer l'*esprit de système*, et ils soutiennent eux-mêmes le plus misérable de tous les systèmes!

Digitized by Google

que de l'*eau transformée*; ou bien que notre chyle, notre sang, et tout notre corps, qui se sustente et se répare en partie par les alimens, ne sont absolument rien que ces alimens *transformés*. — La *sensation transformée!* dit-on. Mais qu'on nous apprenne au moins d'où vient cette *transformation?* Comment elle s'opère? en vertu de quelle force, de quelle loi, de quel principe? quel est l'agent *transformateur?* la vertu active et spontanée qui exécute cette opération? quelles régles, quel mode d'action en détermine le procédé? quelle *forme* prend enfin cette *sensation* en se transmuant d'une manière si prodigieuse? Il y a un abyme là-dessous, et je ne vois pas qu'on se soit occupé de le sonder, encore moins d'y jeter un pont *). Qu'est donc cette *sensation*

*) Il y a si peu de gens qui sentent le besoin de n'admettre en spéculation que sur preuves! Toutes nos *opérations intellectuelles et morales, toutes nos facultés ne sont que la sensation;* cela est plus expéditif, plus palpable. On a là, sans se creuser la tête, un joli petit système tout fait au bout de ses doigts; tout est ramené à l'unité, à la simplicité, tout est sublime. Il n'est plus besoin de ces distinctions pédantesques de facultés sensibles, de facultés logiques, de facultés morales, etc.... *Barbarie* que tout cela, *jargon de l'école!* Tout l'homme intellectuel est dans la *sensation.* — N'est-il pas dommage que l'homme physique ne puisse se réduire de même à une si belle simplicité? Si le corps n'était aussi visible et aussi palpable que par malheur il l'est; si l'anatomie n'y eut trouvé diverses opérations et facultés très-différentes qui ont chacune leur district; une digestion et

Digitized by Google

qui nous donne connaissance des objets, et en laquelle réside toute certitude? est-ce l'impression produite par quelque chose qu'envoient les objets, et reviendrons-nous au système des *émanations* et des petits *simulacres voltigeans?* D'où vient que nous accordons une foi si entière à cette sensation, et jusqu'où sommes-nous fondés à lui attribuer de la réalité? n'y mettons-nous rien du nôtre? Il me semble que voilà des questions assez importantes pour qui veut sérieusement philosopher et savoir le dernier pourquoi des pourquoi, le dernier comment des comment sur l'origine et la nature de ses connaissances. C'est de faire une réponse satisfaisante à ces questions que s'occupe la philosophie critique. Lorsque par elle on saura à quoi s'en tenir sur l'expérience, on expérimen-

---

une nutrition, une respiration et une circulation, un estomac, un système lymphatique, un tissu cellulaire, etc..... organes très-actifs, qui concourent au même but, mais qui restent très-distincts, s'il n'était connu que l'air, la lumière, l'oxigène, l'hydrogène, le calorique, et autres ingrédiens sont, autant que la nourriture, nécessaires à ce corps, nous le mettrions sur le même pied que l'ame: ce serait une façon de *quodlibet* qui recevrait de l'*aliment*, et cet *aliment transformé* (Dieu sait par qui et comment!) ferait tout, serait tout, fournirait à tout. Au moyen de cette *ingénieuse* découverte, l'étude de l'anatomie se trouverait prodigieusement simplifiée, évidente et sur-tout philosophique; tout un chacun deviendrait anatomiste, ce qui manifesterait clairement les grands progrès des lumières et de l'esprit humain.

Digitized by Google

tera sans doute avec plus de sûreté et de profit.

Condillac dit dans son *Traité des sensations:*
» Y a-t-il dans les objets des sons, des saveurs,
» des odeurs, des couleurs? qui peut nous en
» assurer? y a-t-il au moins de l'étendue? . . .
» Mais le toucher n'est pas plus croyable que
» les autres sens *): et puisqu'on reconnaît que
» les sons, les saveurs, les odeurs et les couleurs
» n'existent pas dans les objets, il se pourrait
» que l'étendue ne s'y trouvât pas davantage....
» Je ne dis pas qu'il n'y a point d'*étendue*, je
» dis seulement que nous ne l'apercevons que
» dans nos propres sensations. D'où il s'ensuit
» que nous ne voyons point les corps en eux-
» mêmes, ... et j'attends qu'on ait prouvé
» qu'ils sont ce qu'ils nous paraissent, ou qu'ils
» sont toute autre chose." On ne peut que rendre justice en cet endroit à la pénétration et au grand sens de l'abbé de *Condillac*. Mais que penser de lui, quand un peu après il ajoute?
» Les idées se divisent en deux espèces: j'appelle
» les unes *sensibles*, les autres *intellectuelles*.

---

*) *Condillac* croyait que c'est par le *toucher* que nous acquérons l'idée de l'*étendue;* mais l'idée du *toucher* et son mécanisme suppose déjà de l'*étendue*, des surfaces hors les unes des autres. Or s'il faut avoir l'idée de l'*étendue* avant que celle du *toucher* soit possible, il n'est donc pas vrai que l'idée de l'*étendue* vienne du *toucher*.

Digitized by Google

» Les idées sensibles nous représentent les » objets qui agissent actuellement sur nos » sens ; les idées intellectuelles nous représen- » tent ceux qui ont disparu après avoir fait leur » impression : ces idées ne diffèrent les unes » des autres, que comme le souvenir diffère » de la sensation." Voilà le métaphysicien (qui naguères s'était dégagé de la sensation, était parvenu à un scepticisme raisonnable et même à un point de vue transcendental) retombé dans l'empirisme et le dogmatisme le plus grossier *). La sensation produit les *idées sensibles* qui nous *représentent les objets*. Les *idées intellectuelles* ne sont que la *réminiscence* et la mémoire des *objets qui ont disparu après avoir fait leur impression!* — Nous voilà bien déchus. Je demanderais volontiers au philosophe qui admet une telle genèse de nos idées et

*) On le voit, *Condillac* était né penseur ; il a des vues qui le placent au rang des plus forts métaphysiciens. Mais ce ne sont que des aperçus, des éclairs : il a tourné autour de grandes vérités, il en a soupçonné, entrevu, mais il n'a jamais osé les aborder sérieusement. Il se sentait effrayé dès qu'il posait un pied sur le sol transcendental, et s'en retirait bien vite pour rentrer dans son lockianisme *réformé*, qui vaut encore beaucoup moins que le lockianisme *orthodoxe*. Il n'a jamais pu arrêter ses comptes, et se mettre au net sur ce qu'il devait croire ou ne pas croire : il est tout rempli de ces disparates. Mais néanmoins il faut bien le distinguer de la tourbe de ses imitateurs, et de tous ceux qui ont amplifié sur l'empirisme après lui et d'après lui.

Digitized by Google

de nos connaissances, où il a vu le *point géométrique?* où l'*hyperbole* et son *asymptote prolongées à l'infini?* où la figure de 1000 côtés et celle de 999? si le *souvenir* de ces *objets* est encore bien vif en lui? et depuis quand ils ont *disparu* après avoir fait *leur impression?* Je lui demanderai, où est cet archétype absolu du triangle dont les trois angles égalent 180 degrés, propriété qui n'est celle de chaque triangle individuel que parce qu'elle est démontrée, par l'entendement, de l'archétype idéal? — Je lui demanderai encore (et je serai inépuisable dans mes questions) où il a vu un objet qui s'appelle l'*espace*, le *vide*, le *plein*, le *tems*, l'*absolu*, l'*inconditionnel*, l'*infini*, le *même* et le *non-même*, le *plus* et le *moins*, la *quantité*, la *qualité?* un *objet* qui soit une *cause*, un *effet*, une *dépendance*, une *réciprocité*, un *devoir*, une *vertu*, etc.... etc.....? sans doute, puisque toutes ces idées intellectuelles ne diffèrent des idées sensibles *que comme le souvenir diffère de la sensation*, sans doute que notre philosophe pourra au moins retrouver le *souvenir* distinct de ces objets *qui ont disparu après avoir fait leur impression?* J'aime à m'instruire, et je suis très-impatient d'apprendre par lequel de nos organes ces objets se sont introduits? l'*identité*, la *durée*, la *cause*, la *vertu*, etc.. ont-elles été

Digitized by Google

palpées, ou vues, ou goûtées, ou entendues? Il y a de quoi faire là un beau traité bien solide et bien instructif, dans le goût de ceux qui sont à la mode en France depuis trente ou quarante années.

Sérieusement parlant, vouloir connaître par la sensation et l'impression ce qui ne peut être l'objet d'aucune sensation, la cause efficace d'aucune impression, cela est contradictoire et absurde. Si l'on dit que ce sont des idées que nous formons à l'occasion de la sensation et de l'expérience; bon! nous serons d'accord; il ne s'agira plus que d'étudier sérieusement comment nous les formons, d'où elles viennent, quelle est leur valeur quant à nous, leur compétence quant aux choses? en un mot il ne s'agira plus que de soumettre notre faculté de connaître au plus sévère examen; c'est-à-dire, de passer à une théorie de notre cognition *en elle-même*, ou si l'on veut à une critique de la raison pure. Tant que nous attribuerons à nos sensations l'unique origine de nos connaissances, il sera très-embarassant, et même contradictoire, d'admettre en nous des idées intellectuelles. L'embarras et la contradiction s'évanouissent, en reconnaissant encore une autre source de

Digitized by Google

nos connaissances dans la propre nature de notre entendement.

Nous avons, parmi nos connaissances, certaines vérités universelles, nécessaires, que nous ne pouvons renier, qui ont une force égale à celle du sentiment de notre existence. Telles sont les propositions des *mathématiques pures*, le principe de la *contradiction*, celui de la *raison suffisante*, celui *que tout ce qui arrive doit être produit par une cause*, etc.... etc.... A l'aide de ces axiomes universels et nécessaires, je décide avec une certitude absolue, et je prononce d'avance sur des choses que je n'ai jamais vues ni expérimentées, qui sont même impossibles à être vues ou expérimentées. Or l'expérience, le fait, la sensation peuvent m'apprendre seulement que la chose (qui est maintenant devant moi) est de telle ou telle façon; mais c'est tout: le fait ne renferme que le fait, et rien au-delà; l'expérience présente m'enseigne ce que je vois présentement; elle ne m'enseigne, ni ne peut m'enseigner ce que je verrai dans tout autre fait et toute autre expérience. Je prévois cependant de la sorte, à l'aide des axiomes susdits; ils ne proviennent donc pas de l'expérience, ils sont donc au-dessus d'elle *). Ce qui peut varier peut

*) Quoi, ce ne serait que parce que j'en ai fait l'expérience,

Digitized by Google

dépendre de l'impression extérieure et de la nature des choses qui est variable; ce qui est invariable ne peut provenir que de notre propre nature, qui seule ne varie point dans nos observations diverses.

Nous formons des jugemens qui ont entre eux une différence intrinsèque et totale. Les uns sont vrais, mais non nécessaires. I. *L'odeur de la rose est agréable: le bois est combustible*, etc.... Nous pouvons trouver des roses qui aient une odeur désagréable, des sortes de bois qui résistent au feu, etc.... Il n'y a rien là qui répugne à notre raison et à notre conviction intime. — Les autres sont vrais et absolus, ne souffrent ni exceptions, ni restrictions. II. *Les*

---

que je sais que 2 et 2 font 4? Et qui est-ce qui me répond que l'expérience aura toujours le même résultat? qu'un jour 2 et 2 ne feront pas 5? Un pommier a porté l'an dernier 60 pommes, et 70 cette année. Expliquez-moi la différence de certitude qui naît de ces deux choses, en vous en tenant au fait et à l'expérience! D'où provient même le nombre *deux* dans cette expérience? d'où provient un nombre quelconque? Assurément ce n'est pas de l'experience. Il n'y a pas de *deux*, il n'y a pas de *nombre* dans la nature. Il y a là *quelque chose*, et ici *quelque chose*; le fait ne m'en donne pas davantage. Qui réunit ce *quelque chose* avec ce *quelque chose* en un ensemble systématique pour en faire *deux*, pour en faire un nombre? Qui? Mon entendement, qui ordonne tout, suivant ses propres vues, ses propres lois, qui crée l'unité, les nombres et l'arithmétique.

Digitized by Google

objets que nous percevons par nos sens extérieurs doivent être étendus, doivent occuper un lieu dans l'espace: deux lignes droites ne peuvent se couper qu'en un seul point etc... Ces deux classes de jugemens, si essentiellement divers, naissent-ils également de la sensation et de l'expérience? S'ils en naissent également, d'où vient leur prodigieuse différence? D'où vient que dans un cas je ne suis sûr de rien, qu'on m'ôterait ma conviction avec la même facilité que je l'avais acquise? et que dans l'autre on m'anéantirait, on m'ôterait mille fois la vie avant que je pusse rien changer à ma conviction? N'est-il pas absurde d'attribuer la même origine et la même nature à des choses si opposées? L'absurdité cesse en reconnaissant deux sources très-différentes de ces jugemens. Les premiers naissent de l'expérience, ils sont empiriques; les seconds naissent de notre propre nature, sont la manifestation de notre mode de connaître, ils sont transcendentaux. L'expérience règle les uns; les autres règlent l'expérience *).

On voit donc que l'empirisme ne peut expliquer le système de nos connnaissances exactes et nécessaires, qu'il est pourtant bien forcé d'admettre, et qu'il faut pour cela recourir au transcendentalisme.

---

*) Il sera traité de cet objet dans l'article suivant.

Digitized by Google

Il est bon de rappeler au lecteur que l'empirisme n'est insuffisant et superficiel, qu'en tant qu'il voudrait donner la sensation pour l'unique et réelle base de nos connaissances, en tant qu'il voudrait par-là se constituer *métaphysique*. Dans le fertile et utile champ de l'expérience, où il y a tant à cultiver et à recueillir, on ne peut trop encourager le philosophe observateur et expérimental; mais que chacun reste dans son domaine. L'empiriste veut faire usage de l'expérience, et le transcendentaliste veut expliquer l'expérience; ils n'ont rien de commun. Ils partent tous deux de la ligne de l'expérience, mais l'un se tient au-dessus et l'autre plonge au-dessous; l'un tapisse le palais de la science, l'autre en assure les fondemens. L'empiriste, qui avec sa doctrine n'a pas la prétention d'être parvenu au dernier pourquoi des pourquoi, peut être du meilleur accord avec le transcendentaliste. — Voici ce que disait déjà sur ce même sujet un philosophe qui écrivait à la fin de l'époque cartésienne, lors de la naissance de l'encyclopédisme et de l'adoption que fit celui-ci de l'empirisme de *Locke:* *). « Je n'ai

*) *Kéranflech*, SUITE *de l'Essai sur la raison.* A Rennes, *chez Vatar*, 1765, *in*-12.

Digitized by Google

» garde de réfuter ce que disent aujourd'hui les
» philosophes sur la question des *idées*. Je ne
» suis par moins persuadé qu'eux de la meilleure
» partie de ce qu'ils disent; et la différence
» qui est entre nous n'empêche pas que nos
» prétentions ne puissent être vraies de part
» et d'autre. Lorsqu'ils ont analysé l'usage des
» *sensations* et des *réflexions*, pour *éclairer*
» l'esprit, ils n'ont pas touché à la nature de
» la lumière en elle-même. Ces messieurs ne
» traitent que des moyens qui excitent naturel-
» lement les idées, des causes qui occasionnent
» directement ou indirectement la présence des
» idées: ils n'examinent en aucune manière ce
» que les idées peuvent être. Ainsi ce qu'ils
» soutiennent est très-vrai, les sens, les ex-
» périences..... font naître des idées; la re-
» flexion, l'éducation et autres occasions les font
» distinguer, combiner, analyser, multiplier,
» etc...., c'est à-dire, que voilà autant de voies
» d'ouvrir l'esprit, de l'agrandir, d'étendre ses
» vues, de le former, de le perfectionner. —
» Mais il n'y a ni cartésiens, ni mallebranchiste
» qui ne prétende la même chose; en tout
» systême cela est vrai; les *sens* et la *réflexion*
» sont deux causes occasionnelles de la lumière;
» mais cela ne dit pas de quelle nature est cette
» lumière qui nous éclaire. Encore un coup,

Digitized by Google

» les sens et la réflexion nous occasionnent,
» nous procurent des *idées*, voilà ce qu'on ex-
» plique aujourd'hui. Mais *que sont ces idées*... ?
» voilà ce qu'on n'explique pas. La principale
» difficulté demeure toujours la même, elle
» consiste à déterminer *la nature des idées:* et
» c'est ce que ces messieurs n'examinent point.
» Pourquoi donc réfuter ce qui n'est pas contre
» moi? mon système étant démontré, le leur
» subsiste, et le leur étant démontré, le mien
» subsiste aussi. La différence qui est entre
» nous ne consiste point à penser différemment
» sur la même chose; mais *en ce que nous*
» *n'examinons pas la même chose.* Ils analysent
» ce qui occasionne directement ou indirecte-
» ment la présence des idées; et moi je tâche
» de découvrir ce que sont les idées en elles-
» mêmes; nous sommes à cent lieues les uns
» des autres..... En un mot, ce qu'on dit à
» présent touchant la question des idées, donne
» à côté, et ne regarde la nature des idées ni
» de près ni de loin. Le grand livre de *Locke*
» fait remarquer par quels moyens on obtient
» la lumière, quand et à quelles occasions nous
» sommes éclairés; il rend compte des démarches
» et des opérations de l'esprit et de ce qu'il faut
» faire pour bien voir. — *Ouvrez les yeux*, dit-
» il, *et vous verrez; quand vous aurez beaucoup*

Digitized by Google

» *vu, réfléchissez, méditez attentivement, et*
» *vous obtiendrez la connaissance de tout ce*
» *qu'il est possible de connaître. Voilà à quelles*
» *conditions nous arrivons à la lumière....*
» Mais qu'est-ce que la lumière en elle-même?
» C'est une autre chose à découvrir qui n'est
» pas du projet de *Locke.*»

Je suis tout-à-fait de l'avis de ce brave cartésien; le passage qu'on vient de lire fixe les bornes réciproques, et renferme les conditions auxquelles la philosophie rationnelle et l'empirique doivent vivre en une paix inaltérable. Bien entendu que la première demeure suprême législatrice, et se charge d'exposer les lois fondamentales de nos connaissances. Les empiristes ont répété mille fois: « *Qu'en philosophie on* » *ne devait marcher qu'appuyé sur le bâton* » *de l'expérience.*» Cela est à merveille; mais encore s'agit-il de savoir sur quoi s'appuie et porte lui-même ce *bâton;* il faut bien qu'il pose quelque part, et il n'est pas indifférent de savoir où il pose, jusqu'à quel point on peut se fier au fond sur quoi l'on marche. D'ailleurs qu'est-il à son tour, ce *bâton*, sur lequel on s'appuie si confidemment? de quoi et de quelle manière est-il construit? est-ce lui qui doit diriger la main qui s'en sert, ou bien est-ce à la main à

Digitized by Google

le diriger? jusqu'où peut-il servir sans ployer, sans rompre, etc?.... Il est évident qu'ici bâton et terrain doivent être examinés par qui ne veut pas marcher à l'aventure. C'est à quoi les empiristes ne songent pas. Ils ressemblent à l'Indien qui fait porter la terre sur un éléphant, l'éléphant sur une tortue, et qui content d'une base aussi solide, ne s'inquiète guères sur quoi repose la tortue. Demandez à un empiriste où il trouve la garantie de la *sensation?* il répondra, dans la certitude qui l'accompagne. — Demandez-lui où il trouve la garantie de la certitude? il répondra dans la *sensation*. Toute sa métaphysique tourne dans ce cercle vicieux. Il parle avec autorité de l'*expérience*, et ne sait pas comment l'expérience se fait, ni ce que c'est que l'expérience, ni de quelle manière elle est possible, ni pourquoi il l'admet comme base de connaissances certaines, ni jusqu'où et en quel sens elle est certaine. Il tient la *sensation*, dit-il, pour l'*élément simple* *), pour

*) Ici encore un cercle vicieux: » A quoi reconnaissez-vous la simplicité de ces élémens?» — *A ce qu'ils sont donnés par la sensation.* — » Et à quoi reconnaissez-vous que la sensation est l'élément de nos connaissances? » *A sa simplicité.* Ainsi le caractère de la sensation est la simplicité, et celui de la simplicité est la sensation. Méthode parfaite de raisonner et de remonter aux principes!

Digitized by Google

l'étoffe première de nos connaissances, et en cela il ressemble à l'ancien chimiste qui tenait l'*eau* et l'*air* pour des *élémens simples* de tous les corps. Des chimistes plus habiles sont venus qui ont montré les élémens de ces élémens prétendus. Leur découverte était très-belle, elle méritait tous les honneurs qui l'ont accueillie. Mais la parfaite analyse de nos connaissances serait-elle moins digne d'estime? On dirait que nous attachons moins de prix à la connaissance de nous-mêmes qu'à celle des choses qui ne sont pas nous, et que dans toute la nature ce que l'homme a le moins d'intérêt à connaître, c'est l'homme!

Si l'on y réfléchit, on s'apercevra aisément que la métaphysique du sensualisme a une connexion et une ressemblance frappante avec les sciences *mécaniques* qui furent ci-devant régnantes dans le monde savant. Tout était alors mécanique; la médicine parlait de *ressorts*, *du mouvement des humeurs*, *de la résistance des solides;* la physiologie voulait un *fluide nerveux*, des *esprits vitaux;* la chimie décrivait les acides comme de petites *pointes*, les alcalis comme des *gaines;* les phénomènes de l'électricité et de l'aimant étaient attribués par la physique à des courans d'une *matière subtile* qui se mouvaient mécaniquement, etc... etc...

Digitized by Google

C'était là l'enfance des sciences naturelles, qui cherchaient à se revêtir de formes étrangères empruntées de la mécanique; l'empirisme de *Locke* et de *Condillac* convenait peut-être à cet état de choses auquel il se rapporte en entier. Depuis lors les sciences naturelles ont pris un autre aspect; la chimie des *gaz* et des *affinités* leur a appris à avoir des formes à elles, à chercher des principes dans leur propre sein. Elle a chassé la vieille mécanique et s'est emparé de sa prépondérance. Nous vivons dans la periode *chimique*, où l'état des sciences est bien supérieur à l'ancien, où toutes les théories sont plus libérales, plus fermes, plus hardies. La vieille métaphysique mécanique a disparu depuis près de vingt ans en Allemagne; elle s'est soutenue jusqu'aujourd'hui en France. Il faut qu'elle passe, qu'elle cède sa place à une métaphysique qui marche d'un pas égal avec les autres sciences, une métaphysique plus *chimique*, si je puis m'exprimer ainsi, qui pousse ses analyses plus loin, et qui trouve aussi sur son terrain les élémens des élémens.

L'empirisme qui n'a que des sens, qui ne trouve de réalité que dans la sensation, doit étendre l'idée de *matière* à tout ce qui peut agir sur son sentiment externe, à toute la nature. Si, sur la foi de son sentiment interne,

Digitized by Google

il adopte quelqu'autre substance que la matière, il la nommera esprit, et la mettra avec celle-là en opposition *). Une substance matérielle, un univers matériel, une substance spirituelle pour animer cette matière; voilà le *non plùs ultrà* de l'empirisme. C'est la métaphysique des enfans, c'est celle des peuples dans l'enfance, c'est celle des sauvages. Il n'est plus permis de professer une doctrine si grossière. L'idée de *matière*, celle d'*esprit*, sont des idées informes qui doivent être rejetées, après avoir été reconnues pour fausse monnaie, des trésors de la métaphysique **); avec elles doivent être

---

*) L'empirisme n'établit sur aucun principe cette distinction de corps et d'esprit; elle est admise par lui arbitrairement et comme par divination; elle en est rejetée de même; en sorte qu'il n'y a aucun moyen possible d'accorder ensemble un empiriste *matérialiste* et un empiriste *spiritualiste*. Delà vient aussi que l'athée et le théologien empiristes n'ont aucune prise l'un sur l'autre. Ils n'ont pas plutôt bâti leurs systèmes, qu'ils leur échappent et s'écroulent. *Sisyphes* de la spéculation, ils roulent sans cesse une pierre qui ne trouve jamais où se poser.

**) Ces idées de *matière* et d'*esprit*, simples manifestations de notre manière de connaître, et qui n'ont de réalité que pour nous, étant transportées dans la théorie des choses telles qu'elles doivent être en soi, y jettent la confusion et en arrêtent tous les progrès. Qu'est-ce qu'une force, par exemple? Est-ce *matière*? est-ce *esprit*? Ce n'est ni l'un ni l'autre. M. *Engel* a publié l'année dernière une ingénieuse dissertation sur la *lumière*, où il démontre que cette substance est dépourvue de l'un des caractères les plus essentiels des choses auxquelles nous attachons l'idée de matière;

Digitized by Google

appréciées les idées de *divisibilité* et *non-divisibilité à l'infini*, qui menant à des résultats contradictoires, forment un labyrinthe où la raison et l'expérience ne peuvent jamais être d'accord, et s'accusent l'une l'autre d'absurdité *).

---

que cette idée d'une matière impénétrable, telle que nous la concevons, est contradictoire avec celle du principe lumineux. Et cependant cette substance fait partie intégrante de l'air que nous respirons, des plantes dont nous nous nourrissons, de notre propre corps et d'autres substances que nous tenons pour impénétrables et matérielles. N'est-il pas tems de rejeter ces dépouilles de la vieille physique, et d'adopter des idées plus vastes et plus saines? Il y a quinze ans que nos voisins discutent de pareils points: la *Physique spéculative* de *Schelling*, quoique conçue dans un sens qui diffère de celui de *Kant*, en ce qu'il l'outre-passe de beaucoup, fera époque dans la philosophie de la nature; mais on dirait qu'un bon livre a plus de peine à passer le Rhin qu'une armée autrichienne.

*) *La matière est divisible à l'infini*, dit la raison qui manie et analyse l'idée pure de matière, car je ne vois pas un terme où la division pourrait s'arrêter; et tant qu'il reste le plus petit atome de matière, je conçois toujours qu'on peut le couper en deux. On a beau imaginer des termes techniques et des diminutifs, parler d'*atômes*, d'*élémens*, de *molécules*, de *corpuscules*, rien ne peut échapper au scapel de l'entendement, qui trouve toujours une nouvelle division possible. Il n'y a pas moyen de nier cela, et il en résulte que le moindre caillou étant composé d'un nombre infini de parties, je ne devrais pas pouvoir le remuer, ni le tenir dans ma main; car comment moi, être fini, puis-je mouvoir et embrasser l'infini? De même je ne dois pas pouvoir avec mon crayon aller d'un point à un autre; car la ligne à parcourir entre eux étant composée d'un nombre infini de points, il me faudrait un nombre infini d'instans, une éternité par conséquent, pour aller d'une extrémité à l'autre. — Et ce caillou qui a une infinité de parties! il est donc aussi grand que le globe de la terre, lequel n'a de même que son infinité d'atômes;

Digitized by Google

Il faut refaire l'*entendement humain*, ont dit mille fois les empiristes ; nous le répétons avec

---

or entre l'infini et l'infini l'on ne peut admettre de différence. Voilà les prétentions de la raison pure, prétentions indestructibles par aucun raisonnement, et qui rompent en visière à l'expérience.

Celle-ci dit, quand à son tour la raison l'adopte pour base (et alors la raison cesse d'être *pure* et devient *empirique*) : » Les prétentions de la raison pure sont absurdes, car elles sont contradictoires à ce qui se manifeste en moi (ce qui, soit dit, en passant, n'est pas très-concluant). — *La matière n'est pas divisible à l'infini*, car les corps étant des composés, il faut bien qu'il y ait des parties composantes, et la matière ne peut être qu'un agrégat de particules matérielles. Ainsi il n'est plus nécessaire que le caillou soit aussi gros que la terre, que la distance entre deux points soit infinie, et chaque chose reste ce qu'elle est. La raison est chimérique quand elle ne s'appuie pas sur moi, et c'est en moi qu'est toute vérité."

On voit évidemment qu'aucune de ces manières d'argumenter ne détruit l'autre; que pour la spéculation, la divisibilité finie est absurde, comme la divisibilité infinie l'est pour l'expérience. Où est la vérité ? *Dans la raison*, disent les uns, *et l'expérience n'est qu'illusion* (ceux-là deviennent idéalistes). *Dans l'expérience*, disent les autres, *la raison est une fée qui nous trompe* (ceux-là deviennent réalistes). Cette polémique est interminable pour ces deux classes de combattans. Le dernier sentiment conduit à la philosophie corpusculaire d'*Épicure*, et le premier à la monadologie de *Leibnitz*. Celui-ci pour faire transiger la raison avec l'expérience, a fait naître l'étendue et la corporéité en général, de l'agrégation des monades. C'était couper le noeud. Il n'y a qu'une philosophie transcendentale qui puisse offrir un moyen de le délier. Les empiristes français ne s'en inquiètent même plus. La lassitude et le peu de succès de leurs prédécesseurs les ont découragés; ils laissent le noeud fermé et n'y regardent plus. L'indifférentisme est à cet égard toute leur philosophie : et ils se consolent avec le *que nous importe ?* spécifique admirable, qui est la *bella-dona* de toute philosophie.

Digitized by Google

eux, mais dans un tout autre sens, dans celui qu'indiquait *Condorcet*. C'est la science de l'entendement humain, si défigurée par les sensualistes, qu'il s'agit de refaire. Il faut une métaphysique nouvelle et scientifique à la patrie de *Lavoisier*, à celle de *Lalande* et de *Laplace*, au pays qui a produit le génie de *Descartes;* il faut une nouvelle théorie des arts à ceux qui possèdent aujourd'hui les plus fameux chefs-d'œuvres dont s'honoraient jadis d'autres contrées; il faut enfin une nouvelle morale, pure comme celle de l'Évangile, sévère comme celle du Portique, à une nation qui tend sérieusement à jouir d'une liberté raisonnable, qui ne veut plus chez elle ni libertins, ni terroristes, ni la corruption des cours, ni la férocité des clubs.

Digitized by Google

IX.

Différence de la certitude analogique et de la certitude apodictique. — D'où peut procéder cette dernière?

Il a déjà été touché quelque chose, dans plusieurs des articles précédens, de ce qui fait l'objet de celui-ci. Mais il est des conceptions importantes qui ne peuvent se reproduire sous trop de formes dans ces élémens, qui n'y peuvent être établies avec trop de clarté et de solidité.

Nous trouvons en nous ce sentiment intime, cette conscience de certitude qui nous fait juger que la réalité dans les choses ressemble à nos représentations des choses; nous trouvons, dis-je, en nous la certitude établie de deux manières toutes différentes.

Premièrement, elle peut être établie par la vue d'un fait, par l'expérience quelconque. Je suis certain que la rivière était trouble ce matin, parce que je l'ai vu, ou que d'autres à qui je ne crois pas l'envie de me tromper l'ont vu pour moi. Je suis de même certain que la ville de Rome existe, parce que je l'ai vu, ou

Digitized by Google

que d'autres l'ont vu pour moi; je suis certain que *Herschel* a découvert *Uranus* et ses huit satellites, qu'*Alexandre* a conquis la Perse, enfin je suis certain qu'il fait maintenant grand jour, ou qu'il fait nuit, chaud, ou froid, etc... Cette certitude est purement *historique*, elle ne va point au-delà du fait, elle suit toujours le fait, d'où vient qu'on la nomme aussi certitude à *posteriori*.

Secondement, la certitude peut se trouver en nous établie avant le fait, avant l'expérience, et n'en être pas moins assurée, ni moins puissante. Je suis certain qu'une pierre que je tiens dans ma main tombera si je la lâche, qu'un amas de poudre détonnera si j'en approche un charbon; etc.... Cette sorte de certitude devient plus philosophique; le fait ne sert qu'à la confirmer; elle le précède, le détermine d'avance, ce qui fait dire qu'elle a lieu *à priori*. — Il n'est question ici que de cette dernière.

La certitude *à priori* est à son tour, en certains cas, bien différente de ce qu'elle est en d'autres; sa nature et ses moyens de s'établir ne sont pas les mêmes dans les uns et les autres de ces cas, et sa source ne peut être en conséquence la même.

Digitized by Google

I. Tantôt elle ne donne qu'une conviction *conditionnelle*, sujète à être détruite, à souffrir des exceptions; une conviction *d'induction* et *d'analogie* *), qui tient de la vraisemblance et de la probabilité. Elle naît alors d'un certain nombre d'expériences répétées et du penchant que nous avons à croire que l'expérience, dans des suppositions semblables, offrira toujours les mêmes résultats. Nous appellerons cette espèce de certitude *analogique*.

En voici quelques exemples.

Tant que j'ai eu peu d'occasions d'éprouver l'envie et la malice des hommes, je les crois tous bons et généreux. Quand j'ai été souvent exposé aux traits de l'envie et de la malice, je crois tous les hommes envieux et méchans. Dans l'une et l'autre croyance, je n'ai qu'une certitude présumée; une expérience nouvelle peut la détruire; ma certitude n'est ni absolue, ni invariable.

J'ai déjà cité précédemment en plusieurs endroits des exemples de la certitude analogique. Dans le passage des *Essais* de *Leibnitz* inséré vers la fin de l'article V, on a vu quel genre

---

*) Lorsque *Kant* traite des *analogies*, il prend ce terme dans le sens scientifique; je ne le prends ici que dans l'acception vulgaire, où il signifie la ressemblance qui fait la base d'une induction.

Digitized by Google

de certitude nous donne pour l'avenir le retour alternatif de la lumière et des ténèbres à chaque journée. Cette certitude se trouve fausse pour les zones polaires, et peut se trouver un jour fausse pour tout le globe. Ne serait-il pas possible qu'un accident imprévu ôtât à la terre son mouvement actuel autour de son axe, et qu'elle tournât autour du soleil, comme la lune tourne autour de la terre, en lui montrant toujours la même face, si bien qu'il n'y aurait que cette seule face qui serait perpétuellement éclairée, tandis que l'autre resterait perpétuellement dans la nuit? Il en est de même quant à l'ordre et à la succession des saisons. Comme depuis plus de six mille années la tradition nous apprend que l'hiver, le printems, l'été, l'automne se sont régulièrement succédés, nous nous croyons fondés à être certains qu'il en sera toujours de même. Cependant il se pourrait qu'un jour l'axe de la terre, qui est oblique aujourd'hui, se redressât et devînt perpendiculaire à l'écliptique. Alors il n'y aurait plus nulle variété de saisons; la zone torride aurait un éternel été, les zones tempérées auraient un éternel printems, et les glaciales un éternel hiver; les jours ne seraient plus inégaux dans les divers tems de l'année, mais constamment égaux aux nuits sur toute la terre, excepté

Digitized by Google

pour les deux pôles qui verraient sans cesse le soleil à leur horizon. L'expérience tant de fois répétée n'a donc pu nous donner sur ces choses une certitude absolue, inconditionnelle, qui entraînât la nécessité et l'universalité des faits en question; la raison ne trouve ni contradiction, ni répugnance à l'affaiblissement de cette certitude.

Les habitans des côtes de l'Océan voient à chaque intervalle de six heures la mer monter ou descendre. Ils l'ont vu toute leur vie, leurs pères l'ont vu; ce phénomène a toujours eu lieu, et cependant s'il cessait par une cause quelconque, on tâcherait de deviner cette cause; mais nulle raison humaine ne trouverait la tranquillité des eaux de la mer absurde ni incroyable. Il y a même de petites mers, comme la Baltique, qui n'ont ni flux ni reflux.

Un nombre presqu'infini de faits, l'observation de tant d'espèces, avait établi la certitude analogique que les animaux ne pouvaient se reproduire qu'au moyen des sexes et de l'accouplement. Vaine certitude, expérience trompeuse! d'autres expériences ont fait connaître d'autres animaux sans sexe, et qui produisent leurs semblables sans accouplement. Le mode de génération des *pucerons* et celui des *polypes* est venu prouver

Digitized by Google

encore ce qui est si clair par soi-même, que l'expérience, répétée des millions de fois, ne peut fonder de règles universelles et nécessaires.

De toutes les expériences, celle qui paraît munie de la plus grande certitude, celle qui semble assurer une fin inévitable à tout ce qui est né, c'est celle qu'on a faite constamment depuis que le monde est monde, de la mort de chaque individu : *Tous les hommes sont mortels.* Des choses que nous apprend l'expérience, aucune ne paraît plus universelle et plus nécessaire ; et si de l'expérience pouvait résulter un jugement qui portât rigoureusement ces caractères, ce serait celui-ci : *Tous les hommes sont mortels.* Cependant il n'est guères de religion où l'on ne trouve établie la croyance de quelques hommes saints qui ne sont pas morts, et qui vivront toujours. Le seul conte populaire du *Juif errant* suffirait pour prouver que rien n'est contradictoire et ne répugne au sens intime qui règle la conviction, dans l'assertion contraire *que tous les hommes ne sons pas mortels. Diderot*, qui certes n'appartenait pas au peuple, ne pensait-il pas qu'un jour l'homme perfectionnerait les sciences à un tel point, qu'il trouverait le secret de ne plus mourir? Telle est donc la nature de notre certitude dans ce cas, que l'immortalité de l'homme, en son état présent, semble

Digitized by Google

seulement contraire à l'expérience, nullement à la possibilité.

Un nègre qui n'est jamais sorti du cœur de l'Afrique, et qui n'a vu que de ses pareils, croit sans doute fermement que tous les hommes sont noirs, et il a de cette proposition la certitude la plus forte qui puisse dériver du fait et de l'expérience. Un jour il voit des blancs; l'habitude produit en lui de l'étonnement, mais sa raison ne se révolte en aucune manière; il voit quelque chose d'inusité, mais il ne voit rien de contradictoire, et il s'accoutume au blanc, comme il s'était accoutumé au noir. Il en serait de même à notre égard, si nous n'avions jamais eu connaissance de l'existence des noirs, et que nous vinssions à les découvrir. Nous sommes certains, ou du moins nous croyons l'être, qu'il n'y a point de peuple de couleur verte. Et cependant qu'y aurait-il d'inadmissible et d'absurde si l'on découvrait quelque jour une île dont les habitans auraient le teint vert?

Ces exemples me paraissent suffisans pour faire voir que l'expérience ne peut jamais donner qu'une certitude conditionnelle, limitée, conjecturale; qu'elle ne peut fonder que des inductions, des analogies, des probabilités; mais que dans aucun cas elle ne peut fonder des principes d'une certitude nécessaire et universelle,

Digitized by Google

des principes qui n'admettent ni modifications, ni exceptions.

Nous en conclurons donc que l'empirie, l'expérience, la sensation (tout comme on voudra l'appeler), ne peut être la source que de connaissances *historiques;* que les propositions déduites d'elle n'ont qu'une certitude conjecturale, hypothétique, conditionnelle; que jamais dans une expérience la nécessité de la forme d'une autre expérience n'est donnée, et qu'enfin jamais une certitude absolue, inconditionnelle, nécessaire, ne peut résulter d'elle.

II. Il en est bien autrement de la certitude qui accompagne ces propositions, par exemple: *Deux choses égales à une troisième sont égales entr'elles. — Entre deux points on peut toujours tirer une ligne droite* *), — *et l'on n'en peut tirer qu'une. — Trois points sont toujours situés dans un même plan. — Par trois points on peut toujours faire passer une circon-*

---

*) Et remarquez bien que le géomètre dit: » *on peut tirer*," non pas: » *on peut supposer.*" Il dira qu'on peut tirer une ligne droite du centre de la terre à celui du soleil, d'une étoile fixe à l'autre; en effet, chez le géomètre, c'est l'esprit qui tire des lignes, c'est l'esprit qui construit des archétypes dont ensuite la main fait des représentations grossières avec le crayon, représentations dont on peut à la rigueur fort bien se passer.

Digitized by Google

férence de cercle, — *et l'on n'en peut faire passer qu'une.* — *Les trois angles de tout triangle sont égaux à deux droits.* — Et toutes les autres propositions des mathématiques pures.

De même: *Deux corps ne peuvent occuper le même lieu de l'espace, ne peuvent se pénétrer.* — *Il y a dans tout objet où nous apercevons des changemens* (accidens), *quelque chose qui ne change point* (substance), *mais qui est perdurable et constant* *). — *Tout évènement doit être produit par une cause*, — et tout *évènement doit produire un effet.* — *Effet et cause ne peuvent exister ensemble, mais doivent avoir lieu dans des instans différens, de telle sorte que la cause précède toujours, et que l'effet suive toujours, sans que cet ordre puisse changer dans aucun cas.* — *Toutes les choses co-existantes sont entr'elles en une relation de dépendance, c'est-à-dire, d'action et de réaction.* etc..., etc... Il est inutile de multiplier davantage les exemples de pareilles propositions; il en a déjà été donné quelques-uns dans les articles précédens.

---

*) Par exemple: *Le monde varie sans cesse; et tout ce qu'il renferme prend sans cesse de nouvelles formes; mais la matière, la substance du monde, reste toujours la même en essence et en quantité.*

Digitized by Google

Sent-on la puissance irrésistible de conviction avec laquelle ces axiomes se présentent, et se font adopter à l'esprit? L'autorité despotique avec laquelle ils forcent à convenir de leur universalité, et de leur nécessité? Sent-on l'absolu et l'inconditionnel qui est caché en eux? aperçoit-on la lumière qui éclate, dès qu'ils se montrent? la certitude invariable et *apodictique* avec laquelle ils prononcent sur tous les cas imaginables, et sans restriction, de telle sorte que leur contraire, oui même une simple exception qu'on voudrait y faire, serait une absurdité qui impliquerait contradiction, et qui n'obtiendrait jamais l'assentiment de l'esprit *)?

La certitude analogique n'a pu naître que de la multiplicité des cas semblables; après mille expériences, elle n'est parvenue qu'à des tâton-

---

*) L'esprit peut admettre un état de choses où la terre n'aurait plus les mêmes mouvemens par rapport au soleil; il peut admettre des hommes qui ne seraient pas mortels, qui auraient le teint vert, etc.... Mais personne ne s'avisera jamais d'imaginer deux lignes droites différentes d'un point à un autre, un triangle dont les trois angles vaudraient plus ou moins que la demi-circonférence, etc., etc.... Il y a plus encore qu'absurdité, il y a impossibilité à imaginer ces choses. D'où naît le sentiment intime dans l'homme, de cette impossibilité? Est-ce de l'expérience, qui varie sans cesse? Non; c'est de sa propre nature, de celle de ses facultés cognitives qui ne changent jamais, et qui impriment ces formes constantes aux objets dont il prend connaissance.

Digitized by Google

nemens, qu'à des conjectures: et l'expérience, réciproquement, mille fois répétée, n'a pu nous conduire qu'a une vacillante induction. — Au contraire, la certitude *apodictique*, que je trouve dans grand nombre de mes connaissances, d'axiomes et de principes fondementaux, marche d'un pas ferme, décide avant toute expérience, décide pour tous les cas, sans composition, sans restriction; l'expérience, que je n'ai pas attendu pour me convaincre, s'y conforme et reçoit des lois de ma pensée.

La certitude *analogique* s'est établie chancelante sur un grand nombre d'expériences antécédentes. Elle n'est devenue *à priori* que pour les expériences subséquentes, et elle est de telle nature, qu'une seule expérience qui n'y sera pas conforme, suffit pour la renverser. — La certitude *apodictique* s'est établie d'autorité et inébranlablement par sa propre puissance; elle prescrit les lois et conditions des expériences à venir, lesquelles ne semblent avoir lieu que pour l'affermir. Elle est le véritable *à priori*, l'*à priori* PUR, indépendant de l'expérience, puisqu'aucune expérience ne peut la contredire.

La certitude *apodictique* précède l'expérience: elle ne dérive donc pas de l'expérience.

La certitude *apodictique* porte les caractères *d'universalité* et de *nécessité* absolues: elle ne

Digitized by Google

dérive donc point de l'expérience, qui ne peut établir qu'une certitude *analogique*.

Et puisqu'elle ne dérive point de l'expérience, c'est-à-dire, puisqu'elle ne nous est point donnée du dehors, il faut bien qu'elle ait sa source en nous; cela admis, tout le merveilleux qui s'y manifeste d'abord s'évanouit, car ce qui est en nous y est toujours, y est toujours également, et doit nous apparaître comme universel et nécessaire. C'est la couleur rouge de la *chambre-obscure* dont il a été question dans l'Art V.

Enfin, cela étant, il faudra convenir que toutes nos connaissances naissent AVEC, mais non pas DE l'expérience, distinction qui est de la plus haute importance.

Digitized by Google

Remarque première.

Les mathématiques pures, la logique, la philosophie transcendentale, la physique pure, et quelques autres connaissances reposent, quant à leur possibilité, et la plupart quant à leur contenu, sur des principes *à priori* purs, et par conséquent d'une certitude apodictique, qui est accompagnée de nécessité et d'universalité. Sans ces caractères en effet, les principes ne peuvent être certains et invariables; ils ne peuvent offrir aux connaissances qui se fondent sur eux une base vraiment solide et scientifique. On ne peut élever à la dignité de science, dans toute la rigueur de ce terme, que les sciences *rationnelles*, qui renferment des principes *à priori* purs.

Quant aux autres connaissances, elles ne sont pas fondées sur des principes *purs*, mais elles livrent en résultat des principes empiriques, qui ne donnent pour les cas futurs qu'une certitude conjecturale, une certitude d'analogie et de probabilité. On ne peut pas accorder que les connaissances empiriques soient des sciences proprement dites; elles ne s'élèveront à ce rang que quand le génie leur aura trouvé des principes apodictiques. De ce nombre est sur-tout la

Digitized by Google

médecine, simple empirisme, qui ne repose que sur des faits, que d'autres faits peuvent contredire, et qui n'a pour doctrine que des aphorismes d'induction, dépourvus de toute certitude apodictique *).

---

*) L'anglais *Brown* a tenté de fonder la médecine sur des principes purs *à priori*, et par-là de l'élever au rang des sciences proprement dites. Je ne puis décider s'il y a réussi, mais tout penseur ne peut qu'applaudir à son but et à l'idée qu'il a éveillée, idée belle et solide qui fructificra indubitablement quelque jour, et qui tirera la médecine de l'état de confusion et d'incertitude où elle est encore. C'est un essai pareil que *Lavoisier* a tenté pour la chimie, et par-là il en est devenu le grand réformateur. La logique a dû à *Aristote* d'être devenu une science pure *à priori;* la géométrie a dû le même avantage à *Thalès*, ou, quel que soit son nom, à celui qui a vu le premier que l'entendement devait construire avant la main. *Verulam*, *Galilée*, *Toricelli*, *Sthal* ont posé les fondémens d'une physique pure; *Keppler* ceux de l'astronomie; *Kant* ceux d'une philosophie scientifique. Il n'y a que les têtes systématiques qui soient capables de tirer ce parti de l'expérience, et de l'attacher à un fil qui conduise avec sûreté dans le labyrinthe. Les systèmes trompent souvent (et l'on verra pourquoi et comment), mais hors d'eux point de salut pour les sciences. Un faiseur d'expérience est le maçon qui travaille en aveugle au bâtiment dont le génie systématique est l'architecte. Sans doute qu'il faut bien aligner des pierres et remuer du mortier pour bâtir un édifice, mais il faut que la pensée de l'architecte ait précédé et réglé la place des matériaux.

Digitized by Google

Remarque seconde.

Affirmer, c'est juger. La certitude, quelle qu'elle soit, se manifeste toujours en nous par un jugement. Or nous jugeons de deux manières.

1°. Nous affirmons d'une chose ce qui est déjà renfermé dans la représentation que nous avons de cette chose, comme quand nous disons : *Un corps est étendu. — Un triangle a trois côtés. — Un cercle est rond. — Une perpendiculaire ne penche ni à droite ni à gauche. — Un animal est un être vivant.* — etc. . . . . Les jugemens de cette espèce se nomment *analytiques*, parce qu'on n'a qu'à analyser un objet pour les trouver. Ils sont toujours *à priori*, car on n'a pas besoin d'en faire l'expérience, pour savoir que ce qui est renfermé dans l'idée d'un objet peut être affirmé de cet objet. Ils sont d'une certitude absolue, et fondés sur le principe de la *contradiction* *). Ils servent à classer, à rendre plus claires nos connaissances des objets, mais ils ne peuvent évidemment

*) C'est-à-dire, on ne peut découvrir par l'analyse dans un objet, et l'on ne peut assurer de cet objet, que ce qui ne lui est pas contradictoire.

Digitized by Google

jamais servir à les étendre, à en acquérir de nouvelles.

2°. Pour acquérir des connaissances nouvelles des objets, il nous faut leur attribuer des qualités, des rapports qui ne se trouvent pas encore renfermés dans la représentation que nous avons d'eux, et qui soient pris tout-à-fait en dehors de cette représentation. Dans ce cas, les jugemens sont synthétiques, c'est-à-dire, additionnels. On a eu long-tems l'idée de l'air, sans rien savoir de sa pesanteur, de sa couleur bleue, de son élasticité, de sa composition d'oxigène et d'azote; à chaque fois qu'on lui a découvert ces nouveaux attributs, on a formé des jugemens synthétiques. Or, quant à la source de ces jugemens; il s'offre deux considérations auxquelles il est indispensable de s'arrêter.

A. *Jugemens synthétiques qui suivent l'expérience.* Ils ont lieu quand je dis: *L'or est ductile.* — *La rose est odorante.* — *Pierre est malade.* — *Le feu brûle.* — etc. . . . Je vois, je perçois ces attributs que je donne à l'or, à la rose, etc. . . . , ils ont pour moi la réalité du fait; l'expérience est le moyen sûr et compréhensible par où je parviens à les former; ils naissent d'elle, et conformément à elle, c'est-à-dire, qu'ils sont *à posteriori.* La source et la possibilité des jugemens synthétiques *à*

Digitized by Google

posteriori est donc évidente, et n'a pas besoin de plus profondes recherches.

B. *Jugemens synthétiques qui précédent l'expérience.* Ils ont lieu quand je dis: *Le ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. — Tout ce qui arrive dans la nature doit avoir une cause. — Le monde est éternel* — ou, *n'est pas éternel,* — *Le monde est infini* — ou, *il est fini. — L'ame est un être simple — elle est immortelle,* et mille autres de cette nature, vrais ou faux, mais auxquels l'expérience ne peut m'avoir conduit, et qui par conséquent sont des jugemens synthétiques *à priori.*

Ils sont *à priori*, car l'expérience me confirme bien, mais ne peut m'apprendre s'il n'y a pas un chemin plus court que la ligne droite *); elle ne peut me faire voir *tout* ce qui arrive dans la nature, ni la nécessité que tout ait une *cause;* elle ne peut me donner l'idée d'un monde *éternel*, *infini,* ni d'un être *simple.* Ces jugemens ne sont donc le résultat d'aucune

---

*) Elle m'apprend seulement que la ligne droite est le chemin le plus court que j'aie trouvé jusqu'ici par expérience; mais qu'un autre plus court soit d'*absolue impossibilité*, c'est ce qui ne résulterait pas de cent millions d'expériences, et c'est pourtant ce que je sais; je le sais donc d'autre part que de l'expérience.

Digitized by Google

expérience qu'on ait faite, c'est-à-dire, qu'ils sont *à priori*.

Ils sont *synthétiques*, c'est-à-dire, qu'ils attachent aux choses des attributs, lesquels ne sont pas renfermés nécessairement et comme parties intégrantes dans la représentation de ces choses. Qu'une *ligne droite* me soit donnée entre deux points, j'ai beau analyser et disséquer en mille manières, l'idée d'une *ligne*, suite de points, et l'idée de *rectitude*, je n'y trouve nullement celle de *plus court* ou de *plus long : droit* est une *qualité*, dont jamais nulle idée de *quantité* ni de grandeur ne peut résulter. *Plus courte* est donc un attribut pris tout-à-fait en dehors de l'idée d'une ligne droite, mais que je me trouve fondé à lui adjoindre *à priori*. De même quant à ce principe *à priori*, *que tout ce qui arrive doit avoir une cause*, *et doit produire un effet*, je ne trouve dans l'idée d'un fait, d'un *évènement donné*, avec toutes les ressources de la plus subtile analyse, rien que ce qui concerne ce fait, ce *quelque chose qui arrive:* je n'y trouve point l'idée de quelqu' autre chose qui a dû nécessairement précéder, ni d'une autre chose qui devra nécessairement suivre. La loi de *causalité* que nous transportons à toute la nature, et que nous posons comme base à toutes nos observations, est donc une représentation

Digitized by Google

à priori que nous attribuons par synthése aux objets *). Sans donc considérer ici le degré de valeur de ces jugemens synthétiques *à priori* que nous portons en certains cas, il suffit de reconnaître que nous en portons en effet de cette espèce. N'y en eût-il qu'un seul dans tout notre entendement, ce serait une apparition assez remarquable pour nous inspirer le désir de remonter à sa source; mais nous trouvons de ces jugemens mêlés à toutes nos connaissances. Leur justification est positivement le plus haut problème d'une philosophie transcendentale. Cette question première, reproduite déjà précédemment sous plusieurs formes, peut donc se poser ici sous cette formule plus précise: COMMENT SONT POSSIBLES DES JUGEMENS SYNTHÉTIQUES *à priori*? Je crois avoir amené mon lecteur

*) Le sceptique *Hume* (dans ses *Essais philosophiques concernant l'entendement humain*) avait déjà vu et demontré que la relation de *cause* et d'*effet* ne pouvait appartenir aux choses en elles-mêmes, et comme il n'admettait rien *à priori* dans l'entendement, il avait conclu que cette *causalité* était une simple fantaisie de notre part, une sorte d'habitude acquise qui nous portait à voir les choses ainsi. C'était résoudre fort mal une difficulté aperçue par la plus subtile pénétration. Si la *causalité* n'est pas dans les choses, comment contracterions-nous pas expérience l'habitude de l'y voir? *Kant* a adopté les prémisses de *Hume*, mais il a conclu autrement: la loi de la *causalité* dit-il, n'est pas dans les *choses observées*, donc elle est dans l'*observateur*. Elle n'est point *objective*, donc elle est *subjective*; il n'y a point de milieu.

Digitized by Google

au point d'apercevoir que la solution de ce problème doit livrer la clé de tout le savoir humain. *Kant*, qui a saisi ce problème mieux que tous les philosophes qui l'avaient précédé, qui l'a exprimé d'une manière plus précise et plus scientifique, en a livré aussi la solution la plus belle qui ait paru jusqu'à lui, dans sa *Critique de la raison pure.*

Digitized by Google

X.

*Distinction de deux sortes de connaissances, que l'on confond d'ordinaire sous le nom commun d'*abstraction.

Ceux qui n'observent pas nos connaissances dans leurs premiers élémens et dans leur mode originaire de formation, se contentent de les prendre toutes formées, telles qu'elles sont, et de les analyser, ou décomposer en cet état. Ils peuvent, à l'aide de cette analyse, en distinguer quelques élémens, mais ils ne peuvent apprendre d'elle la nature diverse de ces élémens, ni d'où ils proviennent, ni même s'ils sont de vrais élémens.

Ils voient, en premier lieu, que nous avons des connaissances qui se bornent à un seul être, à un individu, *tel homme*, *telle plante*, *tel corps coloré*, etc... et ils les appellent *réalités idées individuelles*. Ils voient en suite d'autres connaissances où l'entendement fait abstraction de toute individualité sensible, *homme* en général, *plante*, *corps*, *couleurs*, etc.... et ils rangent celles-ci sous une même classe, celle

Digitized by Google

des *idées abstraites*, ou des *abstractions*. Arrêtons-nous à ces dernières.

Tout ce qui n'a donc nul objet individuel et sensible, est appellé par les nouveaux analystes une *abstraction*; et cela sans distinction, sans recherche de la différence totale qu'il peut y avoir entre abstraction et abstraction.

Homme, *métal*, *livre*, *arbre*, *rivière*, etc. — *Espace*, *tems*, *substance*, *point géométrique*, *cause*, *effet*, *existance*, *infini*, *devoir*, etc.... sont également pour eux des idées abstraites.

» Comme j'ai pu abstraire toutes ces idées » des objets, il est clair, dit l'empiriste, qu'el- » les me sont données ou suggérées par ces ob- » jets; et comme c'est la sensation qui me fait » connaître les objets, il est clair encore que » c'est de la sensation que me viennent les idées » abstraites." — Admirable manière de raisonner!

Notre *chambre obscure* de l'article V conclurait absolument de même si elle disait: » J'ana- » lyse plusieurs des objets que je vois, ils ont » des *rameaux*, des *feuilles*, du *rouge*; j'en » déduis donc les idées abstraites de *rameau*, » *feuille*, *rouge*, et ce sont les objets qui me » fournissent ces idées."

Quant au *rouge*, il est bien évident que notre analyste se tromperait. A la vérité si elle ne

Digitized by Google

voyait pas d'objets du tout (s'il faisait nuit, par exemple), elle ne verrait pas de *rouge*, mais cependant ce rouge ne vient pas des objets, il vient de sa propre nature; et si elle l'*abstrait* des objets, ce n'est qu'après l'avoir *adjoint elle même* à ces objets.

Examinons donc un peu plus scrupuleusement toute cette famille d'*idées* abstraites, et voyons si leur soi-disant arbre généalogique ne serait pas en effet divisible en deux troncs fort distincts l'un de l'autre?

J'y trouve au premier coup-d'œil deux caractères absolument dissemblables, lesquels ne peuvent convenir à des idées qui auraient la même origine. L'un de ces caractères exclut l'autre, et ils me servent à séparer nos abstractions en deux classes très-différentes.

I. Les unes sont telles, *que leur objet peut sur-le-champ s'individualiser et être reconnu pour tel objet sensible, un individu qu'on a vu, palpé*, etc.... Voilà le premier caractère. Telles sont les abstractions: *homme*, *pierre*, *livre*, *arbre*, *rivière*, etc. . . . Je dis *un homme*, *une pierre*, *un livre*, etc. . . . , et j'ai eu la perception sensible de ces objets *in concreto;* je sais où les prendre, et où ils existent.

II. Les autres au contraire sont telles, *ou*

Digitized by Google

que leur objet ne peut jamais s'individualiser, ou que du moins, il ne peut être jamais reconnu pour tel objet sensible, pour tel individu qu'on a vu, palpé, etc. . . . Voilà le second caractère. Telles sont les abstractions: *Espace, tems, substance, point géométrique, premier, second, nombre, le même, l'autre, plus, moins, cause, effet, existence, devoir*, etc. . . . Je ne saurais indiquer hors de moi un individu qui s'apellat *espace, tems, substance, point géométrique, cause, infini*, etc. . . . dont j'aie eu la perception sensible. L'objet individuel ne peut ici se montrer seul, nu, sans secours d'autrui dans une sensation; je ne sais où prendre hors de moi ces choses; je n'ai jamais rien vu ni palpé de pareil; elles restent *in abstracto.*

Je le crois bien! Notre chambre obscure aurait bien de la peine aussi à me montrer hors d'elle un objet qui fût *un rouge.* Elle voit du rouge par-tout, elle peut l'abstraire, si bon lui semble, de tout; mais il n'est pas venu dans les objets par la même voie que le reste.

Je demanderai donc à un analyste empirique où il a vu, palpé, senti, etc. l'*espace* pur, le *tems* pur, le *point géométrique*, le *nombre*, l'*identité*, la *cause?* Il me répondra que ce ne

Digitized by Google

sont point là des *sensations*, mais des *abstractions*. — Fort bien! c'est-à-dire, que la méthode par où je parviens à me représenter la conception pure de l'espace, du tems, de la substance, du point, de la cause, etc. . . . . c'est l'abstraction. Nous avons cette faculté d'abstraire, de séparer dans les objets les différentes choses qui les composent; mais au moyen de cette faculté, nous parvenons à abstraire des objets des choses qui ne peuvent être l'objet d'aucune sensation; oui, même nous parvenons à abstraire de la sensation des choses qui ne sont pas sensibles, qui ne sont pas sensation! — Cela mérite bien qu'on y réfléchisse; s'il y a dans les objets sensibles quelque chose qui n'est pas lui-même un objet, qui n'est pas *objectif*, il faut bien que ce quelque chose soit *subjectif*. S'il y a dans la sensation quelque chose qui n'est pas sensation, il faut bien le chercher ailleurs que dans l'objet senti; et ce pourrait bien être le rouge de la chambre obscure.

Condillac et ses disciples qui se piquent d'analyse, admettent la sensation pour le principe, pour l'*élément* simple de toutes nos connaissances. Il est probable que nous ne sommes pas éloignés de découvrir les élémens de ces élémens, et d'analyser leur analyse.

Digitized by Google

En effet je reconnais, que des objets tout *façonnés* et tels qu'ils m'apparaissent, je puis abstraire deux sortes d'élémens: les uns objectifs, qui peuvent se rendre individuellement visibles dans une sensation; les autres nullement objectifs, nullement percevables dans aucune sensation. — Il entre donc dans la *façon* des objets certaines parties constituantes lesquelles ne peuvent être rencontrées nulle part dans l'*objectif*, et qu'en conséquence il faut bien chercher dans le *subjectif*.

Concluons enfin qu'il y a abstraction et abstraction, que les empiristes, qui aiment tant les *idées claires*, et qui dissertent à perdre haleine sur le rapport des signes avec la pensée, ne devraient pas confondre des conceptions si différentes à cause d'un nom qui leur est mal-à-propos commun; enfin que les conceptions *générales* d'*espèce*, de *classe*, etc. qui reposent sur des individus, sont d'une toute autre nature, et ont une toute autre source que les conceptions *universelles*, primitives et fondamentales, qui ne peuvent reposer sur aucun rapport d'individus.

Digitized by Google

Remarque première.

Condillac a écrit un *Essai sur l'origine des connaissances humaines.* Quand on a lu cet ouvrage avec l'attention qui convient à ces sortes de matières et la plume à la main, qu'on a extrait, analysé, rapproché, on trouve en résultat les notions les plus contradictoires et le chaos le plus ténébreux sur l'objet principal de *l'Essai;* on ne peut deviner ce que l'auteur a voulu dire par ces mots: *l'orgine* de nos connaissances.

Il distingue d'abord *deux sortes de métaphysique:* « *L'une*, dit-il, *ambitieuse*, *veut percer tous les mystères*, *la nature*, *l'essence des êtres, les causes les plus cachées.*"... (Ambitieuse ou non, je ne vois pas trop quel autre but pourrait avoir une métaphysique, ni comment on pourrait appeler métaphysique des recherches qui n'auraient pas un tel but. Rien n'est, par exemple, plus *mystérieux* et plus *caché* que l'origine de nos connaissances, et c'est pourtant ce que *Condillac* lui-même assure qu'il veut rechercher). « *L'autre*, *ne cherchant à voir les choses que comme elles sont en effet, est aussi simple que la vérité même.*"

Digitized by Google

Voir les choses *comme elles sont en effet!* mais c'est-là précisément la grande difficulté; c'est là le noeud gordien de toutes les métaphysiques, et rien n'est plus *ambitieux* que cette *simplicité* et cette *vérité*-là. *Condillac* voulait peut-être dire: *Voir les choses comme elles nous semblent être en effet?* mais pour les voir ainsi, on n'a nul besoin de métaphysique, ni de première, ni de seconde qualité; et sur ce chemin l'on ne parvient sûrement pas a l'*origine* de nos connaissances.

« *Nous ne découvrirons point une manière sûre de conduire nos pensées, tant que nous ne saurons point comment elles sont formées.*" Sans doute, découvrir le mode de *formation* de nos pensées, c'est déjà beaucoup, mais ce n'est pas encore leur *origine*, et bien sûrement *Condillac* n'a découvert ni l'un ni l'autre.

« *Nous ne devons aspirer*, poursuit-il, *qu'à découvrir une première expérience.... Elle doit montrer sensiblement quelle est la source de nos connaissances, quels en sont les matériaux, par quels pricipes ils sont mis en oeuvre, quels instrumens on y emploie*, etc."... Voilà une expérience bien fertile: mais je doute fort que tout cela s'y trouve. Car enfin il s'agit de savoir comment naît l'expérience elle-même, comment l'homme parvient à faire une expérience; et

Digitized by Google

pour me servir des expressions de l'auteur, il s'agit de découvrir les *matériaux*, les *principes*, les *instrumens* qui s'emploient a la confection d'une expérience humaine? Or, comment découvrirai-je ces choses, si je commence à une expérience toute façonnée et parfaite. C'est comme si quelqu'un voulait deviner et découvrir les procédés du métier de l'orfévre, d'après un ouvrage d'orfévrerie qu'il aurait entre les mains. Apprendrait-il ainsi d'où a été tiré ce métal, dans quel état il se trouvait au sortir de la mine, quel degré de feu et quelles manipulations il lui a fallu subir, quelles règles l'ouvrier a suivi, quels outils il a employé? Nullement, il faut pour cela aller à la mine, à l'atelier, remonter plus haut que le fait et l'expérience.

» *J'ai, ce me semble, trouvé la solution de ce problème,* ajoute l'auteur, *dans la liaison des idées, soit avec les signes, soit entr'elles.... On voit que mon dessein est de rappeler à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain, et que ce principe sera une expérience constante, dont toutes les conséquences seront confirmées par de nouvelles expériences.*"

Voilà qu'il ne s'agit plus des *sources* ni des *matériaux* de nos connaissances, c'est une expérience, c'est-à-dire, une connaissance qui fournit à tout cela; c'est *une expérience* qui

Digitized by Google

est le *principe* premier et unique de l'expérience en général; c'est la *liaison des idées* qui expliquera *l'origine* des idées; comme si avant de *lier* des choses entr'elles, il ne fallait pas d'abord que ces choses fussent là, et par conséquent qu'elles aient une origine antérieure! D'où me vient telle idée? — *De ce que je la lie à une autre!* Et d'où vient cette autre? et d'où vient que je les lie? Dans ce procédé philosophique de fonder toute expérience possible sur une première expérience, et celle-ci sur rien, je reconnais encore une fois le procédé cosmologique de mon brave Indou qui fonde la terre sur un éléphant, l'éléphant sur une tortue, et celle-ci sur le vide. Voilà cependant ce qu'on appelle en France depuis trente ou quarante ans de la métaphysique *lumineuse*.

Laissons là cette lumière, et examinons en peu de mots les différens points de vue de l'origine de nos connaissances.

Premier point de vue. La première de toutes les conditions pour que des connaissances aient lieu, c'est qu'un être capable de connaissance, un être cognitif soit posé. Ce cognitif absolu, étant encore seul, ne se trouve pas de bornes; il ne connaîtra que quand il sera déterminé, fixé, quand il percevra un objet, c'est-à-dire, une limite. Son état primitif est donc illimité,

Digitized by Google

indéterminé. Sa première connaissance est celle de son propre être, cette aperception qu'a le moi de lui-même, est la seconde condition indispensable à l'acquisition d'autres connaissances : car comment le *cognitif* dirait-il *je connais*, s'il ne disait *je*, ou *je suis?* il faut que la conscience de lui-même accompagne toutes ses connaissances, sans quoi il ne saurait pas que c'est lui qui connaît. Le *cognitif* se perçoit donc; il n'y a là encore ni variété d'objet, ni multiple, ni divisibilité; cet acte est simple, l'état de l'être cognitif est donc l'infini: la conscience qu'il a de lui-même est le point mathématique. Tout ce qui pourra l'affecter, ne l'affectera que dans ce sentiment de lui-même et ne sera par conséquent non plus qu'un point mathématique. *) Qui étend ce point pour en faire une ligne? pour en faire une surface, un corps? Qui suscite dans ce cognitif uniforme, un multiforme et une diversité? qui y trace le triangle, le cercle, le cube, et y place toute la géométrie? Qui limite le *moi* primitif, l'entoure d'un *non-*

---

*) Comme cette doctrine, qui n'aura pas lieu de reparaître dans le reste de cet ouvrage, puisqu'elle appartient à une métaphysique transcendente, pourrait ici paraître obscure, je prie le lecteur de recourir à la fin du volume, au second *Appendice*, lequel n'y est placé que pour donner quelqu'éclaircissement sur cette matière.

Digitized by Google

moi actif, puissant? Qui a posé le *moi?* qui pose le *non-moi?* enfin quel est le fond réel, le principe efficient de nos connaissances? — Voilà un des sens dans lequel on peut entendre la question de leur origine. *Origine* signifie dans ce *cas*, *fond réel*, *base primitive et fondamentale.* Cette question est du ressort d'une métaphysique ou onthologie *transcendente.*

Second point de vue. L'être *cognitif* étant posé, la possibilité de ses connaissances étant posée aussi, il s'agit de rechercher le *mode* suivant lequel cette possibilité est mise en exécution; c'est-à-dire, qu'il s'agit de rechercher les lois fondées dans la nature de l'être cognitif, suivant lesquelles s'exercera et se développera son action dans l'acquisition des connaissances. De cette recherche, il résultera que nous saurons discerner, si dans les connaissances acquises par l'être cognitif il y a des choses qui lui sont données par une impression étrangère, s'il y en a d'autres qui viennent de sa propre nature, de sa constitution, et des lois d'action qui reposaient en lui pour s'y développer dès que l'action aurait lieu. Nous apprendrons à discerner, en un mot, ce qui vient de l'objet *connu* ou du sujet *connaissant.* — Sous ce point de vue nous avons à considérer la source de nos connaissances en tant qu'elle peut être *objective*

Digitized by Google

ou *subjective;* nous avons à considérer les lois régulatrices, le principe coordonnant de leur naissance et de leur développement. *Origine* signifie dans ce cas: *source* (objective ou subjective), *base formelle, principe coordonnant* de nos connaissances. Sa recherche appartient à une philosophie *transcendentale*,

Troisième point de vue. Ceci ne concerne plus le *fond réel,* plus le *fond formel* de nos connaissances, mais seulement le fait de leur acquisition individuelle, leur génération et leur naissance dans le tems. A tel moment, à telle occasion, j'ai acquis telle idée; voilà son *origine.* Cela ne signifie que l'instant où on l'a acquise, l'accident de sa naissance effective. Les empiristes, qui s'en tiennent strictement au fait, et ne remontent jamais au-delà de l'expérience et du fait, ne peuvent admettre une autre *origine* de nos connaissances. Voilà pourquoi *Condillac* trouve ses idées toutes faites, et que sa première opération est de les *lier entre elles et avec des signes.* Delà il résulte aussi que n'admettant pour nos idées aucun élément antérieur à la conscience de l'idée, l'empiriste s'imagine que tout ce qui se trouve dans l'analyse d'une idée est également acquis, et donné par l'objet de cette idée. Il ne lui tombe pas en pensée de faire aucune distinction; et fidèle à son adage,

Digitized by Google

nihil esse in intellectu quod non fuerit in sensu, » que rien n'est dans l'intellect qui n'ait passé par les sens." il ne recherche pas d'où l'idée provient, quelle est sa nature et le mode originaire de sa formation. *Origine* signifie donc, dans ce dernier cas, l'instant de l'acquisition accidentelle, et les circonstances qui l'accompagnent. Ces recherches appartiennent à la psychologie *empirique*.

On peut reconnaître par cette explication si les métaphysiciens empiristes sont sur le chemin de la vraie *origine* de nos connaissances, si la direction, la tendance de leur philosophie les y conduit, et si le premier pas à faire pour trouver un meilleur chemin, n'est pas de donner à nos recherches une direction transcendentale?

Digitized by Google

Remarque seconde.

On dit tous les jours: le soleil se lève, le soleil se couche; et cependant tout le monde sait bien que le soleil ne bouge de sa place; il n'y a pas à cela de réalité objective; il n'y a qu'une réalité subjective; c'est nous qui nous levons et qui nous couchons. Mais qu'importe? Le phénomène visible se passe ainsi; tout le monde voit réellement lever et coucher le soleil; la réalité phénoménale est là pour tous les hommes; et dans ce sens, le soleil se lève et se couche bien réellement.

On dit encore: le soleil est chaud, le soleil brûle; et cependant on sait qu'en cela la réalité objective est nulle. Le soleil est un corps opaque et froid comme notre terre, et peut-être encore plus froid. Plus on s'en rapproche, et plus on gèle; les plus hautes montagnes sons couvertes de glaces et de neiges éternelles; les aéronautes ne peuvent supporter la froidure des régions supérieures; la chaleur est la plus grande dans les vallées profondes, et elle n'est qu'un phénomène produit par le mélange de la lumière avec certains gaz terrestres. Mais la

Digitized by Google

réalité phénoménale et apparente subsiste; les hommes doivent s'y tenir.

La plupart des physiciens et même des gens un peu instruits, ne doutent plus quand on dit d'un objet, qu'il est rouge, ou verd, ou jaune, etc. ce rouge, ce verd, ce jaune n'existe en effet que dans l'œil du spectateur; ils sont convaincus de la subjectivité et de l'idéalité des couleurs, aussi bien que de celle des sons, des odeurs, etc.... cependant la réalité phénoménale l'emporte et doit l'emporter. On dira toujours, et avec le meilleur droit imaginable, qu'une rose est rouge, ou blanche, qu'elle exhale un doux parfum, etc.....

Notre chambre obscure de l'article V, qui vient souvent à mon secours, voit tous les objets rouges, et ils sont rouges en effet pour elle. Rien de mieux fondé et de plus solide que le jugement qu'elle en porte, et elle doit s'en tenir à la réalite qui se manifeste à elle.

Mais cette réalité subjective et phénoménale, qui est effective, absolue, valable, n'est effective, absolue et valable que pour le sujet et dans le sujet: hors de là, et si on veut la faire objective, elle n'a plus de sens, elle devient fantôme, rien.

Si notre chambre obscure veut raisonner sur ce rouge comme appartenant aux objets hors

Digitized by Google

d'elle, et tels qu'ils sont en eux-mêmes, elle trouvera sans doute des raisons pour expliquer ce rouge dans les objets par la disposition des parties, par la réfraction de la lumière, et cent autres belles choses, que d'autres chambres obscures de sa sorte pourraient admirer, mais dont une chambre obscure un peu transcendentale se moquerait.

Il en arriverait de même à un physicien qui voudrait donner aujourd'hui une réalité objective aux couleurs, aux sons, etc.... et expliquer comment ces choses résident dans les objets, et comment de là elles se détachent, voyagent par l'air et se manifestent à nous au moyen de nos organes.

Le soleil échauffe, brûle même quelquefois, il est ardent, je le vois, je le soutiens, et quand j'aurai froid, j'irai tant que je pourrai me mettre au soleil pour me réchauffer: tout cela est vrai pour moi et pour mes pareils, cela est vrai en nous et dans nos sensations d'une réalité subjective et phénoménale. Mais hors de là, c'est toute une autre affaire; je me garderai bien de faire de ma réalité subjective et humaine, une réalité objective et solaire. C'est ce que faisaient encore naguères les physiciens, et même notre grand et immortel *Buffon* que je révère d'ailleurs. Ils transportaient au soleil

Digitized by Google

ce qui se passait en eux, et raisonnaient d'après cette vue. Le soleil était un océan de flamme, un corps bouillonnant et en fusion, qui de tems en tems absorbait des comètes pour entretenir le feu. Aujourd'hui le soleil n'est plus si terrible, et plus si magnifique pour les poëtes, il ne dévore plus de comètes, ne brûle plus, et son nouvel état obscur et froid dément tous les beaux raisonnemens faits pour expliquer sa fusion et sa combustion *).

Quand est-ce donc qu'on ne se trompe pas? quand on reste dans les bornes de la réalité subjective en phénoménale:

Quand on ne transporte pas aux choses, et hors de nous, ce qui n'est réel que pour nous et en nous:

Quand on ne croit pas par expérience, et par observation des faits, parvenir à une réalité objective.

En effet nos sensations, nos expériences ne

---

*) Le premier, à ce que je crois, qui ait donné sur la nature du soleil et sur son atmosphère lumineux, des idées plus saines et plus justes, est un savant et modeste académicien de Metz, M. *Cattand*, qui, dans un discours lu à sa société en 1790 ou 1791, établit la théorie alors nouvelle et paradoxale du soleil comme corps obscur. Sa démonstration était physico-chimique, et *à priori*. Les plus célèbres astronomes ont adopté cette opinion; mais je ne sache pas qu'aucun l'ait eue avant M. *Cattand*, ni qu'on lui ait fait honneur de la découverte.

Digitized by Google

sont que nos manières d'être affecté. Et d'où vient que nous attribuons nos manières d'être affectés aux choses qui ne sont pas nous? d'où vient que nous raisonnons là-dessus, et croyons trouver la vérité sur ce chemin?

Nos sensations, nos expériences se passent dans nous, dans le sujet: elles sont donc subjectives:

Or subjectif et idéal, c'est tout un. Le système entier de nos connaissances n'est donc qu'un pur système d'*idéalisme;* c'est là tout notre avoir et savoir.

Mais cet *idéalisme* devient infailliblement et toujours, et dans tous les cas pour nous un *réalisme* pratique; nous ne sentons, ne pensons qu'en nous, et nous établissons d'autorité et invinciblement un *hors de nous* que nous sentons et que nous pensons. — Par quelle magie s'opère ce miracle *)? — C'est ce que nous

*) On sent bien qu'ici *système* ne veut pas dire *opinion;* ni *idéalisme* une *doctrine.* Système d'*idéalisme* signifie ici que tout l'ensemble de nos connaissances naissant et se développant en nous, cet ensemble est un pur *idéal*, dont nous faisons pourtant quelque chose de *réel* à notre insu, et sans pouvoir nous en empêcher; voilà ce que veut dire *réalisme* en cet endroit. Au reste, la question ici projetée est à peu près la même que celle proposée par d'*Alembert* dans le passage cité ci-dessus, à la fin de l'art. IV: » *L'examen de l'opération de l'esprit qui consiste à passer de nos sensations aux objets extérieurs, est évidemment le premier..... Comment concluons-nous de nos sensations l'existence des objets?.....* etc."

Digitized by Google

tâcherons de faire voir. — Et jusqu'où peut-on se fier à ce *réalisme?* — C'est ce que nous nous efforcerons aussi de faire voir.

En attendant, qu'on saisisse bien la parenté intime de ces expressions, ou si l'on veut de ces idées: *subjectif, phénomenal, connaissable,* — et de celles-ci: *objectif, réel en soi, inconnaissable.*

Les empiristes veulent faire concorder ces deux choses séparées par le chaos; ils concluent du subjectif et du phénoménal, à l'objectif et à l'impercevable. Ils disent que le soleil brûle et flambe, par ce qu'ils ont en eux, à l'aspect du soleil, la sensation du chand: c'est ainsi qu'ils nient Dieu, parce qu'ils trouvent en eux l'idée creuse d'une machine à ressorts, qu'ils la transportent au monde, et qu'ils y établissent de leur autorité des rouages, au lieu d'une intelligence!

Celui qui parvient à ne rien croire de tout cela, a déjà fait un pas vers le transcendental.

Il est donc *deux réalités,* entre lesquelles il y a un abyme, que la sensation et l'expérience si prisées ne franchissent point; mais en demeurant sur leur terain, elles y sont des guides sûrs.

Que l'homme reste donc dans l'étroite loge que son créateur lui a donnée: sa réalité humaine et phénoménale y est bonne, valable,

Digitized by Google

suffisante à tous ses besoins. Dans le soleil, elle n'a plus de cours, elle n'est plus qu'illusion.

N'oublions plus cette antithèse précise des deux réalités: 1°. Réalité *humaine, subjective, phénoménale, immanente*, comme on voudra; vrai patrimoine et monde de l'homme: objet de la spéculation *transcendentale.*

2°. Réalité *des choses en soi*, *objective*, *noumènale, absolue*, *réalité des réalités;* champ interdit a l'homme, valeur inconnue, x dans son équation intellectuelle: objet de la métaphysique *transcendente.*

Là où l'homme devient complètement risible, c'est quand de la première réalité, il veut faire la seconde, quand il veut donner son réel subjectif, relatif à lui, pour le réel objectif, le réel absolu. — Alors naissent ces doctrines spéculatives de matérialisme et d'idéalisme, qui tendent vers le *transcendent*, vers le réel absolu, mais qui planant sur l'abyme, et ne trouvant pas où se poser, se consument en vains efforts. C'est dans ce vol ambitieux sur les ailes des *idées* pures, que la raison spéculative, entraînée par ses propres illusions, attendant tout de ses propres forces, s'irrite d'être attachée à des sens et à des perceptions qui entravent son essor: ainsi la légère colombe, qui fend l'air

Digitized by Google

d'un vol rapide, pourrait se plaindre aussi de la résistance que lui oppose l'élément qui la soutient, et croire que, gênée par lui, elle volerait bien mieux dans le vide. Cette comparaison, aussi juste que gracieuse, est de *Kant*, qui s'en sert à l'égard de *Platon*.

1°. La spéculation transcendentale, qui ne veut expliquer que le savoir *humain*, et en tant qu'il est humain, dit:

» Qu'est-ce, dans l'homme, que la représentation d'une chose ?"

» Comment expliquer la nature (*perçue et vue* par l'homme) ?"

Réponse. » Par les lois de la perception et de la cognition de l'homme."

2°. La spéculation transcendente au contraire, dit:

» Qu'est-ce qu'une chose en elle-même ?"

» Comment expliquer la nature (*en elle-même, et telle qu'elle est, indépendamment de l'homme*)?"

La première est fondée dans le sujet même qui philosophe, dans l'*auton;* la seconde cherche son fondement au-dehors, dans l'*héteron*.

C'est là-dessus que *Bouterwek*, dans son excellent livre intitulé *Idée d'une apodictique*, a fondé la distinction et les dénominations de

Digitized by Google

réalité *autothétique*, et de réalité *hétérothétique*. La science de l'une est, selon lui, la métaphysique *autothétique* (la même que nous appelons transcendentale), science des apparences, du monde sensible; c'est le savoir humain. La science de l'autre est la métaphysique *hétérothétique* (la même que nous appelons transcendente), science des choses absolues, du monde réel en soi: c'est le savoir divin, à jamais interdit à l'homme. Ces dénominations semblent fort convenables: mais sur-tout il convenait ici de rendre cette distinction des deux réalités sensible, et de la présenter sous toutes les formes.

Digitized by Google

TABLE.

pag.

Dédicace à l'Institut national. . . . v.

PRÉFACE. *Notice biographique et littéraire concernant* EMMANUEL KANT. — *Adversaires de sa philosophie. — Un mot de la culture intellectuelle des Allemans. — Dessein du présent ouvrage.* VII.

PREMIÈRE PARTIE.

NOTIONS PRELIMINAIRES.

ART. I. IDÉE *de la philosophie comme disposition naturelle, et besoin de l'homme.* 1.

ART. II. *Des diverses définitions de la philosophie. — S'il est nécessaire d'en donner une. — Différence essentielle des mathématiques pures et de la philosophie.* 25.

ART. III. IDÉE *et division de la philosophie comme science.* . . . . . 42.

ART. IV. *De la Métaphysique en particulier.* . . . . . 55.

ART. V. *Principales opinions en métaphysique. — D'où elles procèdent.* — EMPIRISME *(matérialiste et spiritualis-*

Digitized by Google

pag.

te). — RATIONALISME (*qui renferme sous lui: naturalisme*, *égoïsme*, *dualisme*, *idéalisme et réalisme*, *théosophisme*, *harmonie préétablie*, *idées innées de* Platon, *de* Descartes, *de* Leibnitz). . . . . 69.

ART. VI. IDÉE *d'un point de vue* transcendental *en métaphysique*. . . . . 108.

ART. VII. *Quelle philosophie règne maintenant en France? — En particulier quelle métaphysique et quelle morale? — Période des scholastiques, — des sceptiques, — des cartésiens, — des Encyclopédistes et des beaux-esprits*. . . 129.

ART. VIII. *Insuffisance de l'empirisme et des analyses données jusqu'ici de l'entendement. — Nécessité d'en revenir à la méthode critique et à un point de vue transcendental*. . . . . 172.

ART. IX. *Différence de la certitude* analogique *et de la certitude* apodictique. — *D'où procède cette dernière?* . . . . 201.

REMARQUE première, *sur les principes constitutifs des sciences*. . . . . 213.

REMARQUE seconde, *sur les jugemens* analytiques *et les jugemens* synthétiques. 215.

ART. X. *Distinction de deux sortes de con-*

Digitized by Google

pag.

*naissances, que l'on confond d'ordinaire sous le nom commun d'*abstractions. . 221.

REMARQUE première, *sur ce qu'on doit appeler l'origine de nos connaissances.* . 227.

REMARQUE seconde, *sur deux différentes sortes de réalité.* . . . . . 235.

Digitized by Google

Digitized by Google

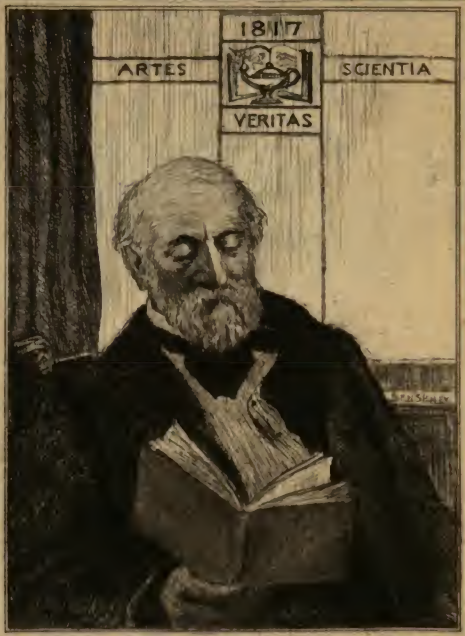
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06924 4328

BOUND
JUN 18 1929



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

Digitized by Google